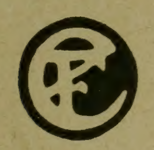


Le Matérialisme actuel

LE MATÉRIALISME ACTUEL

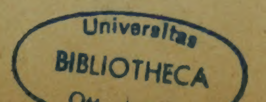
PAR MM.

BERGSON, H. POINCARÉ, Ch. GIDE,
Ch. WAGNER, FIRMIN ROZ,
De WITT-GUIZOT, FRIEDEL, Gaston RIOU.



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

1913



PRÉFACE

Les études qui paraissent ici sous le titre : *Le Matérialisme actuel*, ont d'abord été données à Paris aux *Conférences de Foi et Vie*, alternant avec une série d'études sur Pascal. Une seule, « Du naturalisme à l'idéalisme », a été donnée à part à Bordeaux ; mais, étant d'un jeune, il nous a paru qu'elle devait être jointe aux autres, pour être ainsi classée dans la vaste enquête qui se poursuit en ce moment sur ce que pensent, il vaudrait mieux dire, ce que rêvent les jeunes.

Des idées mêmes développées dans ces conférences, je n'ai rien à dire ici : le lecteur jugera. A peine ai-je besoin de noter avec quelle force ces opinions sont accréditées auprès du public par le nom même des conférenciers. Les pages signées par celui dont le monde savant déplore la perte, Henri Poincaré, sont parmi les dernières où il ait formulé sa pensée philosophique sur la science.

Je crois que ces études ne se présenteraient pas

sous leur vrai jour et dans une pleine lumière, si elles n'étaient pas replacées dans le milieu où pour la première fois elles parurent. Depuis six ans, la revue *Foi et Vie* a organisé des conférences qui ont pris leur place parmi les institutions savantes de la rive gauche une place à part — elles sont, si limité encore que soit leur programme, comme une école des Études morales et religieuses. Une année, on y a parlé de la *Morale* dans ses rapports avec la religion, la science, la question sociale et l'art; une autre année, de l'*Au Delà*[1]...

Il va sans dire que ce qui groupe les conférenciers, ce n'est pas un mot d'ordre : les esprits indépendants ne reçoivent pas de mot d'ordre. D'ailleurs les conférenciers appartiennent à des écoles philosophiques ou religieuses très diverses. Ce qui est entre eux le trait d'union, c'est la très grande préoccupation de tous pour les problèmes de la vie morale et religieuse. Ils considèrent que, dans la science de l'homme, ces problèmes sont d'une importance première, on peut dire centrale.

1. La plupart des conférences paraissent dans la revue *Foi et Vie*. Deux volumes in-8° sous le titre : *Questions du temps présent*, contenant des conférences de MM. E. Boutroux, V. Delbos, H. Poincaré, G. Richard, Mark Baldwin, H. Bois, Ph. Bridel, P. Gounelle, A. Hollard, E. Abelous, P. Doumergue, ont été publiés et sont en vente aux bureaux de la revue, 48, rue de Lille.

Enfin, et mieux encore, ils suivent ensemble une certaine direction de pensée qu'autrefois on aurait sans doute qualifiée de spiritualisme. Mais, tandis que l'ancien spiritualisme était lui-même une école... et aussi une église, tandis qu'il prétendait suffire pleinement à la vie morale et religieuse par ses quelques affirmations aussi courtes que tranchantes, en sorte qu'il heurtait de front les religions positives et n'était pas fâché de prendre vis-à-vis d'elles un air de bataille, ici les spiritualistes — on dit aujourd'hui les idéalistes — ne se sont rapprochés que pour mettre en commun certaines affirmations premières, élémentaires, vitales, mais non pas pour échafauder jusqu'au faîte une philosophie ou une théologie. Ils n'entendent pas du tout qu'on ne puisse pas et même qu'on ne doive pas aller plus loin : ils se réservent d'aller eux-mêmes plus loin, jusqu'où ils le jugent bon, quelques-uns jusqu'aux affirmations chrétiennes, par delà le point de rencontre : mais s'ils divergent à partir de là, ils respectent ces divergences. Ils sont heureux de ce rassemblement au travail — un travail où il s'agit de poser fermement les fondations de la vie spirituelle, de la vie intérieure. Ensuite chacun bâtira sur ces fondations, qui son école, qui son église : il y aura désormais un sol pour attendre de telles constructions. Et que ce ne soit pas une besogne insignifiante de constituer ce

sol, de poser ces fondations à une époque où tout ce qui servait d'assises jusqu'ici à la vie spirituelle est ébranlé, où toutes les affirmations de la conscience morale ou religieuse sont mises en doute ou niées, c'est l'évidence même. M. Paul Desjardins a autrefois défini ces hommes d'un mot qui a fait fortune : ce sont des *positifs*. Ce caractère, qu'on peut du dehors, de loin, trouver très vague, est, au contraire, de près extrêmement net : tel il est apparu aux grands auditoires qui se pressaient autour des conférenciers. On n'a pas eu l'impression d'assister à un tohu-bohu d'idées ; on n'a senti ni vertige, ni lassitude. Au contraire : à travers des considérations multiples, des raisonnements très divers, un flot d'idées à l'aspect ondoyant, on a observé un courant central, unique. Si l'on regarde un fleuve, alors que, grossi de ses affluents, il élargit et il étale ses eaux dans la plaine, toutes les parties du fleuve ne reflètent pas le ciel avec les mêmes couleurs, toutes ne coulent pas d'un mouvement égal : il y a sur la nappe d'eau des espaces plus clairs, d'autres plus sombres, il y en a de plus calmes et de plus lents, d'autres plus agités et plus rapides, mais il n'y a au courant qu'une direction, il n'y a qu'une orientation au chemin qui marche.

Le nombre des *positifs* — qu'on nous excuse de toucher ici nous-même à la question qui fait le

texte de notre enquête, mais notre remarque vient seulement contresigner les affirmations des conférences — le nombre des positifs grandit certainement d'année en année. Il y a six ou sept ans — ce petit fait a son importance — nous avions grand'-peine à dresser la liste de nos conférenciers : la peine est bien moins grande aujourd'hui et, à chaque série, s'allonge la liste des bonnes volontés militantes qui répondent à notre appel.

Cette pensée s'impose à nous que la France est peut-être aujourd'hui le pays du monde où la préoccupation de la vie spirituelle travaille le plus profondément les consciences. On est en quête — et la recherche devient toujours plus inquiète, plus ardente — des idées, des croyances qui permettront à la personne humaine de déployer toutes les virtualités qu'elle sent au dedans d'elle et que le matérialisme, le « mécanisme », broyait. On est en train de poser comme un axiome évident ce qui était, il y a quelques années la suggestion presque risquée de l'esprit nouveau : *il faut avoir une âme.*

Il y a quelques mois, en visitant le Musée de Leyde, je m'arrêtai dans une petite salle, la salle des sépultures gréco-romaines. Je fus tout de suite saisi. Tout autour de moi, sur les coffres de terre cuite ou de pierre où reposent leurs cendres, des personnages, à demi allongés, accou-

dés, les morts, regardent... Les uns regardent en bas, le regard rivé à la terre; d'autres regardent droit devant eux comme vers des espaces profonds, lointains, la région du mystère... et de la terreur: d'autres enfin, le regard dressé, semblent chercher, attendre — regards d'âme, tous très graves, tantôt résignés, tantôt anxieux, tantôt ardents, tantôt éteints : de pas un seul il ne monte de la joie. Et ces regards de morts sur la mort furent d'abord des regards de vivants sur la vie.

Eh bien! il me semble qu'aujourd'hui parmi les vivants, le nombre de ceux dont le regard est rivé en bas diminue : le nombre de ceux dont le regard est tourné en haut grandit. Et c'est un regard que le monde ancien ne connaissait pas : devant le mystère de la vie et de la mort, il semble que la terreur tombe, car l'horizon de l'au-delà n'est plus fermé; le regard qui s'emplit de son mystère ne s'en assombrit plus tout entier: il sent venir à lui la joie d'une clarté.

Paul Doumergue,
Rédacteur en chef de *Foi et Vie*.

LE MATÉRIALISME

L'AME ET LE CORPS[1]

Le titre de cette conférence est « L'âme et le corps », c'est-à-dire la matière et l'esprit, c'est-à-dire tout ce qui existe et même, s'il faut en croire une philosophie dont nous parlerons tout à l'heure, quelque chose aussi qui n'existerait pas. Mais rassurez-vous. Notre intention n'est pas d'approfondir la nature de la matière, pas plus d'ailleurs que la nature de l'esprit. On peut distinguer deux choses l'une de l'autre, et en déterminer jusqu'à un certain point les rapports, sans pour cela connaître la nature de chacune d'elles. Il m'est impossible, en ce moment, de faire connaissance avec toutes les personnes qui m'entourent ; je me distingue d'elles cependant, et je vois aussi quelle situation elles occupent par rapport à moi. Ainsi pour le corps et

1. Conférence faite par H. Bergson

l'âme : définir l'essence de l'un et de l'autre est une entreprise qui nous mènerait loin ; mais il est plus aisé de savoir ce qui les unit et ce qui les sépare, car cette union et cette séparation sont des faits d'expérience.

D'abord, que dit sur ce point l'expérience immédiate et naïve du sens commun ? Chacun de nous est un corps, soumis aux mêmes lois que toutes les autres portions de matière. Si on le pousse, il avance ; si on le tire, il recule ; si on le soulève et qu'on l'abandonne, il retombe. Mais, à côté de ces mouvements qui sont provoqués mécaniquement par une cause extérieure, il en est d'autres qui semblent venir du dedans et qui tranchent sur les précédents par leur caractère imprévu : on les appelle « volontaires ». Quelle en est la cause ? C'est ce que chacun de nous désigne par les mots « je » ou « moi ». Et qu'est-ce que le *moi* ? Quelque chose qui paraît, à tort ou à raison, déborder de toutes parts le corps qui y est joint, le dépasser dans l'espace aussi bien que dans le temps. Dans l'espace d'abord, car le corps de chacun de nous s'arrête aux contours précis qui le limitent, tandis que par notre faculté de percevoir, et plus particulièrement de voir, nous rayonnons bien au delà de notre corps : nous allons jusqu'aux étoiles. Dans le temps ensuite, car le corps est matière, la matière est dans le présent, et, s'il est vrai que le passé y laisse

des traces, ce ne sont des traces de passé que pour une conscience qui les aperçoit et qui interprète ce qu'elle aperçoit à la lumière de ce qu'elle se remémore : la conscience, elle, a pour fonction essentielle de retenir ce passé, de l'enrouler sur lui-même au fur et à mesure que le temps se déroule, et de préparer avec lui un avenir qu'elle contribuera à créer. Même, l'acte volontaire, dont nous parlions à l'instant, n'est pas autre chose qu'un ensemble de mouvements suggérés par des expériences antérieures, et infléchis dans une direction nouvelle par cette force consciente dont le rôle paraît bien être d'apporter quelque chose de nouveau dans le monde. Oui, elle crée du nouveau en dehors d'elle, puisqu'elle dessine dans l'espace des mouvements imprévus, imprévisibles. Et elle crée aussi du nouveau à l'intérieur d'elle-même, puisque l'action volontaire réagit sur celui qui la veut, modifie dans un ecertaine mesure le caractère dont elle émane, et accomplit, par une espèce de miracle, cette création de soi par soi qui a tout l'air d'être l'objet même de la vie humaine. En résumé donc, à côté du corps qui est confiné au moment présent dans le temps et limité à la place qu'il occupe dans l'espace, qui, dans l'espace et le temps, se conduit en automate et réagit mécaniquement aux influences extérieures, nous saisissons quelque chose qui s'étend beaucoup plus loin que le corps dans l'es-

pace et qui dure à travers le temps, quelque chose qui, dans l'espace et dans le temps, demande ou impose au corps des mouvements non plus automatiques et prévus, mais imprévisibles et libres : cette chose, qui déborde le corps de tous côtés et qui crée des actes en se créant à nouveau elle-même, c'est le « moi », c'est l' « âme », c'est l'esprit, l'esprit étant précisément une force qui peut tirer d'elle-même plus qu'elle ne contient, rendre plus qu'elle ne reçoit, donner plus qu'elle n'a. Voilà ce que nous croyons voir. Telle est l'apparence.

On nous dit : « Fort bien, mais ce n'est qu'une apparence. Regardez de plus près. Et écoutez parler la science. D'abord, vous reconnaîtrez bien vous-même que cette « âme » n'opère jamais devant vous sans un corps. Son corps l'accompagne de la naissance à la mort, et, à supposer qu'elle en soit réellement distincte, tout se passe comme si elle y était liée inséparablement. Votre conscience s'évanouit si vous respirez du chloroforme ; elle s'exalte si vous absorbez de l'alcool ou du café. Une intoxication légère peut donner lieu à des troubles déjà profonds de l'intelligence, de la sensibilité et de la volonté. Une intoxication durable, comme en laissent derrière elles certaines maladies infectieuses, produira l'aliénation. S'il est vrai qu'on ne trouve pas toujours, à l'autopsie, des lésions du cerveau chez les aliénés, du moins en

rencontre-t-on souvent ; et, là où il n'y a pas de lésion visible, c'est sans doute une altération chimique des tissus qui a causé la maladie. Bien plus, la science localise en certaines circonvolutions précises du cerveau certaines fonctions déterminées de l'esprit, comme la faculté, dont vous parliez tout à l'heure, d'accomplir des mouvements volontaires. Des lésions de tel ou tel point de la zone rolandique, entre le lobe frontal et le lobe pariétal, entrainent la perte des mouvements du bras, de la jambe, de la face, de la langue. La mémoire même, dont vous faites une fonction essentielle de l'esprit, a pu être localisée en partie : au pied de la troisième circonvolution frontale gauche siègent les souvenirs des mouvements d'articulation de la parole ; dans une région intéressant la première et la deuxième circonvolutions temporales gauches se conserve la mémoire du son des mots ; à la partie postérieure de la deuxième circonvolution pariétale gauche sont déposées les images visuelles des mots et des lettres, etc. Allons plus loin. Vous disiez que, dans l'espace comme dans le temps, l'âme déborde le corps auquel elle est jointe. Voyons pour l'espace. Il est vrai que la vue et l'ouïe vont au delà des limites du corps ; mais pourquoi ? Parce que des vibrations venues de loin ont impressionné l'œil et l'oreille, se sont transmises au cerveau ; là, dans le cerveau, l'exci-

tation est devenue sensation auditive ou visuelle; la perception est donc à l'intérieur du corps, elle ne traverse pas l'espace. Arrivons alors au temps. Vous prétendez que l'esprit embrasse le passé, tandis que le corps est confiné dans un présent qui recommence sans cesse. Mais nous ne nous rappelons le passé que parce que notre corps en conserve la trace encore présente. Les impressions faites par les objets sur le cerveau y demeurent, comme des images sur une plaque sensibilisée ou comme des phonogrammes sur des disques phonographiques; de même que le disque répète la mélodie quand on fait fonctionner l'appareil, ainsi le cerveau ressuscite le souvenir quand l'ébranlement voulu se produit au point où l'impression est déposée. Donc, pas plus dans le temps que dans l'espace, l'« âme » ne déborde le corps..... Mais y a-t-il réellement une « âme » distincte du corps? Nous venons de voir que des changements se produisent sans cesse dans le cerveau, ou, pour parler plus précisément, des déplacements et des groupements nouveaux de molécules et d'atomes. Il en est qui se traduisent par ce que nous appelons des sensations, d'autres par des souvenirs; il en est, sans aucun doute, qui correspondent à tous les faits intellectuels, sensibles et volontaires : la conscience s'y surajoute comme une phosphorescence ; elle est semblable à la trace lumineuse qui suit et des-

sine le mouvement de l'allumette qu'on frotte, dans l'obscurité, le long d'un mur. Cette phosphorescence, s'éclairant pour ainsi dire elle-même, crée de singulières illusions d'optique intérieure ; c'est ainsi que la conscience s'imagine modifier, diriger, produire les mouvements dont elle n'est que le résultat ; en cela consiste la croyance à une volonté libre. La vérité est que si nous pouvions, à travers le crâne, voir ce qui se passe dans un cerveau qui travaille, si nous disposions, pour en observer l'intérieur, d'instruments capables de grossir des millions de millions de fois autant que ceux de nos microscopes qui grossissent le plus, si nous assistions ainsi à la danse des molécules, atomes et électrons dont l'écorce cérébrale est faite, et si, d'autre part, nous possédions la table de correspondance entre le cérébral et le mental, je veux dire le dictionnaire permettant de traduire chaque figure de la danse en langage de pensée et de sentiment, nous saurions aussi bien que la prétendue « âme » tout ce qu'elle pense, sent et veut, tout ce qu'elle croit faire librement alors qu'elle le fait mécaniquement. Nous le saurions même beaucoup mieux qu'elle, car cette soi-disant « âme » consciente n'éclaire qu'une petite partie de la danse intra-cérébrale, elle n'est que l'ensemble des feux follets qui voltigent au-dessus de tels ou tels groupements privilégiés d'atomes, au

lieu que nous assisterions à tous les groupements de tous les atomes, à la danse intra-cérébrale tout entière. Votre « âme consciente » est tout au plus un effet qui aperçoit des effets : nous verrions, nous, les effets et les causes. »

Voilà ce qu'on dit quelquefois au nom de la science. Mais il est bien évident, n'est-ce-pas? que si l'on appelle « scientifique » ce qui est observé ou observable, démontré ou démontrable, une théorie comme celle que nous venons d'esquisser n'a rien de scientifique, puisque, dans l'état actuel de la science, nous n'entrevoyons même pas la possibilité de la vérifier. On allègue, il est vrai, que la loi de conservation de l'énergie s'oppose à ce que la plus petite parcelle de force ou de mouvement se crée dans l'univers, et que, si les choses ne se passaient pas mécaniquement comme on vient de le dire, si une volonté efficace intervenait pour accomplir des actes libres, la loi de conservation de l'énergie serait violée. Mais raisonner ainsi est simplement admettre ce qui est en question; car la loi de conservation de l'énergie, comme toutes les lois physiques, n'est que le résumé d'observations faites sur des phénomènes physiques; elle exprime ce qui se passe dans un domaine où personne n'a jamais soutenu qu'il y eût caprice, choix ou liberté; et il s'agit précisément de savoir si elle se vérifie encore dans des cas où la conscience (qui,

après tout, est une faculté d'observation, et qui expérimente à sa manière) se sent en présence d'une activité libre. Tout ce qui s'offre directement aux sens ou à la conscience, tout ce qui est objet d'expérience, soit extérieure soit interne, doit être tenu pour réel tant qu'on n'a pas démontré que c'est une simple apparence. Or, il n'est pas douteux que nous nous sentions libres, que telle soit notre impression immédiate. A ceux qui soutiennent que ce sentiment est illusoire incombe donc l'obligation de la preuve. Et ils ne prouvent rien de ce genre, puisqu'ils ne font qu'étendre arbitrairement aux actions volontaires une loi vérifiée dans des cas où la volonté n'intervient pas. Il est d'ailleurs bien possible que, si cette volonté est capable de créer de l'énergie, la quantité d'énergie créée soit trop faible pour affecter sensiblement nos instruments de mesure : l'effet pourra néanmoins en être énorme, comme celui de l'étincelle qui fait sauter une poudrière. Je ne puis entrer dans l'examen approfondi de ce point. Qu'il me suffise de dire que si l'on considère le mécanisme du mouvement volontaire en particulier, le fonctionnement du système nerveux en général, la vie elle-même enfin dans ce qu'elle a d'essentiel, on arrive à la conclusion que l'artifice constant de la conscience, depuis ses origines les plus humbles dans les formes vivantes les plus élémentaires, est de convertir à ses fins le déterminisme

physique ou plutôt de tourner la loi de conservation de l'énergie, en obtenant de la matière une fabrication toujours plus intense d'explosifs toujours mieux utilisables : il suffit alors d'une action extrêmement faible, comme celle d'un doigt qui presserait sans effort la détente d'un pistolet sans frottement, pour libérer au moment voulu, dans la direction choisie, une somme aussi grande que possible d'énergie accumulée. Le glycogène déposé dans les muscles est en effet un explosif véritable ; par lui s'accomplit le mouvement volontaire : fabriquer et utiliser des explosifs de ce genre semble être la préoccupation constante et essentielle de la vie, depuis sa première apparition dans des masses protoplasmiques déformables à volonté jusqu'à son complet épanouissement dans des organismes capables d'actions libres. Mais, encore une fois, je ne veux pas insister ici sur un point dont je me suis longuement occupé ailleurs. Je ferme donc la parenthèse que j'aurais pu me dispenser d'ouvrir, et je reviens à ce que je disais d'abord, à l'impossibilité d'appeler scientifique une thèse qui n'est ni démontrée ni même suggérée par l'expérience.

Que nous dit en effet l'expérience? Elle nous montre que la vie de l'âme ou, si vous aimez mieux, la vie de la conscience, est liée à la vie du corps, qu'il y a solidarité entre elles, rien de plus. Mais ce point n'a jamais été contesté par personne, et il

y a loin de là à soutenir que le cérébral est l'équivalent du mental, qu'on pourrait lire dans un cerveau tout ce qui se passe dans la conscience correspondante. Un vêtement est solidaire du clou auquel il est accroché ; il tombe si l'on arrache le clou ; il oscille si le clou remue ; il se troue, il se déchire si la tête du clou est trop pointue : il ne s'ensuit pas que chaque détail du clou corresponde à un détail du vêtement, ni que le clou soit l'équivalent du vêtement ; encore moins s'ensuit-il que le clou et le vêtement soient la même chose. Ainsi, la conscience est incontestablement accrochée à un cerveau, mais il ne résulte nullement de là que le cerveau dessine tout le détail de la conscience, ni que la conscience soit une fonction du cerveau. Tout ce que l'observation, l'expérience, et par conséquent la science nous permettent d'affirmer, c'est l'existence d'un certaine *relation* entre le cerveau et la conscience.

Quelle est cette relation ? Ah, c'est ici que nous pouvons nous demander si la philosophie a bien donné ce qu'on était en droit d'attendre d'elle ! A la philosophie incombe la tâche d'étudier la vie de l'âme dans toutes ses manifestations. Exercé au maniement de l'observation intérieure, le philosophe devrait descendre au-dedans de lui-même, puis, remontant à la surface, suivre le mouvement graduel par lequel la conscience se détend, s'étend, se

prépare à évoluer dans l'espace. Assistant à cette matérialisation progressive, épiant les démarches par lesquelles la conscience s'extériorise, il obtiendrait tout au moins une intuition vague de ce que peut être l'insertion de l'esprit dans la matière, la relation du corps à l'âme. Ce ne serait sans doute qu'une première lueur, pas davantage. Mais cette lueur nous permettrait déjà de nous orienter parmi les faits innombrables dont la psychologie et la pathologie disposent. Ces faits, à leur tour, corrigeant et complétant ce que l'expérience interne aurait eu de défectueux ou d'insuffisant, redresseraient la méthode d'observation intérieure. Ainsi, par une série indéfinie d'allées et de venues entre deux centres d'observation, l'un situé au dedans, l'autre au dehors, nous obtiendrions une solution de plus en plus approchée du problème, — jamais parfaite, comme prétendent trop souvent l'être les solutions données par le métaphysicien, mais toujours perfectible, comme le sont celles du savant. Il est vrai que du dedans serait venue la première impulsion, à la vision intérieure nous aurions demandé le principal éclaircissement; et c'est pourquoi le problème resterait ce qu'il doit être, un problème de philosophie.

Mais le métaphysicien ne descend pas facilement des hauteurs où il aime à se tenir. Platon l'invitait à se tourner vers le monde des Idées. C'est là qu'il

s'installe volontiers, fréquentant parmi les purs concepts, les amenant à des concessions réciproques, les conciliant tant bien que mal les uns avec les autres, s'exerçant dans ce milieu distingué à une diplomatie savante. Il hésite à entrer en contact avec des faits particuliers, quels qu'ils soient, à plus forte raison avec des faits tels que les maladies mentales, par exemple : il craindrait de se salir les mains. Bref, la théorie que la science était en droit d'attendre ici de la philosophie, — théorie souple, perfectible, calquée sur l'ensemble des faits connus, — la philosophie n'a pas voulu ou n'a pas su la lui donner.

Alors, tout naturellement, le savant s'est dit : « Puisque la philosophie ne me demande pas, avec faits et raisons à l'appui, de limiter de telle ou telle manière déterminée, sur tels et tels points déterminés, la correspondance entre la vie mentale et la vie cérébrale, je vais faire provisoirement comme si la correspondance était parfaite et comme s'il y avait équivalence ou même identité. Moi, physiologiste, avec les méthodes dont je dispose — méthodes d'observation et d'expérimentation purement extérieures — je ne vois que le cerveau et je n'ai de prise que sur le cerveau ; je vais donc procéder *comme si* la pensée n'était qu'une fonction du cerveau ; je marcherai ainsi avec d'autant plus d'audace, j'aurai d'autant plus de chances de m'avancer loin.

Quand on ne connaît pas la limite de son droit, on commence par faire comme si le droit n'avait pas de limite ; il sera toujours temps d'en rabattre. » Voilà ce que s'est dit le savant ; et il s'en serait tenu là s'il avait pu se passer de philosophie.

Mais on ne se passe pas de philosophie : et en attendant que les philosophes lui apportassent la théorie malléable, modelable sur la double expérience du dedans et du dehors, dont la science aurait eu besoin, il était naturel que le savant acceptât, des mains de l'ancienne métaphysique, la doctrine toute faite, construite de toutes pièces, qui s'accordait le mieux avec la règle de méthode qu'il avait trouvé avantageux de suivre. Il n'avait d'ailleurs pas le choix. La seule hypothèse précise que la métaphysique des trois derniers siècles nous ait léguée sur ce point est justement celle d'un parallélisme rigoureux entre l'âme et le corps, l'âme traduisant ce que fait le corps, ou le corps ce que fait l'âme, ou le corps et l'âme exprimant chacun à sa manière, comme des traductions en langues différentes du même original, quelque chose qui n'est ni l'un ni l'autre. Comment la philosophie du XVIIe siècle avait-elle été conduite à cette hypothèse ? Ce n'était certes pas par l'anatomie et la physiologie du cerveau, sciences qui existaient à peine ; et ce n'était pas davantage par l'approfondissement de la vie psychologique normale et des maladies

de l'esprit. Non, cette hypothèse avait été tout naturellement déduite des principes généraux d'une métaphysique qu'on avait conçue, en grande partie au moins, pour donner un corps aux espérances de la physique moderne. Les découvertes de la Renaissance, celles de Kepler et de Galilée en particulier, avaient révélé la possibilité de ramener les problèmes astronomiques et physiques à des problèmes de mécanique. De là l'idée que la totalité de l'univers matériel, inorganisé et organisé, pourrait bien être une immense machine, soumise à des lois mathématiques. Dès lors les corps vivants en général, le corps de l'homme en particulier, devaient s'engrener dans la machine comme autant de rouages dans un mécanisme d'horlogerie ; aucun de nous ne pouvait rien faire qui ne fût déterminé par avance, calculable mathématiquement. Et par conséquent l'âme humaine devenait incapable de créer ; il fallait, si elle existait, que ses états successifs se bornassent à traduire en langage de pensée et de sentiment les mêmes choses que son corps exprimait en étendue et en mouvement. Descartes, il est vrai, n'allait pas encore aussi loin : avec le sens profond qu'il avait de la réalité, il préféra, fût-ce au prix d'une inconséquence, faire une place dans le monde à la volonté libre. Et si, avec Spinoza et Leibniz, cette restriction disparut, balayée par la logique du système, si ces deux philosophes for-

mulèrent dans toute sa rigueur l'hypothèse d'un parallélisme constant entre les états du corps et ceux de l'âme, du moins s'abstinrent-ils de faire de l'âme un simple reflet du corps ; ils auraient aussi bien dit que le corps était un reflet de l'âme. Mais ils avaient préparé les voies à un cartésianisme diminué, étriqué, d'après lequel la vie mentale ne serait qu'un aspect de la vie cérébrale, la prétendue « âme » se réduisant à l'ensemble de ces phénomènes cérébraux particuliers auxquels la conscience se surajoute comme une lueur phosphorescente. De fait, à travers tout le XVIIIe siècle, nous pouvons suivre à la trace cette simplification progressive de la métaphysique cartésienne. A mesure qu'elle se rétrécit, elle s'infiltre davantage dans une physiologie qui, naturellement, y trouve une philosophie très propre à lui donner cette confiance en elle-même dont elle a besoin. Et c'est ainsi que des philosophes tels que Lamettrie, Helvétius, Charles Bonnet, Cabanis, dont les attaches avec le cartésianisme sont bien connues, ont apporté à la science du XIXe siècle ce qu'elle pouvait le mieux utiliser de la métaphysique du XVIIe. Alors, que des savants qui philosophent aujourd'hui sur la relation du psychique au physique se rallient à l'hypothèse du parallélisme, cela se comprend bien : les métaphysiciens ne leur ont guère fourni autre chose. Qu'ils préfèrent même la doctrine paralléliste à

toutes celles qu'on pourrait obtenir par la même méthode de construction *a priori*, je l'admets encore : ils trouvent dans cette philosophie un encouragement à aller de l'avant. Mais que tel ou tel d'entre eux vienne nous dire que c'est là de la science, que c'est l'expérience qui nous révèle un parallélisme rigoureux et complet entre la vie cérébrale et la vie mentale, ah non! nous l'arrêterons, et nous lui répondrons : vous pouvez sans doute, vous savant, soutenir cette thèse, comme le métaphysicien la soutient, mais ce n'est plus alors le savant en vous qui parle, c'est le métaphysicien. Vous nous rendez simplement ce que nous vous avons prêté. La doctrine que vous nous apportez, nous la connaissons : elle sort de nos ateliers ; c'est nous, philosophes, qui l'avons fabriquée ; et c'est de la vieille, très vieille marchandise. Elle n'en vaut pas moins, à coup sûr ; mais elle n'en est pas non plus meilleure. Donnez-la pour ce qu'elle est, et n'allez pas faire passer pour un résultat de la science, pour une théorie modelée sur les faits et capable de se remodeler sur eux, une doctrine qui a pu prendre, avant même l'éclosion de notre physiologie et de notre psychologie, la forme parfaite et définitive à laquelle se reconnaît une construction métaphysique.

Essaierons-nous alors de formuler la relation de l'activité mentale à l'activité cérébrale, telle qu'elle

apparaîtrait si l'on écartait toute idée préconçue pour ne tenir compte que des faits actuellement connus? Une formule de ce genre, nécessairement provisoire, ne pourra prétendre qu'à une plus ou moins haute probabilité. Du moins la probabilité sera-t-elle susceptible d'aller en croissant, et la formule de devenir de plus en plus précise à mesure que la connaissance des faits s'étendra.

Je vous dirai donc qu'un examen attentif de la vie de l'esprit et de son accompagnement physiologique m'amène à croire que c'est le sens commun qui a raison, et qu'il doit y avoir infiniment plus, dans une conscience humaine, que dans le cerveau correspondant. Voici, en gros, la conclusion où j'arrive [1]. Celui qui pourrait regarder à l'intérieur d'un cerveau en pleine activité, suivre le va-et-vient des atomes et interpréter tout ce qu'ils font, celui-là saurait sans doute quelque chose de ce qui se passe dans l'esprit, mais il n'en saurait que peu de chose. Il en connaîtrait tout juste ce qui est exprimable en gestes, attitudes et mouvements du corps, ce que l'état d'âme contient d'action en voie d'accomplissement, ou simplement naissante : le reste lui échapperait. Il serait, vis-à-vis des pensées et des sentiments qui se déroulent à l'intérieur de

1. Pour le développement de ce point, voir notre livre *Matière et Mémoire*, Paris, 1896 (principalement le second et le troisième chapitres).

la conscience, dans la situation du spectateur qui voit distinctement tout ce que les acteurs font sur la scène, mais n'entend pas un mot de ce qu'ils disent. Sans doute, le va-et-vient des acteurs, leurs gestes et leurs attitudes, ont leur raison d'être dans la pièce qu'ils jouent, et si nous connaissons le texte, nous pouvons prévoir à peu près le geste ; mais la réciproque n'est pas vraie, et la connaissance des gestes ne nous renseigne que fort peu sur la pièce, parce qu'il y a beaucoup plus dans une comédie que les mouvements par lesquels on la mime. Ainsi, je crois que si notre science du mécanisme cérébral était parfaite, et parfaite aussi notre psychologie, nous pourrions deviner ce qui se passe dans le cerveau pour un état d'âme déterminé ; mais l'opération inverse serait impossible, parce que nous aurions le choix, pour un même état du cerveau, entre une foule d'états d'âme différents, également appropriés [1]. Je ne dis pas, notez-le bien, qu'un état d'âme *quelconque* puisse correspondre à un état cérébral donné : posez le cadre, vous n'y placerez pas n'importe quel tableau ; le cadre détermine quelque chose du tableau en éliminant par avance tous ceux qui n'ont pas la même forme et la même dimension ; mais, pourvu

1. Encore ces états ne pourraient-ils être représentés que vaguement et approximativement, tout état d'âme déterminé d'une personne déterminée étant, dans son ensemble, quelque chose d'imprévisible et de nouveau.

que la forme et la dimension y soient, le tableau entrera dans le cadre. Ainsi pour le cerveau et la conscience. Pourvu que les actions relativement simples, — gestes, attitudes, mouvements, — en lesquels se dégraderait un état d'âme complexe, soient bien celles que le cerveau prépare, l'état mental s'insérera exactement dans l'état cérébral ; mais il y a une multitude de tableaux différents qui tiendraient aussi bien dans ce cadre ; et par conséquent le cerveau ne détermine pas la pensée ; et par conséquent la pensée, en grande partie au moins, est indépendante du cerveau.

L'étude des faits permettra de décrire avec une précision croissante cet aspect particulier de la vie mentale qui est seul dessiné, à notre avis, dans l'activité cérébrale. S'agit-il de la faculté de percevoir et de sentir ? Notre corps, inséré dans le monde matériel, reçoit des excitations auxquelles il doit répondre par des mouvements appropriés ; le cerveau, et d'ailleurs le système cérébro-spinal en général, préparent ces mouvements ; mais la perception est tout autre chose [1]. S'agit-il de la faculté de vouloir ? Le corps exécute des mouvements volontaires grâce à certains mécanismes, tout montés dans le système nerveux, qui n'attendent qu'un signal pour se déclancher ; le cerveau est le point d'où part le signal et même le déclan-

1. Voir, sur ce point, *Matière et Mémoire*, chap. I.

chement. La zone rolandique, où l'on a localisé le mouvement volontaire, est comparable en effet au poste d'aiguillage d'où l'employé lance sur telle ou telle voie le train qui arrive ; c'est une espèce de commutateur, par lequel une excitation extérieure donnée peut être mise en communication avec un dispositif moteur quelconque ; mais à côté des organes du mouvement et de l'organe du choix, il y a autre chose, il y a le choix lui-même. S'agit-il enfin de la pensée? Quand nous pensons, il est rare que nous ne nous parlions pas à nous-mêmes : nous esquissons ou préparons, si nous ne les accomplissons pas effectivement, les mouvements d'articulation par lesquels s'exprimerait notre pensée ; et tout cela doit déjà se dessiner dans le cerveau. Mais là ne se borne pas, croyons-nous, le mécanisme cérébral de la pensée : à côté des mouvements intérieurs d'articulation, qui ne sont d'ailleurs pas indispensables, il y a quelque chose de beaucoup plus subtil, qui est essentiel. Je veux parler de ces mouvements naissants qui traduisent symboliquement les mille directions successives de la pensée. Remarquez que la pensée réelle, concrète, vivante, est chose dont les psychologues nous ont fort peu parlé jusqu'ici, parce ce qu'elle offre malaisément prise à l'observation intérieure. Ce qu'on étudie d'ordinaire sous ce nom est moins la pensée même qu'une imitation artificielle obtenue en compo-

sant ensemble des images et des idées. Mais avec des images, et même avec des idées, vous ne reconstituerez pas de la pensée, pas plus qu'avec des positions vous ne ferez du mouvement. L'idée est un arrêt de la pensée ; elle naît quand la pensée, au lieu de continuer son chemin, fait une pause ou réfléchit sur elle-même : telle, la chaleur surgit dans la balle qui rencontre l'obstacle. Mais, pas plus que la chaleur ne préexistait dans la balle, l'idée ne faisait partie intégrante de la pensée. Essayez, par exemple, en mettant bout à bout les idées de *chaleur*, de *production*, de *balle*, et en intercalant les idées *d'intériorité* et de *réflexion* exprimées par les mots « dans » et « soi », de reconstituer la pensée que je viens d'exprimer par cette phrase : « la chaleur se produit dans la balle ». Vous verrez que c'est impossible, que la pensée traduite par la phrase était un mouvement indivisible, et que les idées correspondant à chacun des mots sont simplement les représentations qui surgiraient dans l'esprit à chaque instant *si* la pensée s'arrêtait ; — mais elle ne s'arrête pas. Laissez donc de côté les reconstructions artificielles de la pensée ; considérez la pensée même ; vous y trouverez moins des états que des directions, et vous verrez que la pensée est essentiellement un changement continuel et continu de direction intérieure, lequel tend sans cesse à se traduire par des chan-

gements de direction extérieure, je veux dire par des actions et des gestes capables de dessiner dans l'espace et d'exprimer métaphoriquement, en quelque sorte, les allées et venues de l'esprit. De ces mouvements esquissés, ou même simplement préparés, nous ne nous apercevons pas, le plus souvent, parce que nous n'avons aucun intérêt à les connaître ; mais force nous est bien de les remarquer quand nous serrons de près notre pensée pour la saisir toute vivante et pour la faire passer, vivante encore, dans l'âme d'autrui. Les mots auront beau alors être choisis comme il faut, ils ne diront rien de ce que nous voulons leur faire dire si nous n'arrivons pas, par le rythme, par la ponctuation, par les dimensions relatives des phrases et des membres de phrase, par un va-et-vient tout spécial du discours, à faire que l'esprit du lecteur, guidé sans cesse par une série de mouvements naissants, décrive une courbe de pensée et de sentiment analogue à celle que nous décrivons nous-mêmes. Tout l'art d'écrire est là. C'est quelque chose comme l'art du musicien ; mais ne croyez pas que la musique dont il s'agit ici s'adresse réellement à l'oreille, comme on se l'imagine d'ordinaire. Une oreille étrangère, si exercée qu'elle puisse être à la musique, ne fera pas de différence entre la prose française que nous trouvons musicale et celle qui ne l'est pas, entre ce qui est parfaitement écrit

3.

en français et ce qui ne l'est qu'approximativement : preuve évidente qu'il s'agit de tout autre chose que d'une harmonie matérielle des sons. En réalité, l'art de l'écrivain consiste surtout à nous faire oublier qu'il emploie des mots. L'harmonie qu'il cherche est une certaine correspondance entre les allées et venues de son esprit et celles de son discours, correspondance si parfaite que, portées par la phrase, les ondulations de sa pensée se communiquent à la nôtre et qu'alors chacun des mots, pris individuellement, ne compte plus : il n'y a plus rien que le sens mouvant qui traverse les mots, plus rien que deux esprits qui semblent vibrer directement, sans intermédiaire, à l'unisson l'un de l'autre. Le rythme de la parole n'a donc d'autre objet ici que de reproduire le rythme de la pensée ; et que peut être le rythme de la pensée sinon celui des mouvements naissants, à peine conscients, qui l'accompagnent ? Ces mouvements, par lesquels la pensée tend sans cesse à s'extérioriser en actions, sont évidemment préparés et comme préformés dans le cerveau. C'est cet accompagnement moteur de la pensée que nous apercevrions sans doute si nous pouvions pénétrer dans un cerveau qui travaille, et non pas la pensée même.

En d'autres termes, la pensée est orientée vers l'action ; et, quand elle n'aboutit pas à une action

réelle, elle esquisse une ou plusieurs actions virtuelles, simplement possibles. Ces actions réelles ou virtuelles, qui sont la projection diminuée et simplifiée de la pensée dans l'espace et qui en marquent les articulations motrices, sont ce qui est dessiné de la pensée dans la substance cérébrale. La relation du cerveau à la pensée est donc complexe et subtile. Si vous me demandiez de l'exprimer dans une formule simple, nécessairement grossière, je dirais que le cerveau est un organe de pantomime, et de pantomime seulement. Son rôle est de mimer la vie de l'esprit, de mimer aussi les situations extérieures auxquelles l'esprit doit s'adapter. Ce qui se fait dans le cerveau est à l'ensemble de la vie consciente ce que les mouvements du bâton du chef d'orchestre sont à la symphonie. La symphonie dépasse de tous côtés les mouvements qui la scandent; la vie de l'esprit déborde de même la vie cérébrale. Mais le cerveau, justement parce qu'il extrait de la vie de l'esprit tout ce qu'elle a de jouable en mouvement et de matérialisable, justement parce qu'il constitue ainsi le point d'insertion de l'esprit dans la matière, assure à tout instant l'adaptation de l'esprit aux circonstances, maintient sans cesse l'esprit en contact avec des réalités. Il n'est donc pas, à proprement parler, organe de pensée, ni de sentiment, ni de conscience; mais il fait que conscience, sentiment et pensée restent tendus sur

la vie réelle et par conséquent capables d'action efficace. Disons, si vous voulez, que le cerveau est l'organe de *l'attention à la vie.*

C'est pourquoi il peut suffire d'une légère modification de la substance cérébrale pour que l'esprit tout entier paraisse atteint. Nous parlions de l'effet de certains toxiques sur la conscience, et plus généralement de l'influence de la maladie cérébrale sur la vie mentale. En pareil cas, est-ce l'esprit même qui est dérangé, ou ne serait-ce pas plutôt le mécanisme de l'insertion de l'esprit dans les choses? Quand un fou déraisonne, son raisonnement peut être en règle avec la plus stricte logique : vous diriez, en entendant parler tel ou tel persécuté, que c'est par excès de logique qu'il pèche. Son tort n'est pas de raisonner mal, mais de raisonner à côté de la réalité, en dehors de la réalité, comme un homme qui rêve. Supposons, comme cela paraît vraisemblable, que la maladie soit causée par une certaine intoxication de la substance cérébrale. Il ne faut pas croire que le poison soit allé chercher le raisonnement dans telles ou telles cellules du cerveau, ni par conséquent qu'il y ait, en tels ou tels points du cerveau, des mouvements d'atomes qui correspondent au raisonnement. Non, il est probable que c'est le cerveau tout entier qui est atteint, de même que c'est la corde tendue tout entière qui se détend, et non pas telle ou telle de ses parties,

quand le nœud a été mal fait. Mais, de même qu'il suffit d'un très faible relâchement de l'amarre pour que le bateau se mette à danser sur la vague, ainsi une modification même légère de la substance cérébrale tout entière pourra faire que l'esprit, perdant contact avec l'ensemble des choses matérielles auxquelles il est ordinairement appuyé, sente la réalité se dérober sous lui, titube, et soit pris de vertige. C'est bien, en effet, par un sentiment comparable à la sensation de vertige que la folie débute dans bien des cas. Le malade est désorienté. Il vous dira que les objets matériels n'ont plus pour lui la solidité, le relief, la réalité d'autrefois. Un relâchement de la tension, ou plutôt de l'attention, avec laquelle l'esprit se fixait sur la partie du monde matériel à laquelle il avait affaire, voilà en effet le seul résultat direct du dérangement cérébral, le cerveau étant l'ensemble des dispositifs qui permettent à l'esprit de répondre à l'action des choses par des réactions motrices, effectuées ou simplement naissantes, dont la justesse assure la parfaite insertion de l'esprit dans la réalité.

Telle serait donc, en gros, la relation de l'esprit au corps. Il m'est impossible d'énumérer ici les faits et les raisons sur lesquels cette conception se fonde. Et pourtant je ne puis vous demander de me croire sur parole. Comment faire? Il y aurait

d'abord un moyen, semble-t-il, d'en finir rapidement avec la théorie que je combats : ce serait de montrer que l'hypothèse d'une équivalence entre le cérébral et le mental est contradictoire avec elle-même quand on la prend dans toute sa rigueur, qu'elle nous demande d'adopter en même temps deux points de vue opposés et d'employer simultanément deux systèmes de notation qui s'excluent. J'ai tenté cette démonstration autrefois ; mais, quoiqu'elle soit bien simple, elle exige certaines considérations préliminaires sur le réalisme et l'idéalisme, dont l'exposé nous entraînerait trop loin. Je reconnais d'ailleurs qu'on peut s'arranger de manière à donner à la théorie de l'équivalence une apparence d'intelligibilité, dès qu'on cesse de la pousser dans le sens matérialiste. D'autre part, si le raisonnement pur suffit à nous montrer que cette théorie est à rejeter, il ne nous dit pas, il ne peut pas nous dire ce qu'il faut mettre à la place. De sorte qu'en définitive c'est à l'expérience que nous devons nous adresser, ainsi que nous le faisions prévoir. Mais comment passer en revue les faits normaux et pathologiques dont il y aurait à tenir compte? Les examiner tous est impossible ; approfondir tels ou tels d'entre eux serait encore trop long. Je ne vois qu'un moyen de sortir d'embarras : c'est d'aller chercher, parmi tous les faits connus, ceux qui semblent le

plus favorables à la thèse du parallélisme, — les seuls, à vrai dire, où la thèse ait paru trouver un commencement de vérification, — les faits de mémoire. Si nous pouvions alors indiquer en deux mots, fût-ce d'une manière imparfaite et grossière, comment un examen approfondi de ces faits aboutirait à infirmer la théorie qui les invoque et à confirmer celle que nous proposons, ce serait déjà quelque chose. Nous n'aurions pas la démonstration complète, tant s'en faut ; nous saurions du moins où il faut la chercher. C'est ce que nous allons faire.

La seule fonction de la pensée à laquelle on ait pu assigner une place dans le cerveau est en effet la mémoire, — plus précisément la mémoire des mots. Je rappelais, au début de cette conférence, comment l'étude des maladies du langage a conduit à localiser dans telles ou telles circonvolutions du cerveau telles ou telles formes de la mémoire verbale. Depuis Broca, qui avait montré comment l'oubli des mouvements d'articulation de la parole pouvait résulter d'une lésion de la troisième circonvolution frontale gauche, une théorie de plus en plus compliquée de l'aphasie et de ses conditions cérébrales s'est édifiée laborieusement. Sur cette théorie nous aurions d'ailleurs beaucoup à dire. Des savants d'une compétence indiscutable la combattent aujourd'hui, en s'appuyant sur une observation plus attentive des lésions cérébrales qui

accompagnent les maladies du langage. Nous-même, il y aura bientôt vingt ans de cela (si nous rappelons le fait, ce n'est pas pour en tirer vanité, c'est pour montrer que l'observation intérieure toute pure peut l'emporter sur des méthodes qu'on croit plus efficaces), nous-même, par la seule analyse du mécanisme du langage et de la pensée, nous avions été conduit à affirmer que la doctrine alors considérée comme intangible aurait tout au moins besoin d'un remaniement. Mais peu importe! Il y a un point sur lequel tout le monde s'accorde, c'est que les maladies de la mémoire des mots sont causées par des lésions du cerveau plus ou moins nettement localisables. Voyons donc comment ce fait est interprété par la doctrine qui fait de la pensée une fonction du cerveau, et plus généralement par ceux qui croient à un parallélisme ou à une équivalence entre le travail du cerveau et celui de la pensée.

Rien de plus simple que leur explication. Les souvenirs sont là, accumulés dans le cerveau sous forme de modifications imprimées à tel ou tel groupe d'éléments anatomiques : s'ils disparaissent de la mémoire, c'est que les éléments anatomiques où ils reposent sont altérés ou détruits. Nous parlions tout à l'heure de clichés, de phonogrammes : ce sont des comparaisons de ce genre qu'on retrouve dans toutes les explications cérébrales de la mé-

moire : les impressions faites par des objets extérieurs subsisteraient dans le cerveau, comme sur la plaque sensibilisée ou sur le disque phonographique. A y regarder de près, on verrait combien ces comparaisons sont décevantes. Si vraiment le souvenir visuel d'un objet, par exemple, était une impression laissée par cet objet sur le cerveau, il n'y aurait pas un souvenir d'un objet, il y en aurait des milliers, il y en aurait des millions ; car l'objet le plus simple et le plus stable change de forme, de dimension, de nuance, selon le point d'où on l'aperçoit : à moins donc que je me condamne à une fixité absolue en le regardant, à moins que mon œil s'immobilise dans son orbite, des images innombrables, nullement superposables, se dessineront tour à tour sur ma rétine et se transmettront à mon cerveau. Que sera-ce, s'il s'agit de l'image visuelle d'une personne, dont la physionomie change, dont le corps est mobile, dont le vêtement, l'entourage sont différents chaque fois que je la revois? Et pourtant il est incontestable que ma conscience me présente une image unique, ou peu s'en faut, un souvenir pratiquement invariable de l'objet ou de la personne : preuve évidente qu'il y a eu tout autre chose ici qu'un enregistrement mécanique. J'en dirais d'ailleurs autant du souvenir auditif. Le même mot, articulé par des personnes différentes, ou par la même personne à des moments

différents, dans des phrases différentes, donne des phonogrammes qui ne coïncident pas entre eux : comment le souvenir, relativement invariable et unique, du son du mot serait-il comparable à un phonogramme ? Cette seule considération suffirait déjà à nous rendre suspecte la théorie qui attribue les maladies de la mémoire des mots à une altération ou à une destruction des souvenirs eux-mêmes, enregistrés automatiquement par l'écorce cérébrale.

Mais voyons ce qui se passe dans ces maladies. Là où la lésion cérébrale est grave, et où la mémoire des mots est atteinte profondément, il arrive qu'une excitation plus ou moins forte, une émotion par exemple, ramène tout à coup le souvenir qui paraissait à jamais perdu. Serait-ce possible, si le souvenir avait été déposé dans la matière cérébrale altérée ou détruite ? Les choses se passent bien plutôt comme si le cerveau servait à *rappeler* le souvenir, et non pas à le conserver. L'aphasique devient incapable de retrouver le mot quand il en a besoin ; il paraît tourner tout autour, n'avoir pas la force voulue pour mettre le doigt au point précis qu'il faudrait ; dans le domaine psychologique, en effet, le signe extérieur de la force est toujours la précision. Mais le souvenir a bien l'air d'être là ; et parfois, ayant remplacé par des périphrases le mot qu'il croit disparu, l'aphasique

fera entrer dans l'une d'elles le mot lui-même. Ce qui faiblit ici, c'est cet *ajustement à la situation* que le mécanisme cérébral doit assurer. Plus précisément, ce qui est atteint, c'est la faculté d'appeler le souvenir en esquissant par avance les mouvements en lesquels le souvenir, s'il était là, se prolongerait. Quand nous avons oublié un nom propre, comment nous y prenons-nous pour le rappeler ? Nous essayons de toutes les lettres de l'alphabet l'une après l'autre ; nous les prononçons intérieurement d'abord ; puis, si cela ne suffit pas, nous les prononçons tout haut ; nous nous plaçons donc, tour à tour, dans toutes les diverses dispositions motrices entre lesquelles il faudra choisir ; une fois que l'attitude voulue est trouvée, le son du mot cherché s'y glisse comme dans un cadre préparé à le recevoir. C'est cette mimique réelle ou virtuelle, effectuée ou esquissée, que le mécanisme cérébral doit assurer. Et c'est elle, sans doute, que la maladie atteint.

Réfléchissez maintenant à ce qui se passe dans l'aphasie progressive, c'est-à-dire quand l'oubli des mots va toujours s'aggravant. En général, les mots disparaissent alors dans un ordre déterminé, comme si la maladie connaissait la grammaire : les noms propres s'éclipsent les premiers, puis les noms communs, ensuite les adjectifs, et enfin les verbes. Voilà qui paraît sans doute, au premier

abord, donner raison à l'hypothèse d'une accumulation des souvenirs dans la substance cérébrale. Les noms propres, les noms communs, les adjectifs, les verbes, constitueraient autant de couches superposées, pour ainsi dire, et la lésion atteindrait ces couches l'une après l'autre. Oui, mais la maladie peut tenir aux causes les plus diverses, prendre les formes les plus variées, débuter en un point quelconque de la région cérébrale intéressée et progresser dans n'importe quelle direction : l'ordre de disparition des souvenirs reste le même. Serait-ce possible, si c'était aux souvenirs eux-mêmes que la maladie s'attaquait ? Le fait doit donc s'expliquer tout autrement. Voici l'interprétation très simple que je vous propose. D'abord, si les noms propres disparaissent avant les noms communs, ceux-ci avant les adjectifs, les adjectifs avant les verbes, c'est qu'il est plus difficile de se rappeler un nom propre qu'un nom commun, un nom commun qu'un adjectif, un adjectif qu'un verbe, et que la fonction de rappel, à laquelle le cerveau prête évidemment son concours, devra se limiter à des cas de plus en plus faciles à mesure que la lésion du cerveau s'aggravera. Mais d'où vient la plus ou moins grande difficulté du rappel? Et pourquoi les verbes sont-ils, de tous les mots, ceux que nous avons le moins de peine à évoquer? C'est tout simplement que les verbes expriment des

actions, et qu'une action peut être mimée. Le verbe est mimable directement, l'adjectif ne l'est que par l'intermédiaire du verbe, le substantif par le double intermédiaire de l'adjectif qui exprime un de ses attributs et du verbe impliqué dans l'adjectif, le nom propre par le triple intermédiaire du nom commun, de l'adjectif et du verbe encore ; donc, à mesure que nous allons du verbe au nom propre, nous nous éloignons davantage de l'action directement imitable, jouable par le corps ; un artifice de plus en plus compliqué devient nécessaire pour symboliser en mouvement l'idée exprimée par le mot qu'on cherche ; et comme c'est au cerveau qu'incombe la tâche de préparer ces mouvements, comme son fonctionnement est d'autant plus diminué, réduit, simplifié sur ce point que la région intéressée est lésée plus profondément, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'une altération ou une destruction des tissus, qui rend impossible l'évocation des noms propres ou des noms communs, laisse subsister celle du verbe. Ici, comme ailleurs, les faits nous invitent à voir dans l'activité cérébrale un extrait mimé de l'activité mentale, et point du tout un équivalent de cette activité.

Mais, si le souvenir n'a pas été emmagasiné par le cerveau, où donc se conserve-t-il ? — A vrai dire, je ne suis pas sûr que la question « où » ait encore un sens quand on parle d'autre chose que

d'un corps. Des clichés se conservent dans une boite, des rouleaux phonographiques dans des casiers ; mais pourquoi des souvenirs, qui ne sont pas des choses visibles et tangibles, auraient-ils besoin d'un contenant, et comment pourraient-ils en avoir ? J'accepterai cependant si vous y tenez, mais en la prenant dans un sens purement métaphorique, l'idée d'un contenant où les souvenirs seraient logés, et je dirai alors tout bonnement qu'ils sont dans l'esprit. Je ne fais pas d'hypothèse, je n'évoque pas une entité mystérieuse, je m'en tiens à l'observation, car il n'y a rien de plus immédiatement donné, rien de plus évidemment réel que la conscience, et l'esprit humain est la conscience même. Or, conscience signifie avant tout mémoire. En ce moment je cause avec vous, je prononce le mot « causerie ». Il est clair que ma conscience se représente ce mot tout d'un coup ; sinon, elle n'y verrait pas un mot unique, elle ne lui attribuerait pas un sens. Pourtant, lorsque j'articule la dernière syllabe du mot, les deux premières ont été articulées déjà ; elles sont du passé par rapport à celle-là, qui devrait alors s'appeler du présent. Mais cette dernière syllabe « rie », je ne l'ai pas prononcée instantanément ; le temps, si court soit-il, pendant lequel je l'ai émise, est décomposable en parties, et toutes ces parties sont du passé par rapport à la dernière d'entre

elles, qui serait, elle, du présent définitif si elle n'était décomposable à son tour : de sorte que vous aurez beau faire, vous ne pourrez tracer une ligne de démarcation entre le passé et le présent, ni par conséquent entre la mémoire et la conscience. Faire du cerveau le dépositaire du passé, imaginer dans le cerveau une certaine région où le passé, une fois passé, demeurerait, c'est commettre une erreur psychologique, c'est attribuer une valeur scientifique à une distinction toute pratique, car il n'y a pas de moment précis où le présent devienne du passé, ni par conséquent où la perception devienne du souvenir. A vrai dire, quand j'articule le mot « causerie », j'ai présents à l'esprit non seulement le commencement, le milieu et la fin du mot, mais encore les mots qui ont précédé, mais encore tout ce que j'ai déjà prononcé de la phrase; sinon, j'aurais perdu le fil de mon discours. Maintenant, si la ponctuation de mon discours eût été différente, ma phrase eût pu commencer plus tôt; elle eût englobé, par exemple, toute la phrase précédente, et mon « présent » se fût dilaté encore davantage dans le passé. Poussons alors ce raisonnement jusqu'au bout : supposons — chose cette fois impossible en fait — que mon discours dure depuis des années, depuis le premier éveil de ma conscience, qu'il se poursuive en une phrase unique, et que ma conscience soit assez détachée

de l'avenir, assez désintéressée de l'action, pour pouvoir s'employer tout entière à embrasser le sens global de la phrase : je ne chercherais pas plus d'explication, alors, à la conservation intégrale de ce passé tout entier que je n'en cherche à la survivance des deux premières syllabes du mot « causerie » quand je prononce la dernière. Or, je crois bien que notre existence psychologique tout entière est quelque chose comme cette phrase unique entamée dès le premier éveil de la conscience, phrase semée de virgules, mais nulle part coupée par des points. Et je crois par conséquent aussi que notre passé tout entier est là, subconscient, — je veux dire présent à la conscience de telle manière que cette conscience, pour en avoir la révélation, n'ait pas besoin de sortir d'elle-même ni de rien s'adjoindre d'étranger elle n'a, pour apercevoir distinctement tout ce qu'elle renferme ou plutôt tout ce qu'elle est, qu'à écarter un obstacle, à soulever un voile. Heureux obstacle, d'ailleurs ! voile infiniment précieux ! C'est le cerveau qui nous rend le service de maintenir notre attention fixée sur la vie ; et la vie, elle, regarde en avant ; elle ne se retourne en arrière que dans la mesure où le passé peut l'aider à éclairer et à préparer l'avenir. Vivre, pour l'esprit, c'est essentiellement se concentrer sur l'acte à accomplir. C'est donc s'insérer dans les choses par l'intermédiaire

d'un mécanisme qui extraira de la conscience tout ce qui est utilisable pour l'action, tout ce qui est mimable, et obscurcira la plus grande partie du reste. Tel est le rôle du cerveau dans l'opération de la mémoire : il ne sert pas à conserver le passé, mais à le masquer d'abord, puis à en laisser transparaître ce qui est pratiquement utile. Et tel est aussi le rôle du cerveau vis-à-vis de l'esprit en général. Extrayant de l'esprit ce qui est extériorisable en mouvement, insérant l'esprit dans ce cadre moteur, il l'amène à limiter le plus souvent sa vision, mais aussi à rendre son action efficace. C'est dire que l'esprit déborde le cerveau de toutes parts, et que l'activité cérébrale ne répond qu'à une infime partie de l'activité mentale.

Mais c'est dire aussi que la vie de l'esprit ne peut pas être un effet de la vie du corps, que tout se passe au contraire comme si le corps était simplement utilisé par l'esprit, et que dès lors nous n'avons aucune raison de supposer que le corps et l'esprit soient inséparablement liés l'un à l'autre. Vous pensez bien que je ne vais pas trancher au pied levé, pendant la demi-minute qui me reste, le plus grave des problèmes que puisse se poser l'humanité. Mais je m'en voudrais de l'éluder. D'où venons-nous? Que faisons-nous ici-bas? Où allons-nous? Si vraiment la philosophie

n'avait rien à répondre à ces questions d'un intérêt vital, ou si elle était incapable de les élucider progressivement comme on élucide un problème de biologie ou d'histoire, si elle ne pouvait pas les faire bénéficier d'une expérience de plus en plus approfondie, d'une vision de plus en plus aiguë de la réalité, si elle devait se borner à mettre indéfiniment aux prises ceux qui affirment et ceux qui nient l'immortalité pour des raisons tirées de l'essence hypothétique de l'âme ou du corps, ce serait presque le cas de dire, en détournant de son sens le mot de Pascal, que toute la philosophie ne vaut pas une heure de peine. Certes, l'immortalité elle-même ne peut pas être prouvée expérimentalement : toute expérience porte sur une durée limitée; et quand la religion parle d'immortalité, elle fait appel à la révélation. Mais ce serait quelque chose, ce serait beaucoup que de pouvoir établir, sur le terrain de l'expérience, la possibilité et même la probabilité de la survivance pour un temps x : on laisserait en dehors du domaine de la philosophie la question de savoir si ce temps est fini ou illimité. Or, réduit à ces proportions plus modestes, le problème philosophique de la destinée de l'âme ne m'apparaît pas du tout comme insoluble. Voici un cerveau qui travaille. Voilà une conscience qui sent, qui pense et qui veut. Si le travail du cerveau corres-

pondait à la totalité de la conscience, s'il y avait équivalence entre le cérébral et le mental, la conscience pourrait suivre les destinées du cerveau et la mort être la fin de tout : du moins l'expérience ne dirait pas le contraire, et le philosophe qui affirme la survivance serait réduit à appuyer sa thèse sur quelque construction métaphysique, — chose généralement fragile. Mais si, comme nous avons essayé de le montrer, la vie mentale déborde la vie cérébrale, si le cerveau se borne à traduire en mouvements une petite partie de ce qui se passe dans la conscience, alors la survivance devient si probable que l'obligation de la preuve incombera à celui qui nie, bien plutôt qu'à celui qui affirme; car l'unique raison que nous puissions avoir de croire à une extinction de la conscience après la mort est que nous voyons le corps se désorganiser, et cette raison n'a plus de valeur si l'indépendance au moins partielle de la conscience à l'égard du corps est, elle aussi, un fait d'expérience. En traitant ainsi le problème de la survivance, en le faisant descendre des hauteurs où la métaphysique traditionnelle l'a placé, en le transportant dans le champ de l'expérience, nous renonçons sans doute à en donner tout de suite une solution complète et radicale : mais que voulez-vous? il faut opter, en philosophie, entre le pur raisonnement qui vise à un résultat défini-

tif, imperfectible puisqu'il est censé parfait, et une méthode empirique qui se contente de résultats approximatifs, capables d'être corrigés et complétés indéfiniment. La première méthode, pour avoir voulu nous donner tout de suite la certitude, nous condamne à rester toujours dans le simple probable ou plutôt dans le pur possible, car il est rare qu'elle ne puisse pas servir à démontrer indifféremment deux thèses opposées, également cohérentes. également plausibles. La seconde ne vise d'abord qu'à la simple probabilité; mais comme elle opère sur un terrain où la probabilité peut croître sans fin, elle nous amène peu à peu à un état qui équivaut pratiquement à la certitude. Entre ces deux manières de philosopher mon choix est fait. Je serais heureux si j'avais pu contribuer, si peu que ce fût, à orienter le vôtre.

H. Bergson.

LES

CONCEPTIONS NOUVELLES DE LA MATIÈRE[1]

Comme cette conférence fait partie d'une série dont l'objet est le matérialisme, quelques-uns d'entre vous s'attendent peut-être à ce que je réponde à une question que les gens du monde adressent souvent aux savants : la Science nous conduit-elle au matérialisme ? Eh bien, une pareille question ne comporte pas de réponse satisfaisante et je vous avouerai que je n'en comprends pas bien le sens. Je ne sais pas très bien quelle est la signification du mot matérialiste ; si l'on est matérialiste toutes les fois qu'on fait jouer à la matière un rôle prépondérant, il est clair que la Science est matérialiste, puisque les Sciences de la nature, et en particulier la physique et la chimie, ont la

1. Conférence faite par H. Poincaré.

matière pour objet propre ; mais cela ne veut pas dire que les savants soient tous matérialistes, puisque leur science n'est pas toute leur vie. Je comprends un peu mieux ce que signifie le mot déterministe, quoique, quand j'y regarde d'un peu plus près, je ne sois plus aussi sûr de bien comprendre. Oh ! pour le coup, oui, la science est déterministe : elle l'est par définition ; une science qui ne serait pas déterministe ne serait plus une science ; un monde où le déterminisme ne régnerait pas serait fermé aux savants ; et quand on demande quelles sont les limites du déterminisme, c'est comme si on demandait jusqu'où pourra s'étendre le domaine de la science, où sont les bornes qu'elle ne pourra franchir ?

A ce compte, tout nouveau progrès de la science est un succès pour le déterminisme ; et si les conquêtes des savants ne doivent jamais s'arrêter, on est tenté de conclure qu'il ne restera plus de place pour la liberté et par conséquent pour l'esprit. Cela serait aller un peu vite en besogne : tant que la science est imparfaite, la liberté conservera une petite place et si cette place doit sans cesse se restreindre, c'en est assez pourtant pour que, de là, elle puisse tout diriger ; or, la science sera toujours imparfaite, et non pas seulement parce que nos facultés sont débiles ; mais elle sera imparfaite par définition ; qui dit science, dit dualité entre l'es-

prit qui connaît et l'objet qui est connu, et tant que cette dualité subsiste, tant que l'esprit se distingue de son objet, il ne saurait le connaître parfaitement puisqu'il n'en verra jamais que l'extérieur. La question du matérialisme, pas plus que celle du déterminisme que je n'en sépare pas, ne saurait donc être résolue en dernier ressort par la science.

Ces réserves faites, il n'en demeure pas moins que, parmi les théories physiques, il y en a qui sentent particulièrement le matérialisme, si j'ose ainsi dire, et ce sont précisément celles qui sont le plus chères aux physiciens parce qu'elles tendent à tout simplifier, à tout rendre clair, à écarter le plus possible tout mystère. Ces théories sont celles qui se rattachent à l'atomisme et au mécanisme. L'atomisme, depuis Démocrite, a toujours eu des partisans, et il faut reconnaître qu'il est bien séduisant. L'esprit n'aime pas à poursuivre indéfiniment l'analyse sans aucun espoir d'arriver au bout ; il préfère penser qu'il parviendra un jour à découvrir les éléments ultimes et qu'il n'aura plus ensuite qu'à se reposer. Seulement il y a deux manières de comprendre l'atomisme ; ou bien les atomes sont des éléments au sens absolu du mot, ils sont parfaitement indivisibles, comme l'exige le sens étymologique du mot atome ; dans ce cas, en arrivant à l'atome, nous pourrions effectivement nous reposer et nous atteindrions la quiétude méta-

physique complète ; malheureusement cette quiétude ne saurait durer ; le besoin fondamental de notre entendement, celui de découvrir des unités, a reçu satisfaction ; mais nous avons d'autres besoins. Il ne nous suffit pas de comprendre, nous voulons voir ; il ne nous suffit pas de compter les atomes, nous voulons nous les représenter ; nous leur donnons une forme et c'est assez pour que nous ne puissions plus les regarder comme indivisibles, sinon par les moyens dont nous disposons, du moins par des moyens plus puissants que nous pouvons imaginer ; c'en est assez pour que nous soyons invinciblement amenés à nous demander s'il n'y a pas des éléments des atomes, des atomes d'atomes pour ainsi dire.

Et il en est de même du mécanisme ; nous croyons comprendre le choc mieux que l'action à distance ; cette dernière a quelque chose de mystérieux qui évoque naturellement l'idée d'une intervention extérieure au monde, et c'est pour cela que je disais tout à l'heure que le mécanisme sent le matérialisme ; mais les savants sont faits pour écarter les mystères, qu'ils finissent toujours, bien entendu, par retrouver un peu plus loin ; mais ils aiment tout de même mieux qu'ils soient plus loin ; et c'est ce qui fait que presque tous les savants, lors même que leurs convictions philosophiques personnelles étaient très éloignées du matérialisme,

ont toujours eu un faible pour les explications mécanistes. Quand on trouve quelque part une action à distance, on se hâte d'imaginer un milieu intermédiaire qui a pour mission de transmettre cette action de proche en proche ; seulement on n'est pas beaucoup plus avancé ; si ce milieu est continu, il ne donne aucune satisfaction à notre amour de la simplicité, c'est-à-dire à notre besoin de comprendre ; s'il est formé d'atomes, ceux-ci ne sauraient se toucher ; ils sont très près l'un de l'autre, peut-être à un milliardième de millimètre ; mais un milliardième de millimètre, c'est encore une distance, au même titre qu'un kilomètre ; pour le philosophe c'est la même chose ; il faudra que l'action passe d'un atome à l'autre et elle redeviendra une action à distance ; un jour ou l'autre il faudra entre les atomes de notre premier milieu, imaginer un second milieu plus subtil destiné à servir de véhicule à l'action.

Ces raisons expliquent pourquoi *la science est condamnée à osciller constamment de l'atomisme au continuisme, du mécanisme au dynamisme* et inversement et pourquoi *ces oscillations ne s'arrêteront jamais.* Mais cela ne doit pas nous empêcher d'examiner l'état présent des choses et de nous demander à quelle phase de l'oscillation nous en sommes, bien que nous soyons sûrs de nous retrouver un jour à la phase opposée.

Eh bien, je n'hésite pas : dans ce moment-ci nous allons vers l'atomisme ; le mécanisme se transforme, mais il se précise, il prend du corps, nous verrons tout à l'heure dans quelle mesure. Il y a trente ans, mes conclusions auraient été toutes différentes : à cette époque on paraissait revenu des enthousiasmes de la période précédente ; ils nous semblaient même un peu naïfs. Les raisons qui avaient fait conclure à la discontinuité de la matière conservaient leur valeur, en ce sens qu'elles nous fournissaient un ensemble d'hypothèses commodes, mais on ne leur attribuait plus de force probante ; déjà on cherchait à s'en passer ; on était disposé à suivre M. Duhem qui voulait fonder une thermodynamique, exempte d'hypothèses et exclusivement fondée sur l'expérience, *hypotheses non fingo* ; une thermodynamique où il y avait beaucoup d'intégrales et pas du tout d'atomes. Que s'est-il passé depuis ?

La grande forteresse du mécanisme, c'est la théorie cinétique des gaz. Qu'est-ce qu'un gaz ? Les uns répondent : je n'en sais rien ; c'est là évidemment la réponse la plus prudente, mais elle ne mène à rien ; elle ne nous préserve de l'erreur qu'à la condition de ne nous laisser aucune chance de découvrir la vérité ; ne pas bouger, sous prétexte qu'on pourrait se tromper de chemin, ce n'est pas le moyen d'arriver au but. Aussi ceux qui répondent

ainsi sont-ils de moins en moins nombreux et les autres disent tous la même chose : un gaz, c'est un ensemble de molécules en nombre très grand qui circulent dans tous les sens, avec une grande vitesse, en choquant les parois et se choquant entre elles. Tel un essaim de moucherons enfermés dans une chambre et volant à l'aventure jusqu'à ce qu'ils se heurtent aux murs, au plafond, ou aux fenêtres. En choquant les parois, ces molécules les poussent et les parois céderaient à cette pression si elles n'étaient solidement fixées ; quand la densité augmente, le nombre des chocs augmente également, parce qu'il y a plus de moucherons pour heurter les murs, et la pression augmente : c'est la loi de Mariotte ; quand le gaz s'échauffe, la vitesse des molécules s'accroît, et les chocs en deviennent plus violents, la pression augmente donc encore, à moins que les parois ne cèdent et ne permettent au gaz de se dilater : c'est la loi de Gay-Lussac.

En résumé, les propriétés générales des gaz s'expliquaient facilement de la sorte, mais dans le détail, il restait bien des difficultés qui arrêtaient certains esprits et puis on aurait voulu voir et on se demandait si l'explication n'était pas un peu simpliste. L'étude des dissolutions, par exemple de l'eau salée, conduisit à un rapprochement inattendu ; on vit que les molécules de sel, dissoutes dans

l'eau, se comportent dans un verre d'eau, comme les molécules de gaz dans un vase, c'est-à-dire comme des moucherons dans une salle; certaines concordances numériques ne pouvaient être attribuées au hasard; et c'était déjà une confirmation, mais on ne voyait pas encore les molécules de sel comme celles de gaz, étant trop petites.

Il y a déjà longtemps, un naturaliste examinait au microscope des liquides organiques : il y vit des particules animées de mouvements désordonnés et très rapides; c'est ce qu'on a appelé le mouvement brownien; pour lui c'était là la vie; mais on ne tarda pas à s'apercevoir que des particules inertes, des grains de carmin par exemple, ne se démenaient pas avec moins d'ardeur. Les naturalistes abandonnèrent la question, pensant que c'était l'affaire des physiciens; et les physiciens de leur côté dédaignèrent de regarder. Ces naturalistes, se disaient-ils sans doute, ne savent pas raisonner, ils éclairent fortement leur préparation microscopique; en l'éclairant ils l'échauffent et la chaleur détermine dans le liquide des courants irréguliers. Enfin M. Gouy se décida à regarder; ce n'était pas cela du tout, c'était bien un phénomène nouveau. Les particules visibles se meuvent et on peut croire au premier abord qu'elles n'obéissent à aucune force motrice et que c'est le mouvement perpétuel; en réalité ce sont les chocs des molécules

dissoutes et invisibles qui les mettent en branle. Ainsi, si nous revenons à nos moucherons, si nous n'avons pas d'assez bons yeux pour les voir, et s'il y a parmi eux quelques grosses mouches, nous pourrons observer leurs mouvements et conclure à ceux des moucherons, si elles ne se dérangent pas de leur route par caprice, mais pour éviter ou poursuivre des insectes plus petits que nous ne voyons pas.

Cette fois-ci on voyait et je voudrais vous expliquer comment on avait ainsi le moyen de compter les molécules. La théorie nous enseigne que par suite des chocs incessants, les molécules échangent leurs vitesses jusqu'à ce qu'on arrive à une distribution moyenne de ces vitesses qui se maintient ensuite indéfiniment. Dans cette distribution, les grosses molécules vont moins vite que les petites de telle façon que la force vive des grosses soit en moyenne la même que celle des petites. Nos particules visibles qui subissent le mouvement brownien, nos grosses mouches de tout à l'heure, sont en réalité de très grosses molécules. Nous connaissons leur vitesse puisque nous observons leurs mouvements, nous connaissons leurs dimensions puisque nous les voyons. D'un autre côté la théorie nous fait connaître les vitesses des petites molécules ; et comme la force vive des unes doit être la même que celle des autres, une simple règle de trois nous

donnera la masse des petites molécules, des molécules proprement dites.

Ce n'est pas tout à fait comme cela qu'a fait M. Perrin. Représentons-nous l'atmosphère terrestre ; à mesure qu'on s'y élève, la pression et la densité de l'air diminuent ; la température diminue également : mais dans tous les raisonnements qui vont suivre, nous supposerons que, par un procédé de chauffage quelconque, l'atmosphère ait été maintenue à une température uniforme et constante. Vous comprenez bien qu'à l'aide des lois élémentaires de la physique, il est facile de calculer comment se comporterait notre atmosphère si sa température était maintenue constante, bien que notre atmosphère réelle ne se comporte pas tout à fait ainsi. Si notre atmosphère, toujours avec la même température, était formée d'hydrogène, la densité y décroîtrait moins vite, parce que les molécules d'hydrogène sont plus petites que celles d'oxygène ou d'azote : les dimensions de notre atmosphère seraient augmentées dans une proportion connue ; elles seraient diminuées au contraire si l'on prenait des molécules plus grosses ; eh bien, prenons des particules visibles, de grosses mouches, des particules browniennes en suspension dans l'eau ; nous aurons une atmosphère en miniature que nous pourrons étudier, elle est bien à température constante, puisqu'elle est plongée dans l'eau ; en la

comparant à ce que serait une atmosphère d'hydrogène à la même température, nous verrons dans quelle proportion elle est réduite, c'est-à-dire combien de fois nos particules sont plus grosses que les molécules d'hydrogène.

C'est ainsi que M. Perrin a pu nous dire combien il y a d'atomes dans un gramme d'hydrogène ; il y en a beaucoup moins qu'on ne serait tenté de le croire ; il y en a seulement 683 mille milliards de milliards. N'allons pas dire encore cependant : nous voyons les atomes puisque nous les comptons ; quand on entreprend un calcul on sait bien d'avance qu'on trouvera un chiffre, un résultat quelconque, il ne faut pas s'émerveiller d'en obtenir un. Ce n'est pas encore là une preuve que les atomes existent.

Mais voici qui devient plus sérieux. On a un autre moyen de voir les atomes, c'est ce qu'on a appelé le spintariscope : quelques traces de radium et à quelque distance un peu de substance phosphorescente, du sulfure de zinc par exemple : voilà cet instrument ; en y regardant, on voit de temps en temps une lueur, une sorte d'étincelle, et ces étincelles, on les distingue, on peut les compter ; sir W. Crookes disait que chaque étincelle est une molécule d'hélium qui se détache du radium et qui va frapper le sulfure ; mais on restait sceptique : ne serait-ce pas une propriété du sulfure

qui subirait une variation discontinue quand une quantité suffisante d'énergie s'y serait lentement accumulée, qui se briserait pour ainsi dire quand on l'aurait chauffé assez longtemps, ce qui ne voudrait pas dire qu'il aurait reçu toute la chaleur d'un seul coup?

Voyons cependant : puisque nous avons un second moyen de compter les molécules, absolument indépendant de celui de M. Perrin, comparons-les ; nous trouverons cette fois 650 mille milliards de milliards. C'est une concordance surprenante, tout à fait inattendue. Vous comprenez bien que nous n'en sommes pas à quelques milliers de milliards de milliards près.

Cette fois il y a lieu de s'émerveiller ; d'autant plus qu'une dizaine de procédés, entièrement indépendants et que je ne saurais énumérer sans vous fatiguer, nous conduisent au même résultat. S'il y avait plus ou moins de molécules par grammes, l'éclat du ciel bleu serait tout différent ; les corps incandescents rayonneraient plus ou rayonneraient moins, etc. ; il n'y a pas à dire, nous voyons les atomes.

Ici je m'arrête pour faire une réflexion. Je suppose un géant armé d'un énorme télescope. Il arrive du fond des abimes obscurs du ciel en se dirigeant vers une sorte de nuage qui brille d'un éclat laiteux. C'est notre Voie lactée, nous savons

ce que c'est parce que nous sommes dedans, nous savons qu'elle est formée d'un milliard de mondes semblables au nôtre. Mais notre géant en est réduit aux conjectures ; il se demande, à grands renforts de raisonnements, si ce nuage est fait d'une matière continue, ou s'il est formé d'atomes. Cependant il approche et un beau jour son télescope lui montre dans ce nuage des myriades de points lumineux. « Ah ! cette fois-ci, ça y est, se dit-il, les voilà, je tiens les atomes. » Le malheureux ne sait pas que ces atomes sont des Soleils, que chacun d'eux est le centre d'un système de planètes, que sur chaque planète il y a des millions d'êtres qui discutent éternellement pour savoir s'ils sont eux-mêmes formés d'atomes.

Eh bien ! voilà où nous en sommes ; nous venons d'apercevoir les atomes, et déjà pour ces atomes se pose le même problème que pour les corps grossiers que nos sens nous montraient. Chacun d'eux n'est-il pas un monde, et de quels éléments est fait chacun de ces mondes? Ou plutôt nous sommes déjà plus avancés que notre géant, nous discernons déjà dans chaque atome une riche diversité ; nous commençons à y voir des détails, et tous les savants accueilleraient par un haussement d'épaules celui qui voudrait leur faire croire que les atomes du chimiste, ceux que nous venons de compter, sont des points mathématiques, des

êtres indivisibles, ainsi que l'exigerait le grec.

Et tout d'abord nous voyons nos anciens atomes se désagréger sous nos yeux; les substances radio-actives, par le jeu même de leur activité, se transforment constamment; si nous partons de l'uranium, nous voyons qu'il perd constamment de l'hélium et c'est cette émission continuelle qui lui donne ses propriétés radiantes; il se transforme en radium, celui-ci à son tour perd de l'hélium et après plusieurs étapes on finirait par arriver au polonium; et sans doute on ne s'arrêterait pas là, et on finirait par arriver à un corps simple vulgaire sans radioactivité. Mais ce n'est encore là qu'une décomposition chimique ordinaire, différant seulement de celles qui nous sont habituelles par sa lenteur, par la chaleur énorme qu'elle dégage, par les phénomènes étranges dont elle est accompagnée, mais pouvant s'exprimer par une équation, comme toutes les réactions chimiques, puisque les produits de la décomposition sont des corps tangibles, connus, catalogués. Certains corps que l'on avait cru simples sont des composés, voilà tout; la vieille doctrine atomique reste intacte.

Mais regardons d'un peu plus près, nous allons voir l'atome se décomposer en morceaux beaucoup plus petits, que l'on appelle les électrons. Vous connaissez tous les tubes dont se servent les physiciens et les médecins pour produire les rayons X

et opérer la radiographie. Ce sont de grosses ampoules de verre où l'on a fait le vide et où se trouvent des électrodes réunies à une source d'électricité; quand le courant passe, le verre devient lumineux et brille d'un éclat verdâtre; c'est que l'électrode négative, la cathode, a émis des radiations particulières appelées rayons cathodiques: ce sont ces rayons qui en frappant le verre le rendent lumineux, ce sont eux qui en frappant l'anticathode, c'est-à-dire l'électrode opposée à la cathode, produisent les rayons X dont je ne veux pas m'occuper pour le moment. Qu'est-ce donc qu'un rayon cathodique? C'est un jet de particules extrêmement ténues, chargées d'électricité négative qu'il est possible de recueillir; ces particules s'appellent électrons. En étudiant l'action du magnétisme et de l'électricité sur ces rayons cathodiques, on peut mesurer la vitesse de ces particules qui est énorme, ainsi que le rapport de leur charge à leur masse; on a des raisons de croire que cette charge est la même que celle que transporte un atome dans la décomposition des dissolutions salines par les courants électriques; et on doit conclure que la masse d'un électron est mille fois plus petite que celle d'un atome d'hydrogène. On est ainsi conduit à se représenter un atome comme une sorte de système solaire; au centre un corps relativement gros, portant une charge positive, et

gravitant autour de cet astre central, des espèces de planètes, beaucoup plus petites, chargées négativement, et qui sont des électrons. Le soleil central attire ces planètes, parce qu'il est chargé positivement et que l'électricité positive attire l'électricité négative ; nous avons donc l'image de la gravitation newtonienne qui régit notre système solaire. Et d'ailleurs pour nous qui voyons l'atome du dehors, cet atome ne nous paraît pas électrisé, parce qu'il y a précisément autant d'électricité positive sur le soleil que d'électricité négative sur les planètes.

Ce nouveau pas en avant est encore une victoire de l'atomisme. Ce n'est plus seulement la matière, c'est maintenant l'électricité qui cesse d'être divisible à l'infini, qui se résout en éléments irréductibles ; nous n'avons aucun moyen de couper un électron en deux, de lui prendre la moitié de sa charge pour la transporter ailleurs ; l'électron est un véritable atome d'électricité.

Nous ne pouvons toutefois nous arrêter à cette étape, où les éléments ultimes seraient de petits corpuscules possédant un peu de masse, et une charge électrique invariable. Il y a des gens qui ont eu la curiosité de chercher l'origine de cette masse et ils ont démontré que cette masse n'existait pas, qu'elle n'était qu'une apparence, qu'elle était due uniquement aux phénomènes électromagnétiques

provoqués par l'éther environnant par le déplacement de la charge électrique. Je ne puis songer à vous donner ici une idée de leurs raisonnements, je n'en retiens que le résultat. S'il y avait un attribut de la matière qui parût lui appartenir en propre, c'était bien la masse, à tel point que les mots de masse et de matière paraissaient presque synonymes. Lavoisier, la balance en main, a démontré l'indestructibilité de la matière, en démontrant l'invariabilité de la masse.

Eh bien, voilà cette masse qui n'est plus qu'une apparence, qu'une foule de circonstances et en premier lieu la vitesse peuvent faire varier. Du coup, voilà le rôle actif enlevé à la matière, pour être transféré à l'éther, véritable siège des phénomènes que nous attribuions à la masse. Il n'y a plus de matière, il n'y a plus que des trous dans l'éther ; seulement comme ces trous ne peuvent se déplacer sans déranger l'éther qui les entoure, il faut un effort pour les déplacer et ils paraissent doués d'inertie, tandis que cette inertie appartient en réalité à l'éther.

Cela nous rappelle l'éther que nous avions oublié. Or, l'éther nous apparaît comme un milieu continu ; il est possible qu'il soit formé d'atomes ; mais ce n'est là qu'une hypothèse en l'air, ces atomes, nous ne les voyons pas, comme nous voyons maintenant ceux du chimiste, il s'en faut même de

beaucoup, nous ne pouvons que les rêver ; et voici la continuité installée, au moins provisoirement, dans le milieu éthéré, le seul véritablement actif.

Et pour terminer, je dois vous dire un mot de la dernière péripétie de la lutte entre les atomistes et les partisans de la continuité, et cette péripétie a été certainement l'épisode le plus inattendu, le plus surprenant de toute cette histoire. M. Planck croit avoir des raisons de conclure que les échanges de chaleur entre les corps voisins, échanges qui se font par rayonnement, ne peuvent avoir lieu que par sauts, par degrés discontinus. C'est ce qu'il appelle la théorie des Quanta. Je ne sais si vous vous rendez bien compte de ce que cette hypothèse a d'étrange, et pour vous le faire bien comprendre, je vais la pousser jusqu'à ses conséquences extrêmes, auxquelles elle me paraît devoir fatalement nous conduire. Le monde ne varierait plus d'une manière continue et comme par degrés insensibles ; il varierait par bonds ; ces bonds seraient très petits aux yeux d'êtres aussi myopes que l'homme, et c'est ce qui nous donnerait l'illusion de la continuité ; on sait que les myopes quand ils voient une page imprimée à une certaine distance n'y distinguent plus du noir et du blanc, mais ne voient qu'une surface uniformément grise. On ne pourrait plus dire alors : *Natura non facit saltus*, elle ne ferait que cela au contraire. Ce

ne serait plus seulement la matière qui serait réduite en atomes, ce serait l'histoire même du monde ; que dis-je, ce serait le temps lui-même, car deux instants, compris dans un même intervalle entre deux sauts, ne seraient plus discernables, puisqu'ils correspondraient au même état du monde.

N'allons pas si vite ; vous voyez seulement que nous ne sommes pas près de voir finir la lutte entre les deux façons de penser, celle des atomistes, qui croient à l'existence d'éléments ultimes, dont les combinaisons en nombre fini, mais très grand, suffiraient pour expliquer les aspects variés de l'univers, celle des partisans du continu et de l'infini. Cette lutte durera tant qu'on fera de la Science, tant que l'humanité pensera, parce qu'elle est due à l'opposition de deux besoins inconciliables de l'esprit humain, dont cet esprit ne saurait se dépouiller sans cesser d'être ; celui de comprendre et nous ne pouvons comprendre que le fini, et celui de voir, et nous ne pouvons voir que l'étendue qui est infinie.

Si cette guerre ne doit pas aboutir à la victoire définitive de l'un des combattants, cela ne veut pas dire qu'elle soit stérile ; à chaque nouveau combat, le champ de bataille se déplace : c'est donc chaque fois un pas en avant, une conquête non pour l'un des deux belligérants, mais pour l'humanité.

Henri Poincaré,
de l'Académie française.

LE MATÉRIALISME

ET LES DONNÉES ACTUELLES DES SCIENCES DE LA VIE[1].

Nous avons à parler du matérialisme et de sa situation en présence des données actuelles des sciences de la vie. Pour préciser la question, il convient de définir le matérialisme. Or, la meilleure manière de le définir consiste à résumer sommairement la forme la plus ancienne sous laquelle il est apparu à l'état de doctrine nettement constituée : c'est le système imaginé par Démocrite, complété par Épicure, et que le grand poète Lucrèce a chanté avec des accents dignes d'une philosophie moins désespérante.

Pour Démocrite et ses continuateurs, la matière est éternelle; elle se compose d'atomes, c'est-à-dire de particules très petites qui ne peuvent pas être divisées. Ces atomes sont indestructibles et existent

1. Conférence faite par Jean Friedel.

de toute éternité ; ils tombent sans commencement ni fin dans le vide infini, poussés par la pesanteur, suivant la direction de la verticale. Ces atomes ont des creux et des aspérités. Dans leur chute indéfinie, ils se heurtent parfois les uns contre les autres, ils s'accrochent, ils forment des corps. La liaison fortuite des atomes est l'origine de tout ce qui est : des corps inanimés, des plantes, des animaux, de l'homme, des dieux eux-mêmes, disait Démocrite. Mais la pesanteur qui a fait tomber les atomes les uns sur les autres et qui les a réunis, agit toujours sur eux et tend à les dissocier. Au bout d'un temps plus ou moins long, tous les corps se détruisent, les atomes se séparent pour se grouper ensuite d'une autre manière, se quitter de nouveau et cela indéfiniment.

Si un groupe d'atomes possède la vie, s'il a conscience de lui-même, tôt ou tard ses éléments se séparent et les atomes qui ont constitué un homme ne se souviennent plus de rien. La vie, sortie de l'inconscience, sombrera fatalement dans l'inconscience. Les chocs d'atomes qui créent les êtres sont dus au hasard. Dans le système de Démocrite il n'y a aucune notion de finalité, aucun principe directeur ; tout est un perpétuel recommencement sans but.

Transposons maintenant ceci en langage moderne. Il est évident que, depuis que Newton nous

a montré que la pesanteur est un cas particulier de l'attraction entre les corps, on ne peut plus attribuer à la matière cette chute éternelle dans le vide infini que Démocrite imaginait. Depuis l'antiquité la notion d'atome s'est singulièrement perfectionnée et compliquée, mais l'essentiel n'a pas changé. Un matérialiste moderne dirait que la matière est éternelle, composée d'atomes indestructibles; ces atomes sont animés de mouvements d'une nature quelconque, ils se heurtent, s'accrochent, forment des corps pour se séparer ensuite. Aucun principe directeur n'a présidé à l'union des atomes, il n'y a aucune finalité. Les atomes, en se groupant, ont produit la vie; sortie de l'inconscience absolue, elle y retombera quand les atomes se seront séparés. Le caractère essentiel du matérialisme est l'*absence de toute notion de finalité.*

Pour juger la situation du matérialisme en présence des données actuelles des sciences de la vie, cherchons quelles sont, à l'heure présente, les conclusions essentielles de ces sciences et voyons si elles nous donnent une impression de finalité. Je dis impression, car, en fait de métaphysique, les sciences ne peuvent donner que des impressions, des présomptions en faveur de tel ou tel système sans jamais apporter de preuves absolument contraignantes.

Dans toute science, il faut distinguer soigneuse-

ment les faits que la science constate et les théories par lesquelles elle cherche à grouper les faits et à les expliquer. Les mêmes faits peuvent être expliqués par des théories opposées; en voici un exemple simple. Tout le monde sait que les organismes sont adaptés au milieu dans lesquels ils vivent : le canard, oiseau aquatique, a des pattes palmées qui sont d'excellentes rames; les plantes du désert sont constituées de manière à résister merveilleusement à la sécheresse. Ce fait positif, l'adaptation au milieu, peut être interprété dans des sens divers. Lamarck explique l'adaptation en supposant que le milieu modifie directement les organismes et que ceux-ci ont une tendance naturelle à prendre la forme la plus favorable à la vie dans les conditions où ils sont placés. C'est la théorie de la transformation des organismes par l'influence du milieu. Darwin suppose, au contraire, que le milieu agit seulement en provoquant une sélection : les êtres qui ne sont pas adaptés aux conditions où ils sont placés meurent; ceux qui, pour une raison quelconque, sont adaptés, subsistent. Les mieux adaptés prennent la prépondérance. C'est la théorie de la sélection naturelle. Nous voyons donc qu'un même fait peut être expliqué par des théories opposées.

Supposons maintenant qu'un groupe de faits ait donné lieu à une théorie à tendances soit matérialistes soit spiritualistes; les savants qui auront

des conceptions métaphysiques opposées pourront très facilement imaginer une théorie nouvelle peut-être aussi plausible que la première, et dont l'odeur philosophique sera tout à fait différente. Jamais les faits n'imposeront absolument de théorie particulière, jamais la science positive ne nous contraindra à adhérer à une métaphysique.

Et même, si une science pouvait nous faire atteindre le fond des choses, ce ne serait pas la biologie, la science des vivants. Notre physique, notre chimie sont universelles : notre biologie est terrestre. Grâce au spectroscope (appareil formé essentiellement par un prisme) on peut reconnaître les métaux qui existent dans les étoiles les plus lointaines. Au contraire, les seuls vivants que nous puissions étudier sont ceux de la terre. Il est peu probable que, dans le vaste univers, notre pauvre petite province terrestre soit seule habitée; mais après tout, nous n'en savons rien, nous ne pouvons rien dire sur les habitants des autres planètes de notre système solaire et ce n'est qu'en dépassant l'expérience que nous pouvons croire à leur existence. Notre biologie qui est purement terrestre est aussi presque uniquement actuelle. Sans doute, la paléontologie nous donne des indications très intéressantes sur des êtres étranges qui ont vécu des siècles et des siècles avant l'apparition de l'homme, mais ses données seront toujours incomplètes.

Jamais nous ne pourrons avoir le catalogue complet de la flore et de la faune des époques disparues. Quant aux fossiles que nous possédons, nous ne pouvons en étudier ni la physiologie, ni la structure intime des tissus, nous avons seulement un squelette, une coquille, parfois même une simple empreinte laissée sur la roche.

Ces réserves faites, voyons les conclusions principales des sciences de la vie. Quelques points nous apparaîtront si bien établis que, tout en sachant fort bien que nous dépassons l'expérience, nous serons naturellement portés à croire qu'ils restent vrais même en dehors des régions que nous pouvons atteindre, partout où il y a des organismes.

Parmi ces conclusions les plus générales des sciences de la vie, l'une des plus importantes est l'*unité fondamentale de la chimie des corps vivants et des corps inanimés.*

Pendant longtemps, on a cru que certains corps ne pouvaient être produits que par des êtres vivants. Il y aurait eu deux chimies : celle de la matière inanimée, celle de la matière organisée. Wöhler, en faisant la synthèse de l'urée, donna le premier exemple net d'un produit de la désassimilation des organismes animaux fabriqué de toutes pièces dans les cornues et les ballons des laboratoires. Depuis, les synthèses se sont multipliées;

le beau rouge de la garance et le délicat parfum de la violette ont été réalisés par les chimistes et sont identiques aux produits naturels des plantes.

Un grand nombre d'actions mystérieuses et complexes, accomplies au sein des cellules vivantes sont effectuées par les *diastases*.

Arrêtons-nous un peu à ceci, qui est très intéressant. Il nous faut d'abord définir un terme peu courant, celui de *propriété catalytique*. En vertu de cette propriété, une quantité donnée d'un corps produit indéfiniment une action chimique déterminée à la seule condition que l'expérimentateur fasse disparaître au fur et à mesure de leur apparition les produits de cette action chimique. Demandons-nous à présent ce que sont les diastases : les diastases sont des ferments produits par les organismes (tels que la pepsine du suc gastrique, par exemple), ferments qui continuent à exercer leur action chimique s'ils sont transportés en dehors de l'organisme. On exprime cela, en langage scientifique, en disant que les diastases agissent non seulement *in vivo* mais aussi *in vitro*. Les diastases possèdent la propriété catalytique que nous avons définie plus haut : une quantité imperceptible de diastase peut transformer des quantités indéfinies de la substance sur laquelle elle agit, si les produits de la réaction sont éliminés au fur et à mesure de leur production.

Or, les diastases ne sont pas les seuls corps doués de propriétés catalytiques : certains métaux préparés dans des conditions particulières qui permettent de les obtenir à l'*état colloïdal*, agissent exactement comme des diastases. Leur action est *catalytique*. La chaleur, l'éther, le chloroforme, paralysants habituels des diastases, empêchent aussi l'action des métaux colloïdaux. On peut ainsi, à l'aide d'éléments purement métalliques, produire des actions semblables à celles qui sont dues aux diastases, sécrétées par la cellule vivante. La science est loin d'avoir dit son dernier mot sur les phénomènes de *catalyse*, qu'ils soient réalisés par de l'argent colloïdal ou par une diastase sécrétée par la racine d'une jeune plante en germination; mais plus on étudie ces phénomènes, plus on voit s'abaisser la dernière barrière qui restait encore entre la chimie des vivants et la chimie de la matière inanimée.

La vie n'a pas de chimie spéciale mais elle est autre chose qu'une chimie. Les réactions chimiques qui la manifestent à nos yeux s'accomplissent suivant un ordre, un plan, une organisation qui n'existent pas dans les substances inanimées. La vie est à la fois transformation et permanence : transformation par le flot de matière qui se renouvelle incessamment dans le moule du corps, permanence par ce moule qui se développe suivant sa

loi propre, conformément à un plan mystérieux, même lorsque la matière qui le réalise s'est complètement renouvelée.

Unité de la chimie universelle dans le macrocosme des systèmes sidéraux et dans le microcosme de chaque organisme, telle est, sans contredit, l'une des plus grandes lois que la science moderne ait formulée. Cette conclusion si certaine et qui a une portée si générale ne pose pas le problème du matérialisme; mais, si nous rapprochons de cette unité fondamentale de la chimie universelle la spécificité de la vie manifestée par la constance du moule, nous arrivons à une conclusion peu favorable au système matérialiste.

Il est un autre fait que l'on peut considérer comme l'une des données fondamentales des sciences de la vie : l'*impossibilité de la génération spontanée dans les conditions actuelles*. Il est inutile de décrire ici les célèbres expériences de Pasteur qui sont dans toutes les mémoires. Pasteur a montré que les microbes n'apparaissent pas dans les substances nutritives mêmes les plus favorables à leur développement, si ces substances ont été maintenues à l'abri de tout germe vivant.

Un bouillon préalablement chauffé à haute température ne se peuple de bactéries que si on laisse arriver dans ce bouillon de l'air contenant des germes de ces bactéries. Il y a un point sur lequel

je désirerais attirer l'attention : les expériences de Pasteur sont refaites chaque jour dans des centaines de laboratoires, de dispensaires, d'hôpitaux. Toutes les fois qu'on prépare du lait stérilisé, des milieux pour cultures pures, toutes les fois qu'on fait un pansement aseptique on recommence l'expérience de Pasteur et le résultat est toujours le même. Les milieux organiques les plus divers y ont passé et jamais la vie n'est apparue sans ensemencement préalable. Il serait donc bien étrange qu'à l'époque où la terre, à peine refroidie, ne possédait que des traces de matières organiques, la vie ait apparu plus facilement que dans les excellents milieux nutritifs de nos laboratoires dont plusieurs contiennent des matières albuminoïdes, principe essentiel de la matière vivante.

Les magistrales expériences de Pasteur rejettent l'origine de la vie dans un lointain inaccessible. S'il y a eu génération spontanée sur la terre, c'est dans des conditions dont nous ne pouvons avoir aucune idée. On crut un moment surprendre l'origine de la vie dans les profondeurs des Océans. On donna le nom de *Bathybius* à une sorte de gelée ramassée au fond des abîmes; cette gelée aurait été de la matière inanimée en train de s'organiser, première ébauche de vie encore informe. Étudié de plus près, le *Bathybius* apparaît comme un déchet et non comme une aurore; c'est un amas

de détritus animaux ou végétaux dont on a pu retrouver l'origine. Mais, si la vie n'est pas sortie de la terre, elle vient peut-être du ciel? Il n'est pas impossible que notre terre ait été ensemencée par des germes venus d'autres astres au travers des espaces interstellaires... C'est la théorie de la panspermie interastrale, théorie séduisante, qui soulève d'intéressants problèmes, mais qui reste en dehors des données actuelles des sciences biologiques. L'origine de la vie est reculée aujourd'hui dans un lointain qui nous paraît inaccessible; il n'y a donc pas lieu de soulever à ce propos le problème du matérialisme.

Les deux grands faits de l'unité absolue de la chimie et de l'impossibilité actuelle de la génération spontanée étant établis, examinons l'impression d'ensemble que nous laissent les résultats les plus généraux de la biologie et voyons si cette impression implique l'idée de finalité d'une manière ou d'une autre.

Allons au Jardin des Plantes, visitons la grande galerie zoologique. Nous admirons des oiseaux au riche plumage, des poissons aux formes étranges, des papillons aux ailes resplendissantes. Au premier abord, nous sommes surtout frappés par la diversité des formes, par leur beauté; puis, en examinant de plus près les types qui se présentent devant nous, nous voyons des ressemblances au

milieu de tant de différences. Voici deux animaux qui nous paraissent très dissemblables; mais en observant d'autres formes, nous trouvons toute une série de termes de passage qui montrent, d'une manière frappante, un enchaînement entre les organismes. Feuilletons un herbier; nous trouverons, entre les plantes, le même enchaînement qu'entre les animaux. Parfois, dans une série qui nous semble naturelle, nous constatons des lacunes mais, pour les combler, il nous suffira d'entrer dans la galerie de paléontologie; nous retrouverons les intermédiaires qui nous manquent. Parfois, pour avoir la clef de l'enchaînement des organismes, il faudra aller dans les laboratoires où l'on étudie le développement, l'embryogénie générale. On trouvera que des organismes bien différents à l'état adulte, se ressemblent parfois beaucoup par leur développement; c'est ce que l'on observe en particulier si l'on étudie les oiseaux et les reptiles. La paléontologie complète ici merveilleusement les données de l'embryogénie, et nous fait toucher le terme de passage entre ces deux grands groupes, pourtant si différents : c'est l'*Archéoptéryx*, animal singulier, à peu près de la grosseur d'une corneille, qui était couvert de plumes. Il avait presque tous les caractères essentiels d'un oiseau mais son bec était garni de dents semblables à celles d'un reptile et sa queue em-

pennée était soutenue par un squelette osseux, semblable à celui d'une queue de lézard. En examinant l'aspect des êtres vivants, une double impression nous saisit : nous admirons la variété infinie des moyens par lesquels la Nature a cherché à résoudre le problème de la vie et, en même temps, nous avons une impression frappante d'unité de plan, d'adaptation suivant des lois fixes. Les organismes ne nous apparaissent pas comme l'œuvre du hasard mais bien plutôt comme des essais tentés par une force mystérieuse cherchant à réaliser quelque chose de plus en plus parfait. Combien chaque espèce semble merveilleusement adaptée pour résoudre le problème complexe de la vie! Il semble que la finalité apparaît sans que la science puisse dire si c'est la finalité d'un esprit parfait, extérieur à sa création et cherchant à réaliser le meilleur, ou si c'est seulement la finalité interne d'une force obscure, encore incomplètement consciente, cherchant à se réaliser elle-même. Cette finalité qui semble résulter si bien des données mêmes de la science n'est pas une finalité anthropocentrique comme celle qu'on imaginait autrefois. Il fut un temps où l'on se plaisait à voir dans l'homme le roi de la création pour lequel tout aurait été spécialement préparé; Bernardin de Saint-Pierre disait que les melons ont des côtes pour être mangés en famille. Il est certain que l'homme

avec son intelligence, avec sa conscience morale, avec son cœur qui peut aimer est, malgré ses faiblesses, malgré ses horribles péchés, la plus admirable fleur de la partie de la création que nous pouvons toucher, mais enfin, rien ne montre que, dans le plan de la Nature, tout doive lui être subordonné. La finalité que la science permet d'apercevoir n'a pas pour objet un être privilégié : chaque être a sa finalité propre; et c'est pour lui-même qu'il est organisé. Dans la Nature, un vivant n'est jamais simplement un moyen, il est toujours un but, il est son propre but. Cet être qui tend à perpétuer les formes ancestrales, en les modifiant progressivement, est-ce la matière qui en fait l'essence? Il n'a peut-être pas en lui un seul des atomes qui firent partie du corps d'un ancêtre dont il reproduit le type. Les éléments de notre corps lui-même se renouvellent complètement en une dizaine d'années environ. Ce qui reste constant, pendant des séries de générations, ce n'est pas la matière qui s'écoule continuellement comme l'eau d'un fleuve, c'est la forme de l'organisme, le moule qui subsiste comme le lit du fleuve. Cette prédominance de la forme sur la matière ne semble pas avoir une odeur matérialiste.

Si, laissant l'examen des divers organismes, nous passons à l'étude chimique des transformations de la matière organisée, nous avons encore

une impression de finalité sous une autre forme. Le carbone et l'azote sont deux aliments essentiels pour tout être vivant. Suivons d'abord les transformations du carbone au travers des organismes. Considérons un grand chêne qui étend vers le ciel ses larges rameaux couverts de feuilles vertes. Ses feuilles sont de mystérieux laboratoires qui, en utilisant l'énergie fournie par les rayons du soleil, s'emparent du carbone contenu dans l'acide carbonique de l'air et fabriquent avec ce carbone des substances telles que le sucre, l'amidon, substances nécessaires à la vie de la plante. En même temps toutes les parties de la plante respirent, brûlent une petite partie du carbone fixé et en font de l'acide carbonique qui s'échappe dans l'atmosphère. L'automne vient : le chêne perd ses feuilles qui tombent sur la terre humide. Des champignons, des microbes se développent sur ses feuilles, s'en nourrissent; leur respiration fait passer le carbone de la feuille à l'état d'acide carbonique que les nouvelles feuilles du chêne retrouveront dans l'air et pourront utiliser à leur tour ; le cycle du carbone est accompli. Rien d'essentiel n'est changé si une feuille est rongée par une chenille, si un insecte carnassier dévore cette chenille, si l'insecte est avalé par un perdreau qui vient un jour orner la table de l'homme. Le carbone fixé par la plante finit toujours par redevenir de l'acide carbonique

qui peut rentrer dans la circulation générale de la vie.

Pour l'azote le cycle est un peu plus complexe. Tous les organismes ont besoin d'azote, mais ils n'ont pas tous les mêmes préférences pour tel ou tel aliment azoté. Nous consommons l'azote sous forme de beefsteaks ou de lentilles, par exemple, notre grand chêne préfère les nitrates, les sels d'acide azotique qui sont l'aliment azoté de choix pour les végétaux verts. Supposons que les racines du chêne trouvent dans le sol le nitrate désiré; nous verrons plus loin d'où vient ce nitrate. Avec ce nitrate, le chêne fabrique des substances albuminoïdes, corps azotés essentiels à la constitution de tout être vivant. Ces matières albuminoïdes qui ont été particulièrement étudiées par M. Gautier, sont des composés d'une complication extrême. Le chêne, habile chimiste, sans avoir conscience de son habileté, fabrique ces substances en utilisant l'azote pris dans le sol sous forme de nitrate.

L'automne vient, la feuille tombe; elle devient la proie d'une série de microbes d'espèces différentes qui agissent dans un ordre rigoureusement fixé. Il vient d'abord des bactéries qui ont besoin d'un aliment azoté très riche; elles transforment l'albumine de la feuille en substances albuminoïdes moins complexes, les peptones. D'autres microbes achèvent la décomposition et l'azote reste

dans le sol à l'état de sels ammoniacaux. Là de nouvelles bactéries interviennent et le terme ultime de toutes ces transformations est un nitrate que le chêne peut utiliser à nouveau. Je vous demande pardon de tous ces détails techniques un peu rébarbatifs : il me semble qu'ils montrent, dans le monde des vivants, une unité, un plan, une union universelle qu'il est nécessaire d'opposer à toutes les luttes partielles dont nous sommes témoins. La comparaison des organismes nous a montré chaque être travaillant pour soi-même avec une finalité merveilleuse ; la chimie des vivants montre que chaque être travaille pour tous, qu'il le veuille ou non. Il n'y a pas de pur destructeur, aucun être ne fait seulement du mal et la plante verte qui réjouit nos yeux sait utiliser l'acide carbonique qui a été expiré par le plus abominable gredin.

L'impression qui se dégage des sciences de la vie n'est pas une impression matérialiste. Dans cet ordre, les sciences ne peuvent nous donner que des impressions, mais vraiment le merveilleux enchaînement des formes de la vie et surtout les cycles grandioses de la matière vivante sont des présomptions bien puissantes en faveur de l'existence d'une intelligence suprême qui, perpétuellement, avec la mort comme point de départ, sait faire refleurir la vie. La science ne peut nous dire rien de plus sur cette mystérieuse conscience qui

enveloppe et pénètre l'univers, notre expérience intime et personnelle pourra seule nous mettre en contact direct avec un Dieu vivant. Un physicien me disait qu'il comprenait à la rigueur qu'on puisse être matérialiste quand on se borne à étudier les lois de l'univers inanimé mais que, en présence du monde de la vie, cette attitude lui paraissait bien illogique. Telle sera aussi ma conclusion.

JEAN FRIEDEL,
Docteur ès sciences.

LE MATÉRIALISME ET L'ÉCONOMIE POLITIQUE[1]

Dans cette série de conférences destinées sans doute à montrer que le matérialisme est partout en recul, la tâche qui m'est dévolue paraît assez ingrate, presque une gageure. En effet, il semble bien que l'Économie Politique soit essentiellement matérialiste, tout à la fois au sens physique et au sens moral du mot. On la définit en effet « la science de la richesse » et elle se distingue de toutes les autres sciences sociales, morales on politiques, précisément en ce qu'elle étudie comment, par quels moyens et sous quelles lois, les hommes pourvoient à leurs besoins *matériels*, depuis ceux de l'alimentation jusqu'à ceux du luxe. L'objet de l'Économie Politique c'est la marchandise, c'est-à-dire, tout ce que vous voyez étalé dans les magasins, entassé dans les halles, dans les greniers,

1. Conférence faite par Charles Gide.

dans les celliers, caché dans les coffres-forts, ou voyageant à travers les terres et les mers, sur les wagons ou dans les cales des navires. Et ce qu'on appelle les questions économiques ce sont toujours celles qui touchent à des intérêts matériels. Quand, par exemple, il s'agit d'un mariage, la question économique c'est celle de la dot et on sait bien qu'il ne faut pas la confondre avec la question de sentiment. Dans le Palais des Sciences, l'Économie Politique est un peu logée dans la cuisine : à côté de ses fières sœurs elle est Cendrillon.

Pourtant, je tiendrai la gageure : je vais essayer de vous montrer que l'Économie Politique est en train de se dématérialiser, et comme je ne peux l'étudier dans son ensemble, je me bornerai à prendre son objet essentiel : la richesse, et à vous montrer quelle évolution celle-ci a subie tant dans sa conception scientifique que dans sa fonction sociale.

I

La première conception de la richesse a été aussi matérielle que possible en ce sens que les fondateurs de la Science Économique, les Physiocrates, ne concevaient pas d'autre richesse que celle qui sort de la terre, ni d'autre travail réellement productif que celui de l'agriculteur ou du mineur. Pour

eux, la richesse a été créée et pétrie de la terre, tout comme le premier homme à ce que nous dit la Genèse.

Hé quoi! Les premiers économistes niaient-ils donc que les produits industriels fussent aussi des richesses et que les artisans qui les créaient fussent des producteurs? Oui, en ce sens que tout travail industriel ne fait que transformer les matières premières sorties de la terre : il les transforme, mais ne les crée pas. L'homme n'ajoute rien à la quantité de richesse existante : la Nature seule a la vertu de créer quelque chose de nouveau, de donner « un produit net », comme ils disaient dans une formule célèbre, parce que seule elle a hérité de la vertu mystérieuse et divine de créer la vie. La terre produit le blé, mais le meunier et le boulanger ne font que le transformer en pain. Le troupeau donne sa laine, son lait, ou sa chair, mais le tisserand, la fermière ou le boucher ne font que les convertir en drap, en beurre ou en biftecks.

Et c'est vrai si on se place au point de vue de la matière, mais pourquoi la forme ne serait-elle pas une richesse autant et plus que la matière? Que nous importe le marbre dans lequel est taillée la Vénus de Milo, ou la toile sur laquelle a été peinte la volage Joconde? La joie qu'elles nous donnent vient uniquement de la forme, du dessin, de la couleur. Et il en est de même pour les humbles

produits. C'est la forme du verre où nous buvons, de la fourchette avec laquelle nous mangeons, du fauteuil confortable sur lequel nous nous reposons, des vêtements que nous portons, qui seule nous intéresse. C'est à l'ingénieux arrangement de quelques morceaux de métal que nous devons la montre qui mesure le temps à une seconde près, ou l'arme de précision qui porte la mort au loin. Alors, pourquoi la forme ne serait-elle pas richesse et pourquoi le travail qui crée la forme ne serait-il pas productif au sens le plus plein du mot ?

En effet, l'Économie Politique a fait tout de suite ce pas. Elle a dit : la richesse c'est le produit du travail. Karl Marx a voulu démontrer que la valeur des choses n'est rien de plus que la quantité de travail qui s'y trouve emmagasinée, cristallisée. Mais tout de même voilà encore une explication matérialiste ! Et la classe ouvrière, adoptant avec empressement cette explication, en a conclu que c'est le travail manuel qui fait la richesse et que puisque c'est lui qui est l'auteur de toutes richesses, c'est lui qui doit les revendiquer.

Mais faisons un pas de plus. Ce n'est pas la forme elle-même, pas plus que la matière, qui fait la richesse, car qu'est-ce que la richesse ? C'est la valeur. Que serait la richesse sans valeur ? Un non sens. La lumière du soleil, l'air que nous respirons, l'eau qui coule dans le ruisseau, sont des biens

sans doute, en ce sens qu'ils sont des sources de vie et de joie mais ce ne sont point des richesses — sinon au sens métaphorique de ce mot — parce qu'ils n'ont point de valeur : ils ne sont point dans le commerce et ne comptent point dans notre patrimoine. Qu'est-ce qui fait donc la valeur?

Aujourd'hui, il n'y a plus guère d'économiste pour croire que la valeur est créée par le travail. Qu'importe au consommateur le travail dépensé pour produire le vin qu'il déguste, le livre qu'il lit, le collier de perles qu'il donne à sa femme? Ce qui lui importe c'est la jouissance goûtée, c'est l'émotion ressentie, en un mot c'est le désir satisfait. *Le désir, voilà l'unique cause de la valeur*; aussi ai-je proposé il y a longtemps de remplacer le mot valeur dans la langue économique par celui de *désirabilité*.

Ainsi la notion de richesse se détache peu à peu de l'objet qui lui servait de support, elle n'est plus dans la chose, elle est dans l'homme; elle n'est plus de l'ordre physique, elle est de l'ordre psychologique. Sans doute le désir que les choses éveillent en nous est dans une certaine relation avec leurs propriétés physiques ou chimiques, mais il ne leur est nullement asservi. Et la preuve c'est que les mêmes choses peuvent, selon les temps, selon les lieux, selon le temps et les circonstances, perdre ou regagner toute leur valeur. Durant la

période de mévente des vins qui vient de désoler le Midi de la France, c'était bien le même vin qui ruisselait dans les tonneaux, les mêmes cépages et le même soleil, le même labeur et les mêmes sueurs des vignerons qui l'avaient fait mûrir : il contenait, selon la formule de Marx, la même quantité et le même nombre d'heures de travail humain. Néanmoins, il était sans valeur parce qu'il n'était pas demandé et le viticulteur criait misère devant ses celliers regorgeants. Que tous les Cyclopes forgent sur l'enclume le fer des canons et des blindages, leur prodigieux ouvrage serait tout de même sans valeur, du jour où la Paix, d'un seul geste, aurait rendu leurs forges inutiles.

Vêtements démodés et qui feraient aujourd'hui de qui les porterait un objet de risée, chaises à porteurs de nos grand'mères, quenouilles du temps où la reine Berthe filait, que vaut tout cela aujourd'hui ? sinon pour le collectionneur peut-être, qui a précisément dans nos sociétés cette fonction bizarre de ressusciter les valeurs mortes.

La valeur n'est donc que le reflet de notre désir sur les choses. Comme le feu tournant d'un phare, notre désir se promène çà et là ; sitôt que son rayon se pose sur un objet, il le fait jaillir de l'ombre et apparaître étincelant aux avides regards des hommes et toutes les mains se tendent vers lui ; mais sitôt que le rayon le quitte, l'objet disparaît,

il s'éteint, il replonge dans la nuit. Il avait de la valeur; il n'en a plus!

On voit par là combien la valeur-désir est plus immatérielle que la valeur-travail. Le travail participe nécessairement à la matérialité des choses contre lesquelles il lutte; le travail c'est l'effort, l'effort du poids à soulever, de la distance à franchir, de la durée qui l'accable. Quelle différence avec le désir! Celui-ci ne connaît pas les limites de l'espace ni du temps : le désir a des ailes, le travail n'a que ses bras!

Sommes-nous au bout de cette ascension dans la spiritualisation de la richesse? Pas encore! car qu'est-ce qui crée le désir à son tour? C'est la croyance à la satisfaction désirée, attendue, autrement dit c'est la foi. M. G. Tarde, et avant lui M. Espinas, avaient fortement marqué ce rôle de la croyance dans l'évolution économique. « L'avenir, disait ce dernier, sera fait de ce que nous aimons le plus, et comme le désir à son tour repose sur la croyance... l'avenir sera fait de ce à quoi nous croyons le plus. »

La croyance peut être mal fondée : elle peut être erronée, il n'importe : il suffit qu'elle soit. Nous désirons l'or parce que nous croyons qu'il a la vertu de nous rendre heureux; nous désirons l'alcool parce que nous croyons qu'il nous réchauffera, nous fortifiera ou nous consolera; nous désirons

une maison parce que nous croyons que nous y trouverons la paix de nos vieux jours. Et si vous regardez ce qui se passe sur ce grand marché de toutes les valeurs qui s'appelle la Bourse, que voyez-vous ? Toutes les valeurs qui montent ou descendent, dans une ébullition furieuse, sur l'attente de quelque événement, tel que le paiement d'un gros dividende, une élévation du taux de l'escompte, un toast menaçant de quelque chef d'État. On dit aujourd'hui couramment que la richesse, c'est le crédit, et c'est vrai; le crédit représenté par les billets de banque, les chèques, les traites, les actions et obligations, mais qu'est-ce que le crédit sinon, par définition même et par signification étymologique, *un acte de confiance*, — crédit, *credere*, croire, avoir confiance?

Et la spéculation ! La spéculation qui fait la fortune ou la ruine, qu'est-elle donc, sinon la foi dans quelque chose qui doit arriver, la ferme assurance que la rouge ou la noire va passer ou qu'on va tourner atout?

Et inversement, dès qu'on ne croit plus à l'utilité des choses, on cesse de les désirer et leur valeur s'éteint en même temps que la foi. Remèdes qui ne guérissent plus parce qu'on n'y croit plus, eaux miraculeuses qui ne font plus de miracles, valeurs dites des « pieds humides » parce que ce sont celles exilées de la Bourse qui ne peuvent plus être négo-

ciées que sous les portiques... que la liste serait longue des valeurs qui ont cessé d'être parce qu'on a cessé d'y croire !

II

Vous pouvez maintenant mesurer le chemin parcouru. De la richesse-terre des anciens économistes à la richesse-foi d'aujourd'hui, quelle ascension, telle l'échelle de Jacob qui avait le pied sur la terre et le sommet dans le ciel ! Comme la notion de la richesse s'est idéalisée et sublimisée !

Mais vous pourrez m'arrèter ici en me disant : tout cela peut-être prouve que la richesse s'est dématérialisée, mais non qu'elle s'est moralisée. Que le physicien nous montre la matière passant de l'état solide à l'état liquide, puis à l'état gazeux, et peut-être même à un quatrième état qui est l'état radiant, nous pouvons admirer ce phénomène, mais il est clair qu'au point de vue moral cette volatilisation est parfaitement indifférente. L'échelle de Jacob que je viens de rappeler paraît peu de mise ici, car il nous est dit que sur cette échelle les anges montaient et descendaient. Or l'échelle que nous venons de dresser peut aussi bien servir aux démons qu'aux anges, aux pires démons, à ceux de toutes les convoitises. Qu'importe que la

valeur soit fondée désormais sur le désir ou même sur la foi, si ce désir et cette foi ont des objets abjects ! Qu'importe que la vieille richesse en nature de nos pères soit remplacée par la richesse-crédit, par le chèque, car ne sait-on pas à quels honteux marchés il a servi et combien de carnets de chèques feraient rougir s'ils racontaient leur histoire ! Alors où est le progrès ?

Beaucoup d'économistes déclareraient qu'ils n'ont pas à répondre à l'objection parce que l'Économie Politique et la Morale sont deux domaines absolument différents et qui doivent rester tels, la science économique ayant uniquement pour objet, comme toute autre science d'ailleurs, d'exposer et d'expliquer les faits, mais non de dire où est le bien ou le mal. Néanmoins, comme je suis précisément un des économistes qui professent une autre opinion, à savoir au contraire que l'Économie Politique et la Morale ne peuvent se séparer, j'accepte de me placer sur ce terrain nouveau. Mais quel sens alors faut-il donner à ce mot : le Matérialisme en Économie Politique ? Il faut sans doute rechercher *pourquoi nous désirons la richesse*, et il y aura progrès, non plus économique mais moral, si nous pouvons constater qu'elle est désirée pour des fins de plus en plus élevées.

Or, je le crois ainsi, mais vous vous attendez bien à ce que, dans ce domaine nouveau, le progrès

nous apparaitra sous des traits moins certains.

Je vois trois degrés dans le désir que suscite en nous la richesse.

Le premier et le plus bas c'est celui de la *jouissance*, de la satisfaction procurée à nos sens, satisfactions qui, d'ailleurs, ne sont pas nécessairement matérielles, manger ou boire, qui peuvent même être de l'ordre intellectuel, telles que les jouissances du théâtre, des arts et du luxe élégant, mais qui sont tout de même égoïstes, puisqu'elles trouvent leurs fins en nous-mêmes.

Le second degré c'est le désir de la richesse pour la *puissance*, pour le commandement qu'elle donne sur les hommes et sur les choses. C'est un degré supérieur, au-dessus du précédent autant que l'ambition est au-dessus de la gourmandise. Or, j'ose dire qu'un grand nombre d'hommes, ou du moins que les plus riches des hommes en sont déjà arrivés à ce second degré. Comparez le genre de vie d'un de ces milliardaires américains qu'on appelle les rois du pétrole, ou de l'acier ou des chemins de fer, aux seigneurs du Moyen Age. Un comte de Warwick, au Moyen Age, employait sa richesse à mener un grand train de maison, à faire ripaille et à faire manger à sa table 20.000 vassaux ou clients. Un Lucullus avait dans sa garde-robe 1.500 manteaux de pourpre. Mais les magnats de l'industrie moderne vivent comme le premier

bourgeois venu. Généralement ils n'ont qu'un carnet de chèques, c'est-à-dire d'ordres donnés à d'autres hommes, à des milliers d'hommes, à des banquiers, à des ingénieurs, à des armateurs, à des directeurs de Compagnies, à des fournisseurs, ordres donnés de payer pour eux, de travailler pour eux, de voyager pour eux. *Payez à l'ordre de...* voilà la formule significative que vous voyez inscrite sur tous les chèques, lettres de change et titres de crédit. Et pour exercer ce commandement point n'est besoin d'être milliardaire : chacun de nous l'exerce dans la mesure de l'argent qu'il possède. Dans la parabole de l'Évangile le centurion dit à Christ : « Quoique je ne sois qu'un homme au-dessous d'autres, je puis dire à un soldat Va et il va, et à un autre Viens, et il vient, et à mon serviteur Fais ceci et il le fait. Mais, bien mieux que le centurion, aujourd'hui celui qui détient une parcelle de richesse peut dire à autrui Va et il va, Viens et il vient, Fais ceci et il le fait. Est-il patron? C'est son argent-richesse qui lui donne l'autorité sur ses ouvriers et leur fait exécuter la tâche désignée. Est-il rentier? C'est son argent qui, sous la forme de prêt, courbe à genoux les emprunteurs besogneux et exécute les débiteurs insolvables. Est-il simplement acheteur? C'est son argent qui fait les commandes — sentez-vous la force de ce mot banal? — et par

là dirige l'industrie dans les canaux qu'il désigne.

En somme, on peut dire qu'aujourd'hui si la richesse est si âprement désirée, si tant d'hommes se ruent à sa poursuite « avec un emportement sans joie », comme le disait éloquemment Charles Secrétan, c'est bien moins pour les jouissances qu'elle procure que pour les pouvoirs qu'elle confère.

Mais, dira-t-on, cet emploi de la richesse est aussi une forme de l'égoïsme ? Sans doute, mais tout de même supérieure à la précédente. La jouissance c'est un égoïsme qui se replie sur soi-même ; le commandement c'est un égoïsme qui se déploie, qui s'épanouit et qui sort de soi, puisque pour commander autrui il faut sans cesse regarder autrui et penser à autrui.

Et il implique nécessairement une certaine réciprocité, un certain échange de services, car on ne peut pas commander à autrui sans demander à autrui ; on ne peut pas faire toujours marcher autrui sans parfois l'accompagner. Et ainsi dans cette seconde phase, le désir de la richesse tend inconsciemment à évoluer et à se muer en la troisième phase qui est de désirer la richesse pour le *service* d'autrui.

Oh ! je me garderai bien de dire que ce soit déjà cette forme supérieure du désir de la richesse qui stimule le monde : nous en sommes loin ! Mais

tout de même il se manifeste çà et là. Il y a de ces milliardaires qui, non seulement dégoûtés des jouissances que la richesse peut procurer mais même déjà las de la puissance redoutable dont elle les a investis, s'en déchargent pour les œuvres d'utilité publique. Rockfeller a distribué, dit-on, 730 millions de francs en bourses et fondations pour Universités, et vous avez appris par les journaux qu'il vient de donner 55.000 francs pour racheter la maison de Pasteur. Quant à M. Carnegie, on évaluait récemment à 1.139 millions ses dons pour des bibliothèques et fondations destinées à établir la paix entre les nations[1].

Mais, mieux que ces actes individuels et exceptionnels, ce qui montre que quelque chose change dans l'âpre désir de la richesse ce sont ces innombrables institutions : solidarités, mutualités, coopératives, ce sont ces associations que les juristes et les législateurs nomment d'un si beau nom :

1. A la Chambre des Députés, M. Jaurès disait récemment (séance du 19 décembre 1911) :

« Il semble que les milliardaires, arrivés au sommet de leur magnifique fortune, effrayés du vide des horizons que ne remplit que le reflet de l'or, cherchent, avant de mourir, un aliment plus noble à leur pensée et à leur âme. Comme lassés de leurs immenses richesses, ils ressemblent à un soleil énorme et fatigué qui chercherait en quel point de l'océan il faut qu'il aille s'éteindre. »

Cette splendide image prête à critique seulement en ceci que ce n'est point « s'éteindre » que se perpétuer dans un plus noble emploi de la richesse.

« associations sans but lucratif », ce qui veut dire précisément qu'elles n'amassent pas pour elles-mêmes la part de richesse déjà considérable et grossissante qu'elles possèdent, qu'elles n'ont pas pour but le profit, mais le service d'autrui. On les voit soulever çà et là la croûte dure et percer comme les perce-neige après un long hiver, après le dégel, car il y a eu une sorte de dégel dans l'Économie Politique, dans la science des richesses telle qu'elle était sortie des mains des premiers économistes, brillante et claire comme le cristal, mais frigide et rigide aussi comme le cristal lui-même : ses arêtes dures et tranchantes se sont amollies sous un souffle nouveau.

Aucun économiste n'oserait répéter aujourd'hui ce qu'écrivait, il y a soixante ans, un économiste illustre, d'esprit libéral et modéré, Dunoyer : « La misère est un mal nécessaire... Il est bon qu'il y ait dans la société des lieux inférieurs où soient exposées à tomber les familles qui se conduisent mal. La misère est ce redoutable enfer ».

Non! nous ne croyons plus à la nécessité d'un enfer social et à ce jugement féroce qui condamne à l'enfer tous les misérables, misérables parce que vicieux. La doctrine de la solidarité, plus indulgente sans être moins scientifique, nous a appris à quel degré de toutes ces misères nous sommes les complices sinon les auteurs, et elle nous a

appris en même temps combien de ces misérables avaient coopéré à faire notre richesse. Nous avons appris qu'il n'est pas une seule richesse dont je puisse dire qu'elle est absolument mienne, en entendant par là qu'elle ne doit rien à personne. Elle ne vient entre nos mains que toute chargée d'hypothèques. Aussi longtemps que l'on voyait dans la richesse le fruit matériel du travail, on pouvait croire à la propriété absolue de celui qui avait planté, quoique déjà, même dans cette doctrine, il fût difficile d'expliquer pourquoi celui qui plantait l'arbre n'était pas toujours celui qui en cueillait les fruits. Mais aujourd'hui puisque la richesse n'est plus que la valeur, et que la valeur elle-même n'est due qu'à la demande et aux désirs de tous ceux qui nous entourent, alors nous savons qu'elle appartient au moins en partie à ceux qui nous entourent puisque ce sont leurs besoins mêmes qui l'ont créée. La richesse matérielle peut être un produit individuel, quoique pas toujours, mais la valeur, elle, est toujours un produit *social* puisqu'il n'y a pas de valeur là où il n'y a pas d'échange. Nous traduisons cela en langage économique en disant qu'une part des profits doit revenir au consommateur par une ristourne, ou, selon les cas, à la Communauté par l'impôt.

Et c'est ainsi que nous entrons peu à peu dans une phase supérieure de la richesse sociale. Je

sais bien qu'on nous dira : supérieure, pourquoi ? Prenez garde ! le jour où la richesse devrait servir aux autres plus qu'à nous-mêmes, on se donnera bien moins de mal pour la produire et l'essor de l'industrie se ralentira. — C'est possible ; c'est même probable. Nous ne pensons pas que l'amour d'autrui puisse jamais remplacer l'intérêt personnel comme moteur de la production. Mais est-il bien nécessaire que la production des richesses augmente sans cesse et que la course aux dollars pousse les hommes, haletants et fourbus, vers un but qui fuit sans cesse ? Est-ce donc la destinée fatale de l'humanité ? Pourtant il ne faudrait pas croire que dans tous les temps et chez tous les peuples, le désir de la richesse ait été si furieux qu'aujourd'hui. L'économiste allemand Knapp dit très bien que le Moyen Age n'a pas connu l'instinct du lucre. Il y a eu des époques où les hommes se donnaient le temps de penser à autre chose et où la richesse, parce que moins enviée, suscitait moins de haines, où ceux qui ne l'avaient pas s'en consolaient plus aisément, et où ceux qui l'avaient l'étalaient moins orgueilleusement. Et il en est encore ainsi dans ces pays de l'Islam, dont on parle beaucoup en ce moment et que nous méprisons parce qu'ils sont pauvres et ne se soucient pas de devenir industrieux. On ne sait guère bien y travailler, c'est vrai, mais on sait rêver, on sait prier, on sait mourir.

Je ne demande pas que la civilisation chrétienne devienne musulmane, car elle n'en a pas besoin. Il lui suffit de remonter à ses origines et à l'Évangile pour y trouver la condamnation, non pas précisément de la richesse, mais du désir de la richesse, de ce que l'Église appelle d'un mot dont la signification s'est dévoyée, *avaritia*, et ce conseil si souvent raillé de s'instruire « des lis des champs qui ne travaillent ni ne filent ». J'espère en effet qu'un jour viendra où les hommes qui travaillent et qui filent auront, mieux qu'aujourd'hui, le loisir de considérer les lis des champs, c'est-à-dire de ne pas passer toute leur vie occupés à produire du pain pour eux et du profit pour autrui.

Un grand économiste, Stuart-Mill, prédisait que le fleuve de l'industrie, qui roule aujourd'hui à si gros bouillons et si chargé de boue, ralentirait bientôt son cours et s'épancherait en une nappe tranquille où il laisserait reposer ses eaux et déposer son limon. C'est ce qu'il appelait « l'état stationnaire ». Il le voyait venir sans peine et même avec joie, quoique économiste, et il avait bien raison, car si jamais le désir de la richesse s'éteint au cœur des hommes, ce cœur ne restera pas vide pour cela ; d'autres passions plus nobles le feront battre.

Alors, la richesse sera, en effet, moins désirée, mais elle sera mieux employée, elle ne sera plus

désirée comme une fin, mais comme un moyen de servir à des fins qui la dépassent.

Ainsi, de même que nous avons vu trois stades dans l'histoire de la notion de la richesse : richesse-terre, richesse-travail, richesse-foi — nous retrouvons trois degrés dans la fonction de la richesse : richesse-jouissance, richesse-puissance, richesse-service. Et, l'ascension de l'Économie Politique sur cette double échelle, nous montre que, même dans cette science, le matérialisme a singulièrement évolué[1].

Charles Gide.

Professeur à la Faculté de Droit de Paris.

1. Peut-être sera-t-on surpris de ne pas trouver dans cette conférence une critique de la doctrine célèbre sous le nom de « Matérialisme historique » ; mais elle nous a paru, malgré son nom, en dehors de notre sujet.

LE MATÉRIALISME ET LA LITTÉRATURE[1]

Parmi l'auditoire qui s'est réuni ici, ce soir, par fidélité aux invitations de « Foi et Vie », je ne connais peut-être qu'un quinzième ou qu'un dixième au plus d'entre vous et sans doute, par réciprocité, le plus grand nombre de ceux qui m'écoutent ne m'a-t-il jamais vu et n'a-t-il jamais entendu parler de moi.

Sommes-nous donc pour cela étrangers les uns aux autres? Non, certes! Il me semble que nous sommes un peu comme des passagers volontaires qui, réunis de contrées voisines, s'embarquent sur le même navire pour voguer vers les mêmes rives: nous sommes tous ici, par-dessus tout, vous et moi, les serviteurs de la sincérité, les pèlerins de la vérité et nous voulons dans notre voyage commun laisser nos âmes se gonfler librement sous la caresse

1. Conférences faite par François de Witt-Guizot.

féconde de la même brise qui, au travers d'une vie faite de rudes besognes et de réalités, vient murmurer à nos oreilles les consolations, les joies et les espérances de l'idéal. — Ainsi donc que résultera-t-il de cette rencontre destinée à durer quelques quarts d'heure? Même en résultera-t-il quoi que ce soit, lorsque tout à l'heure nos vies, un instant affrontées, vont se séparer pour ne plus se joindre peut-être jamais? Question amère et, je vous assure, empreinte de mélancolie pour celui qui a la responsabilité de vous entretenir; question qui à elle seule me mériterait toute votre indulgence; question que je me pose depuis quelques semaines tous les jours en pensant à vous, chaque fois que, m'asseyant à ma table de travail, je songe au rendez-vous qui nous a été donné.

Et ne croyez pas qu'en vous parlant ainsi je sois hors de l'esprit de ces réunions ou hors de mon sujet puisque, ayant charge de vous parler du matérialisme dans la littérature, je ne peux pas ne pas vous indiquer ma manière de penser sur un point que je vais avoir à traiter constamment devant vous, à savoir la personnalité, la dignité, la responsabilité et, si je peux me permettre ce barbarisme, « l'intégralité » de l'écrivain.

Je pense que l'homme, portant partout avec soi le fardeau glorieux de son âme, est un tout qui, sous le prétexe qu'il parle ou qu'il écrit, ne peut

pas laisser cette âme dans un coin obscur de son logis et lui donner froidement son congé comme un chirurgien sépare du corps je ne sais quelle tumeur sur une table d'opération. Ah! cela serait vraiment trop commode! Je pense que s'il est vrai que nos actions nous échappent, une fois accomplies, nous ne pouvons pas cependant voir leurs répercussions du même regard que l'enfant qui suit à la surface de l'onde indifférente les sauts de ses ricochets. Je pense que la parole est une action, que le livre est une action, la plus raisonnée de toutes les actions, la plus redoutable peut-être et la plus grande et la plus mystérieuse puisque cette action qui rebondit et se multiplie est celle par laquelle nous prétendons nous prolonger dans le temps et dans l'espace par mille fils ténus partis de notre cœur et de notre cerveau pour aboutir à mille cerveaux et à mille cœurs divers. Et cette responsabilité que je veux pour moi, dont je suis fier, bien que assurément je ne puisse pas augurer tout ce qu'inventera de saugrenu l'inconnu qui m'entendra ou qui me lira, cette responsabilité, je demande qu'on me dise comment pourrait la récuser celui qui (malgré tous les « distinguo » des théoriciens de l'art) écrit pour que je le lise, ou parle, j'imagine pour que je l'entende! Comment, en particulier, puisque le matérialisme est bien autre chose qu'une théorie de l'art, puisqu'il est toute une con-

ception de la vie, comment n'aurions-nous pas le droit de lui demander : Par la littérature mise au service de cette conception de la vie, qu'avez-vous fait de l'art, qu'avez-vous apporté à la société humaine? — « Une fois le livre imprimé, publié, il ne m'intéresse plus, je l'oublie », a dit naguère M. de Régnier, symboliste. « C'est à merveille, lui a répondu à l'Académie Française M. de Mun, et vous voilà hors d'affaire. Mais nous? » — Vous pensez que ce « Mais nous? » si légitime reviendra plus d'une fois sur nos lèvres quand nous nous demanderons : Qu'est-ce que le Matérialisme dans la littérature? — Quelles sont ses manifestations actuelles? — Quelles sont ses responsabilités et quelles raisons avons-nous d'en penser ce que nous en pensons?

Et pour commencer, il est quelques équivoques possibles que je veux très franchement dissiper.

Épris de vie, de mouvement, de beauté, de force, de réalité (et vous savez combien il y a de réalisme dans l'art français d'une part et dans l'art protestant de l'autre) mais épris aussi bien de poésie, de grâce et de fantaisie, nous n'apporterons pas dans cette excursion littéraire cet esprit grondeur et de contention chagrine que les observateurs superficiels du protestantisme se font un plaisir de lui reprocher ; ardemment attachés à des opinions lit-

téraires raisonnées, nous ne les défendrons pas non plus avec cet esprit de champ clos, assurément courageux mais stérile, qui amenait jadis Mgr Dupanloup, évêque, à quitter l'Académie Française pour ne pas risquer de s'y asseoir à côté de M. Littré, matérialiste. Le monde n'est pas une Assemblée du Clergé, quelque respectables et nécessaires que soient les Assemblées du Clergé. « Je ne discute jamais qu'avec des gens de mon opinion », me disait naguère une brave dame de province, qui entendait par là me donner une leçon sur mes mauvaises fréquentations ! Non plus, nous ne confondrons pas matérialisme, badinage et libertinage et quelques raisons que Renan ait pu avoir d'écrire : « Un matérialisme grossier, n'estimant les choses qu'en vue de leur utilité immédiate tend de plus en plus à prendre la direction de l'humanité », nous n'aurons pas la naïveté maladroite de croire à l'accouplement fatal du matérialisme et de la grossièreté. Car, s'il a appartenu au matérialisme de reculer dans notre littérature les bornes de la grossièreté physique et de la grossièreté morale, si le prodigieux et contradictoire Diderot, en particulier, qui a été l'un des premiers à faire sortir le matérialisme du domaine de la spéculation philosophique et de la curiosité mondaine et à le faire passer dans le courant de la littérature quotidienne et bourgeoise, n'a (sur ce point de l'indé-

cence matérielle et du sans-gène moral) rien laissé à inventer à ses successeurs lorsqu'il a écrit *La Religieuse* ou *Jacques le Fataliste*, cependant penserez-vous que le poète Lucrèce, apologiste de l'Épicurisme et du matérialisme, n'a pas dans son *De Natura Rerum*, écrit quelques-uns des plus nobles vers qui soient? Estimerez-vous que le philosophe matérialiste Hobbes, que l'abbé matérialiste Condillac, que le solennel et matérialiste Buffon, que le philanthrope subtil et matérialiste Helvetius, que M. de La Mettrie, inventeur, avant *Les Contes d'Hoffmann*, de *L'Homme-Machine* et de *L'Homme-Plante*, que M. d'Holbach, lui-même, auteur du déplorable *Système de la Nature,* tout mort qu'il soit pour avoir mangé trop de pâté de faisan truffé, aient été des hommes voués essentiellement, pour eux-mêmes, à la satisfaction des instincts grossiers? Et, inversement, pour rester dans le même XVIIIe siècle, parce qu'il se piquait de spiritualisme, Voltaire n'en est-il pas moins coupable de ce crime qui s'appelle « *La Pucelle d'Orléans* »?

Nous ne confondrons pas le matérialisme avec le réalisme, avec ce réalisme probe, sincère, de bon aloi, qui a pénétré, nourri, soutenu toute notre littérature classique, aussi bien celle du XVIe que celle du XVIIe siècle, réalisme qui a donné une partie de sa vigueur tranquille et féconde à notre art français si mâle, si râblé, si bien proportionné et qui

faisait dire à Molière avec plus de raison que n'en aurait eu Émile Zola, cette vérité que Racine et La Fontaine auraient contresignée :

... Il ne faut pas
Quitter la nature d'un pas.

Et, avant tout, devant ce va-et-vient des doctrines et des procédés, devant cette loi perpétuelle, inévitable, de l'action et de la réaction qui, en littérature aussi bien qu'en histoire et en philosophie emporte dans ses tourbillons les esprits et les imaginations comme le font les grands vents du large, nous voudrons voir quelle richesse nouvelle chacune de ces doctrines nouvelles a apportée à notre patrimoine. N'y a-t-il pas, suivant Shakespeare, « une âme de beauté dans les choses mauvaises » ? Encore, puisqu'il n'y a pas un « art », homogène et concret, nous ne confondrons pas « les arts » entre eux, sachant qu'il doit y avoir et qu'il y a effectivement autre chose dans une tragédie ou dans un poème que dans la brouette de légumes que nous représente une nature morte ou dans le paysage le plus enveloppé de charme par Corot, mais sachant bien aussi que les plus illustres artistes ont dû à la flamme de leur esprit la part éternelle de leur génie et la garantie de leur gloire. Hier encore, l'un d'eux (et non pas l'un des moins amoureux de la forme), M. Rodin, ne déclarait-il pas que, à cet esprit qui

est l'un des règnes de la nature, il faut faire sa place dans le monde et dans l'art, parce que, dit-il, « l'expérience le commande ». — « L'art, écrivait Hegel, est l'esprit pénétrant la matière et la transformant à son image. » — Enfin nous ne confondrons pas l'art avec la science et avec la morale, car nous savons que l'art, la science et la morale n'ont ni les mêmes fins ni les mêmes moyens, mais nous nous rappellerons cependant et nous ne cesserons pas de répéter que si le drame, si le roman, si le poème veulent réaliser leur ambition de représenter « la Vie », il faut que la circulation spirituelle et morale les pénètre, de même que notre vie, pour être complète, doit être intérieurement charpentée de spiritualité et de moralité, sans qu'il soit nécessaire pour cela de la transformer à tout instant et pour tout venant en sermon pédantesque ou en galimatias de Tartufe. Et, du reste, n'est-ce pas ce qu'entendait dire notre grand Vinet, lui qui a découvert en quelque sorte la misère morale du XVIII[e] siècle, lorsque, montrant comment pour expliquer le devoir il faut remonter *par le dedans*, au centre des devoirs et comment pour expliquer « la Vie », il faut remonter *par le dedans* à la source intérieure de la vie, il rappelait cet aphorisme de La Bruyère qui prouve, par son allure de paradoxe démodé, quel chemin croit avoir fait la pensée littéraire : « Corriger est l'unique but que l'on doit se propo-

ser en écrivant ». Eh! c'est Alexandre Dumas fils et non pas La Bruyère ou vous ou moi qui écrivait, il y a cinquante ans, dans la préface du *Fils Naturel* : « Toute littérature qui n'a pas en vue la perfectibilité, la moralisation, l'idéal, l'utile en un mot est une littérature rachitique et malsaine. La reproduction pure et simple des faits et des hommes n'est qu'un travail de greffier et de photographe ». Vous savez que pour ce dernier travail nous avons depuis lors « conquis » toutes les ressources du cinématographe. En vérité, l'art est autre chose qu'un cinématographe!

Au reste, cette conception de la vie intérieure, comment la littérature matérialiste l'aurait-elle, alors que dans la philosophie matérialiste tout conspire pour la restreindre ou la nier? Système étriqué, superficiel, primitif, que celui qui aboutit à ne voir dans la pensée qu'une fonction physique semblable aux autres, à ne reconnaître que la faible partie de la nature révélée par l'expérience sensible, à n'admettre en définitive comme principe de nos actions que le plaisir et la douleur physiques, à châtrer la volonté et à ne nous concéder qu'un semblant de liberté boiteuse résumée dans le seul pouvoir de nous incliner devant ce que nous commande la plus grande somme de nos désirs ! Cette prétendue découverte de l'unité des choses, mais c'est pour ainsi dire la philosophie du

nouveau-né, avant même que le premier sourire se soit éveillé sur ses lèvres ! Et parce qu'il supprime de la vie tout ce qui en fait « le dedans » pour n'en laisser subsister que l'enveloppe, le matérialisme littéraire, à la suite du matérialisme philosophique, loin de résoudre aucune question, se contente de les supprimer. Le matérialisme qui se proclame très savant est, au fond, prodigieusement simpliste. Quoi ! les mille et mille siècles de l'ascension spirituelle à laquelle l'humanité s'est acharnée ne seraient que les étapes de quelques réactions chimico-physiologiques et les conquêtes de nos civilisations se résumeraient dans les modifications passagères de quelques cellules inévitablement vouées à la destruction ! Le matérialisme ne veut pas regarder par delà l'enchevêtrement des fils derrière lesquels se prépare cependant et se résume tout l'avenir de la chrysalide. Il ne peut pas nous peindre « La Nature », puisqu'il s'arrête à l'apparence de la nature et à l'extérieur de la vie ; il les amoindrit, il les découronne ; absorbé dans la définition extérieure et superficielle de l'être, il s'interdit d'en scruter les raisons intimes, il ne connaît que l'apparence d'une nature forcément implacable et que le reflet d'une vie toujours vue sous les mêmes aspects.

Ainsi donc même lorsqu'il est saisi d'un prurit paradoxal de réformes, comme ce philosophe au-

quel Mme Du Deffand avait l'impudence de dire : « Bravo, mon cher, vous avez le courage de dire le secret de tout le monde ! » même lorsqu'il se tempère de larmes et de prosopopées à la vertu, même lorsqu'il s'écrie comme les écrivains du XVIIIe siècle : « Je veux de l'honnête ! de l'honnête ! de l'honnête ! », le matérialisme est implicitement condamné à des faux-fuyants, à la contradiction, à l'imperfection, à l'erreur, et la persévérance volontaire dans cette erreur constitue précisément, vous le verrez, son immoralité. L'idée de réforme morale, de réforme sociale, de progrès et l'idée de matérialisme ? Mais elles sont dans leur essence profonde à l'antipode l'une de l'autre ! Né de l'apparence et prétendant en vivre, le matérialisme en meurt comme tout ce qui se contente de l'apparence. Il se trompe sur lui-même et il nous trompe sur ce qu'il peut. Il est la plus gigantesque et la plus décevante et la plus stérile illusion dont nous puissions être victimes. Il ne peut pas, malgré qu'il déclare, ne pas être bien plutôt au service des passions qu'à celui de l'observation et au service des sens plutôt qu'à celui de la science. Le voilà contraint au sensualisme et incapable de le tempérer : Direz-vous que le sensualisme ce soit la nature entière ? Allons donc ! A défaut d'appareil philosophique et de jargon d'école, le vulgaire bon sens est là pour crier : « Jamais de la vie ! » Une

petite fille à laquelle j'entendais l'autre jour demander quelles étaient ses occupations favorites répondit : « Manger, lire et penser ». Ah, comme elle avait, l'ignorante, mieux saisi le secret de la nature que les pontifes du matérialisme ! Comme elle était, d'instinct, réfractaire à l'illusion matérialiste! Comme elle était, dans sa simplicité spiritualiste originale, plus près de la vérité naturelle que celui qui dans l'emportement de son sensualisme romantico-naturaliste, s'écriait : « Quand est-ce que la nature prépare des modèles de l'art ? C'est au moment où les enfants s'arrachent les cheveux autour du lit d'un père moribond, où une mère découvre son sein et conjure son fils par les mamelles qui l'ont allaité, où un ami coupe sa chevelure et la répand sur le cadavre de son ami, où c'est lui qui le soutient par la tête et qui le porte sur son bûcher, qui recueille sa cendre et qui la renferme dans une urne qu'il va en certains jours arroser de ses pleurs, où les veuves échevelées se déchirent le visage de leurs ongles si la mort leur a ravi un époux, où les chefs du peuple dans les calamités publiques posent leur front humilié dans la poussière, ouvrent leurs vêtements dans la douleur et se frappent la poitrine, où un père prend entre ses bras son fils nouveau-né, l'élève vers le ciel et fait sur lui sa prière aux dieux, où le premier mouvement d'un enfant s'il a quitté ses parents et

les revoit après une longue absence c'est d'embrasser leurs genoux, d'en attendre prosterné la bénédiction, où les repas sont des sacrifices qui commencent et qui finissent par des coupes remplies de vin et versées sur la terre..... »

Eh! direz-vous que dans ce paradis artificiel de l'art ainsi défini par Diderot il y ait grand'place pour la sincérité de « la vie intérieure » et que tout le tintamarre de cette pompe païenne et de mauvais goût, cela soit : la naissance, la vie, la mort et c'est donc dire : La Nature !

La philosophie et la littérature matérialistes étaient nées chez nous au XVIII[e] siècle, lorsque la science, au nom de ses premiers bégaiements, croyait avoir le droit de réformer le monde, il était tout naturel que cette philosophie et cette littérature qui se figuraient résumer la science, fissent comme une gigantesque poussée au milieu du XIX[e] siècle, lorsque la science se crut apte au nom de son royal épanouissement à dominer le monde... voire même à le tyranniser sous les espèces du « scientifisme ». Et, de fait, ce vertige de puissance n'était pas très surprenant tant toutes choses semblaient nouvelles et étaient merveilleuses. Mais puisque, à la même époque, le roman transformé par la doctrine réaliste se proposait de ne plus décrire que la vie quotidienne et commune, il était non moins naturel que, dans une so-

ciété devenue chaque jour un peu plus démocratique et dans laquelle l'influence des idées par le théâtre et le roman augmentait en raison du nombre chaque jour accru des spectateurs et des lecteurs, le matérialisme voulût profiter de ces transformations pour pénétrer par le théâtre et par le roman, une société dont il flattait les passions, les intérêts extérieurs et la paresse instinctive de l'esprit : puisqu'elle dominait tout, la matière ne nivelait-elle pas tout, n'excusait-elle pas tout, ne nous dispensait-elle pas tous de la réflexion, du remords et de l'effort ?

Le Romantisme, né de la révolte contre la froideur impérieuse, l'épuisement et le mensonge du faux classicisme, avait voulu faire dans l'art une révolution, comme d'autres en avaient fait dans la vie sociale ; il y avait apporté le charme de la fantaisie, la fougue, le goût du sentiment, l'individualisme... et beaucoup de désordre. Avec Balzac qui affirmait « qu'un livre doit amuser ou instruire » on était rentré dans la précision de l'observation réelle et dans la profondeur de ce que vous me permettrez d'appeler le regard psychologique : sans doute est-ce à ce dualisme prémédité et véridique que nous devons tant de chefs-d'œuvre impérissables, bien que, en passant, je tienne à indiquer la part de matérialisme pratique que l'on pourrait trouver dissimulée sous l'étiquette de ce

traditionalisme, de ce catholicisme et de ce royalisme dont Balzac avait coutume de se réclamer.

A l'exubérance et à l'intempérance romantiques, vraiment lassantes, il était impossible qu'une digue ne fût pas un jour opposée, car on ne peut à la longue se contenter de vivre dans la chimère et dans l'irréel : vous savez comment ce fut la mission du « Réalisme » concrétisé par Flaubert et celle des poètes du Parnasse, ciseleurs prestigieux et incomplets des belles formes impersonnelles : « L'homme n'est rien, l'œuvre est tout, disait Flaubert ; l'homme doit s'oublier lui-même ». C'est l'heure de « l'art pour l'art », de la prétention à l'extériorité, à l'impassibilité superbe et impitoyable, seule condition, prétend-on, de la sincérité. « Cela est donné comme le dernier mot de l'expérience, dit Sainte-Beuve, on ne demande pas est-ce moral ? mais ceci, est-ce vrai ? » Cet effort très noble et également incomplet, parce qu'il était basé sur un dédoublement factice de la personnalité humaine devait, ainsi que le romantisme, durer trente ans à peine, comme si, en trente ans, l'effort d'une génération de penseurs et d'artistes s'épuisait et commandait des ambitions et des formules nouvelles. Vous vous rappelez, peut-être, la fierté aristocratique et quelque peu méprisante de Leconte de Lisle :

Tel qu'un noble animal, meurtri, plein de poussière,
La chaîne au cou, hurlant au chaud soleil d'été,
Promène qui voudra son cœur ensanglanté
Sur ton pavé cynique, ô plèbe carnassière !

Pour mettre un feu stérile en ton œil hébété,
Pour mendier ton rire ou ta pitié grossière
Déchire qui voudra la robe de lumière
De la pudeur divine et de la volupté.

Dans mon orgueil muet, dans ma tombe sans gloire,
Dussé-je m'engloutir pour l'éternité noire,
Je ne te vendrai pas mon ivresse et mon mal.

Je ne livrerai pas ma vie à tes huées,
Je ne danserai pas sur ton tréteau banal
Avec tes histrions et tes prostituées.

Mais si déjà, en 1865, par leur *Germinie Lacerteux*, où sont entassés « tous les plus forts blasphèmes à l'endroit des religions de toutes sortes » et qui n'est pas fort respectueuse de ce que Leconte de Lisle appelait « la pudeur divine », les Goncourt « ces âmes maladivement impressionnables », comme ils disaient eux-mêmes, inaugurant le roman anatomique, physiologique et pathologique, avaient, par opposition au Parnasse, tenté de rendre à l'auteur le droit à la personnalité, insisté sur la théorie du milieu et donné la première formule du roman naturaliste, il appartint à Émile Zola, vers 1870, de prétendre définir le naturalisme entier. Lorsque le naturalisme anglais, réaliste, chrétien et protestant, avait produit avec Eliott et

Dickens des chefs-d'œuvre de vie intérieure et d'observation synthétique, lorsque le réalisme russe de Tolstoï et de Dostoïewski se nourrissait de spiritualité, Zola en refusant au naturalisme français tout contact psychologique, le compromit irrémédiablement dans la cause matérialiste. On ne peut pas dire que ce coup d'éclat fut un coup de maître. C'était rendre un triste service au naturalisme français déjà trop asservi à la violence et à la dureté et trop enclin à « prendre pour principe le malaise qui, dit Sainte-Beuve, n'est pas un principe de beauté ».

Zola rédigea l'acte de baptême et poursuivit la tâche avec toute la lourdeur qu'impliquait son manque absolu de tact et de mesure, avec toute la violente passion d'un romantique qu'il était au fond, avec toute la présomption de la fausse science mais aussi avec la ténacité d'un infatigable travailleur et non pas, certes, sans puissance. Assurément, personne n'est plus « *a priori* » que ce soi-disant expérimentateur : car il se déclare effectivement « expérimentateur et matérialiste ». Remarquez qu'il prétend à l'histoire, à l'histoire naturelle et sociale d'une famille. On ne peut pas vouloir être plus complet. Nous sommes avertis, attendons-nous à trouver ici réunis pour le moins Hippolyte Taine, Cuvier et Leplay ! Il ne croit qu'à l'hérédité brutale, qu'à ce qu'il appelle « l'homme physiologique », vivant de ce qu'il ose définir : « la vie totale,

universelle, qui va d'un bout à l'autre de l'humanité, sans haut ni bas, sans beauté ni laideur » et dont tous les actes, ceux de la garde-robe comme ceux de l'alcôve ont le droit « d'être tirés de la honte où on les cache et replacés dans la gloire, sous le soleil ». — Il prend soin de nous le dire par les lèvres de l'un de ses personnages ; il veut : « étudier l'homme tel qu'il est et non plus l'homme métaphysique mais l'homme physiologique, déterminé par le milieu, agissant sous le jeu de ses organes... La pensée ! La pensée ! Eh ! tonnerre de Dieu ! La pensée est le produit du corps entier ! Faites donc penser un cerveau tout seul, voyez ce que devient la noblesse du cerveau quand le ventre est malade ! Non ! C'est imbécile ! La philosophie n'y est plus, la science n'y est plus, nous sommes des positivistes, des évolutionnistes. Et nous garderions le mannequin littéraire des temps classiques ! Et nous continuerions à démêler les cheveux emmêlés de la raison pure ! Qui dit psychologue dit traître à la vérité. D'ailleurs, physiologie, psychologie, cela ne suffit à rien : l'une a pénétré l'autre et toutes deux ne sont qu'un aujourd'hui, le mécanisme de l'homme aboutissant à la somme totale de ses fonctions... Ah ! la formule est là ; notre révolution moderne n'a pas d'autres bases ; c'est la mort de l'antique société, c'est la naissance d'une société nouvelle et c'est nécessai-

rement la poussée d'un nouvel arbre dans un nouveau terrain... Oui ! on verra la littérature qui va pousser pour ce prochain siècle de science et de démocratie ! »

Et il n'a pas été nécessaire d'attendre « le prochain siècle » pour « voir » et pour juger. Le XIXe siècle, à son déclin, était assez grand garçon pour discerner que cela n'était pas même là « de la physiologie », car je pense qu'il n'est pas besoin d'être médecin pour reconnaître que la physiologie est une des plus admirables sciences qui soient lorsqu'elle se contente d'être « la physiologie ». Pour moi, je sais bien que si la fantaisie me vient de l'étudier, je prendrai le chemin de la faculté, du laboratoire ou de l'hôpital et que je ne demanderai pas au romancier de m'en instruire. Je vous assure, c'est prodigieux ce que le calme bon sens nous manque aujourd'hui et ce que tout s'embrouille, comme à plaisir. Si « la science n'y est plus » comme dit Zola, si « la philosophie n'y est plus » pensez-vous que le « mannequin matérialiste » « y soit » et qu'il ne soit pas lui surtout traître à la vérité et à la nature? Il est vrai que, suivant le dictionnaire, qui dit « mannequin », dit : « épouvantail à figure humaine » !

Peut-être, cependant, que vous pensez encore au charme d'une promenade sous les ombrages embaumés du Paradou, dans *La Faute de l'Abbé Mou-*

ret », au frémissement mystérieux de Paris vu le soir des hauteurs du Trocadéro, dans *Une page d'Amour*. à la sombre armée des grévistes, dans *La Conquête de Plassans* ou dans *Germinal* et vous n'avez pas tort, car précisément parce qu'il n'y a plus là dans ces paysages et dans ces foules de prétendue physiologie, il y a de la masse, si j'ose dire, et de la puissance et de l'honnêteté. Maïs citez-moi, je vous prie, sincèrement, un caractère qui se dresse et subsiste et s'impose. Où sont dans les fameuses « tranches de vie » chères à Zola, ces véritables « échantillons de vie » dont les noms appris ailleurs reviennent d'instinct sur nos lèvres et dont le souvenir nous charme ou nous oppresse à tant de titres divers ? Y a-t-il, dans les dix mille pages de Zola, un Dominique, une Petite Fadette, une Indiana, une Eugénie Grandet, un Père Goriot, une Madame Bovary, un Monsieur Homais, un David Copperfield, un Adam Bede, un Prince André, une Boule-de-Suif, un Père Milon, même un Petit Chose ou une Sapho? Et, du point de vue général, y a-t-il un « paysan », un « bourgeois », un « soldat », une « femme du monde », une « courtisane », et même si vous le voulez un « épicier », qui reste comme prototype? Ces êtres factices, allégoriques, synthétiques, *grossiers assurément mais non pas pour cela réels* qui n'ont pas de véritable charpente individuelle, qui n'ont pas d'âme puisque *de parti pris* et

par définition d'école ils ne doivent pas en avoir, ne sont que la contrefaçon de la nature : ils n'ont que l'apparence de la vie et en cela ils répondent parfaitement à ce que nous avons dit du matérialisme : c'est le point où l'on est bien sûr qu'ils ne trompent pas. De même que cette prétention à la science et à ses méthodes n'est que la contrefaçon de la science et de ses méthodes, cette prétention à la philosophie, à l'histoire, à la sociologie, à l'observation, n'est que la caricature des unes et des autres. Et, vraiment, dans *Pot-Bouille* et dans *La Terre*, êtres et choses sont des insultes à la nature qui pourraient suffire à servir de châtiment au matérialisme et consacrer, en l'espèce, l'imposture matérialiste. Jamais cette imposture n'avait été plus crûment et plus complètement mise à nu. Du seul point de vue du « métier », combien Sainte-Beuve avait raison : « Il y a des points où la description, en se prolongeant, trahit le but, je ne dis pas du moraliste, mais de tout artiste sévère... La vérité, d'ailleurs, à ne chercher qu'elle, n'est pas tout entière et nécessairement du côté du mal, du côté de la sottise et de la perversité humaines ». — Et penser que Sainte-Beuve n'a jamais eu à lire une seule page de Zola ! Jamais la nature, l'homme, les goûts et les habitudes de l'homme, n'ont été plus rabaissés. C'est là, pour moi, l'un des reproches essentiels à adresser au naturalisme matérialiste,

reproche dont on ne peut pas dire qu'il soit mérité par le naturalisme anglais ou par le naturalisme russe; quelles qu'aient été la puissance et, j'en suis convaincu, la sincérité d'Émile Zola, cela suffirait pour faire de lui un grand coupable : il a collaboré à la déchéance du goût; il a donné au lecteur (et particulièrement à la petite bourgeoisie et à l'homme du peuple) l'habitude de la déchéance personnelle. — Croyez-moi, ce n'est pas dans cette humanité déformée que la sympathie humaine, que la pitié humaine, ont à apprendre « la Vie » et à chercher ses enseignements. Nature auguste et immense, réponds-leur par le témoignage de tout ce qui vit et de tout ce qui pense ! Ils ont beau dire, ah, certes non, tu n'es pas là !

Pas d'âme, pas de vie intérieure, donc pas de vérité. « Je crois que seuls l'idéal, la passion et le sérieux consacrent », pensait Gœthe qui voyait le véritable art dans « ce qui est sain, énergique, frais et dispos ». C'est en rentrant dans la tradition française de la mesure, de la sobriété réaliste, de tout l'aigu de l'observation psychologique et du « regard intérieur » que deux anciens et célèbres disciples d'Émile Zola se sont affranchis de sa tutelle et ont échappé au matérialisme. Écoutez l'incomparable (je dirai presque, le classique) Maupassant, voyez le secret de sa force tel qu'il le révèle et comparez-le à ce que nous ont déjà dit, dans le langage de

leur époque, La Bruyère, Balzac ou Dumas fils : « Il faut l'observation simultanée du cœur et de l'expérience... Le but du romancier est de nous forcer à penser, à comprendre le sens profond et caché des événements. A force d'avoir vu et médité, il regarde l'univers, les choses et les hommes d'une certaine façon qui lui est propre et qui résulte de l'ensemble des observations réfléchies ».

Et voici l'aveu de Huysmans dans *Là-Bas* :

« Je ne reproche au naturalisme ni ses termes des pontons, ni son vocabulaire de latrines et d'hospices, car ce serait injuste et absurde... Ce que je reproche au naturalisme c'est d'avoir incarné le matérialisme dans la littérature, d'avoir glorifié la démocratie de l'art !... Quelle théorie de cerveau mal formé, quel étroit système ! Vouloir se confiner dans les buanderies de la chair, rejeter le suprasensible, de même le rêve ! Ne pas comprendre que la curiosité de l'art commence là où les sens cessent de servir !... Le matérialisme naturaliste a abouti à l'éloge de la force brutale, à l'apothéose du coffre-fort... Il faudrait garder la véracité du document, la précision du détail, la langue étoffée et nerveuse du réalisme, mais il faudrait aussi se faire puisatier d'âme et ne pas vouloir expliquer le mystère par la maladie des sens. Il faudrait faire en un mot un naturalisme spiritualiste ; ce serait autrement fier, autrement complet, autrement fort. »

II

Fierté? Totalité de la vie? Force? Mais n'est-ce pas la prétention toujours renouvelée à travers le temps, de chaque école? N'est-ce pas l'ambition secrète ou avouée de tout écrivain? — Vous attendez-vous à les trouver dans le sensualisme contemporain? Car c'est bien, je crois, sous l'aspect du sensualisme que le matérialisme trouve aujourd'hui son succès.

Ah là, je crois que si nous n'avions pas précieusement gardé les petites pierres blanches qui ramènent au bercail, nous pourrions prendre à notre compte l'aventure des frères du Petit Poucet et que nous risquerions de nous perdre dans la forêt immense, embroussaillée, plus remplie d'embûches que celle de Brocéliande, où peine, gémit et rédige inlassablement la foule innombrable de nos romanciers. Aussi bien, ne tenterai-je pas de vous nommer même l'élite de ces romanciers de grand talent qui depuis vingt ans sont nés à la vie littéraire et qui ont écrit avec une fécondité que l'on croyait réservée à la seule race des microbes ou à celle des peintres qui ne cessent de décorer les murs de tous nos Salons d'hiver, de printemps, d'été et d'automne. Encore moins, bien qu'il n'y ait jamais eu

plus de talent répandu et plus de disponibilité de savoir-faire et de mérite, ne suis-je pas de ceux qui trouvent nécessaire d'amasser toutes les hyperboles que la mode a accréditées, car vous savez que le moindre d'entre eux est, dès sa naissance, comme on dit aujourd'hui, « talentueux » ou « génial ». Comme le murmurait en mourant le Porthos d'Alexandre Dumas : « Ils sont trop ! » Il s'agit donc seulement de tenter de rassembler sur le point qui nous occupe quelques idées d'ensemble qui puissent aider nos réflexions personnelles.

Vous savez comment toute une partie des admirables efforts de la civilisation contemporaine s'est naturellement portée vers la satisfaction plus complète et plus rapide des besoins matériels et comment (puisque toutes choses se tiennent en ce monde) l'individualisme, le scepticisme, l'apologie de la force et du succès, la morale utilitaire et la théorie banale (et très « primitive ») du droit à la jouissance ont en se dosant et en se combinant pénétré notre société. — Je voudrais, ici, en courant, vous indiquer combien il est curieux de comparer du point de vue du mariage et de la famille, l'idée du droit à la passion et du droit au bonheur telle que l'expose le théâtre des Latins Alexandre Dumas fils et Paul Hervieu et telle que la conçoit le théâtre du Scandinave Ibsen, tout pénétré du sentiment de la vie intérieure et de la croyance à une

synthèse possible des droits de l'âme et de ceux du corps. — De cet effort constant et pour ainsi dire fatal vers plus de satisfactions physiques et vers moins de souffrance, il n'y avait qu'un pas à faire pour se laisser glisser dans le sensualisme, du moment que l'on se croyait autorisé en conséquence à se délivrer des anciennes et précieuses disciplines qui ont affirmé la maîtrise de l'âme. Et cela a été fait de mille manières diverses. Je vous prie de bien remarquer qu'il s'agira surtout ici de nuances, que je risque d'être accusé de paradoxe ou même d'injustice et que j'entends parler seulement des idées et de leurs manifestations et jamais des personnes.

Tandis que le théâtre « brutal » et « rosse », en retard sur l'évolution du roman, continue toujours de fleurir parmi nous avec l'audace de scandales que vous lui connaissez, tandis que le théâtre « physiologique » s'épanouit sous la plume vigoureuse de M. Bernstein, de M. Bataille ou de M. de Porto-Riche. tandis que les affiches les plus détaillées dans leur cynisme s'étalent sur nos murs en spécifiant aimablement que les spectacles qu'elles célèbrent ne s'adressent qu'à des spectateurs « âgés de plus de seize ans », tandis que les journaux les plus obscènes s'alignent à la devanture des kiosques et à la porte de nos collèges, une véritable crise morale et l'excès des mauvaises odeurs chères au

roman naturaliste avaient fini, il y a vingt ans, par écarter du naturalisme matérialiste et de son chef les meilleurs de ses soutiens, Maupassant, Huysmans, les Margueritte, l'honnête et vigoureux Edouard Rod. Vous vous rappelez comment, en même temps, le bon sens révolté, la vigueur psychologique et les précieux dons de Melchior de Vogüé, de Brunetière et de M. Paul Bourget lui portaient, par divers moyens, les derniers coups.

Cependant, quelques disciples attardés du naturalisme, adeptes de ce qu'il convient, paraît-il, d'appeler « la vigueur », ne craignent pas, avec M. Descaves ou M. Octave Mirbeau, par exemple, de se rappeler quelques-unes de ses plus fâcheuses et matérielles hardiesses dans leur étude brutale de « la chair ». En nous représentant M. Mirbeau comme « tout enflammé d'une ardeur d'humanité », on a dit : « c'est par le sensualisme même que M. Mirbeau dans *Le Jardin des Supplices* aboutit à une sorte de mysticisme ». Pour l'amour de la vérité, je demande si M. Mirbeau avait précieusement gardé en réserve quelques grains de mysticisme lorsqu'il écrivit *Le Journal d'une Femme de Chambre*. De grâce, alors, qu'on nous préserve de cette sorte de mysticisme car, puisqu'il s'agit, paraît-il, de « haïr le mal », j'aime mieux, quant à moi, qu'on le haïsse d'une autre manière. — Mais enfin, si l'on était encore naturaliste en Allemagne, on ne fut

plus naturaliste en France en 1890. Je crois bien vous avoir indiqué comment à mon sens la loi de réaction domine volontiers la vie et particulièrement chez nous autres Latins. Donc, par réaction contre les professionnels du matérialisme, suivant la fine expression de M. Mæterlink (qui a su, lui, faire une part si pleine d'émotion aux nuances imprécises du mystère) onse rappela que : « le monde ne finit pas aux portes des maisons » ; ce fut comme une nouvelle naissance ; on s'échappa de la nature matérielle, on fut tout esprit ; on rêva de pénétrer « l'âme des choses » ; on s'analysa de mille et mille sortes ; on mit à la mode d'être « intellectuel » ; vous vous rappelez cette époque : on perdit pied. Ainsi, dans l'extase du symbolisme né dans le salon de Stéphane Mallarmé, on fit ce qu'on appela de « l'art pour la beauté » et non plus seulement de l'art impersonnel, de « l'art pour l'art » comme jadis le très noble et très sévère Parnasse, mais de l'art de cénacle, de l'art de petites chapelles closes, de l'art pour le plus petit nombre possible d'initiés... et d'admirateurs, de l'art pour soi seul au besoin. Au diable l'homme et le public : c'est une marque d'aristocratie, affirme-t-on, de n'être pas compris ! On fut farouchement, ombrageusement, mystiquement individualiste et, du même coup, si compliqué qu'un beau jour il fallut faire l'honneur de traductions françaises à ces excellents

auteurs français. On se serait cru au temps de l'Hôtel de Rambouillet, des Précieuses, de Voiture et de M. Trissotin. A quoi aboutissent toutes les ruptures d'équilibre ! Ah ! comme Molière se serait diverti :

> D'amour, belle marquise,
> Vos beaux yeux mourir me font.

C'étaient donc tous jeux d'esprit et de manège, détachement apparent de ce qui est la réalité de la vie, divertissements d'intelligences subtiles et oisives, caresses voluptueuses et musique des mots amoureusement accouplés par des écrivains merveilleusement maîtres de leurs moyens, enfin mille rêves combinés à « la joie de ne provenir de rien d'autre que du goût de se divertir à des événements et à des personnages ». — « C'est un charme inquiétant et subtil », disait Brunetière en parlant de l'œuvre sensuelle, déshabillée et séductrice de M. de Régnier, car c'était l'heure où ce dernier ardemment symboliste n'était pas encore en quête de ce qu'on appelle, je crois, aujourd'hui, suivant les jours, le « vérisme », « le vitalisme » ou « l'humanisme ».

Ne voyez-vous pas qu'il y avait précisément dans ces recherches et ces curiosités de l'esprit tout ce qu'il fallait pour devenir un jour parfaitement sensualiste :

Ah ! jeunesse, qu'un jour vous ne soyez plus là,
Vous, vos rêves, vos rires et vos roses,
Les plaisirs et l'amour vous tenant — quelle chose,
Pour ceux qui n'ont vraiment désiré que cela !

(Comtesse de Noailles. *L'Ombre des Jours.*)

« Pour ceux qui n'ont vraiment désiré que cela »? Voilà sous la grâce de ce parler chatoyant la définition même du sensualisme. Remarquez que je ne dis pas qu'il s'agisse là d'une *théorie* du sensualisme officiellement matérialiste. Non, certes; puisque précisément on était très légitimement et très vaillamment parti en guerre contre la forme naturaliste du matérialisme effondré dans la grossièreté. Et puis, cela aurait été trop rude pour les oreilles et les yeux de ces raffinés; mais enfin, on était sensualiste, de ce sensualisme qui est, au fond, la manière confortable d'être matérialiste pour les gens extrêmement raffinés, d'un sensualisme élégant, souple, aristocratique, complaisant, opportuniste, pratique, ennemi des gros mots et des vilains gestes, d'un sensualisme épicurien, de dilettante et de Raminagrobis, d'un sensualisme de boudoir qui guette de très honnêtes gens parce qu'il ne les effarouche pas et que l'on trouve un beau matin tranquillement installé dans sa douillette à tisonner au coin du feu sans qu'il ait crié gare, d'un sensualisme qui sait disposer à son gré des réticences les plus savantes et des aveux les plus

osés, qui se pare des brocards du XVIIIe siècle, de la grâce des courtisanes d'Alexandrie ou du sourire enchanteur d'une Parisienne. C'est ainsi que lorsqu'on est M. de Régnier et que l'on dispose des délicieuses mélodies de son rythme, l'on écrit *les Rencontres de M. de Bréot* et que l'on chante :

J'ai feint que les dieux m'aient parlé
Celui-là ruisselant d'algues et d'eau,
Cet autre lourd de grappe et de blé,
Cet autre ailé
Farouche et beau,
En sa stature de chair nue;
Et celui-là toujours voilé,
Cet autre encore...

Aucun de vous n'a donc vu
Que mes mains tremblaient de tendresse,
Que tout le grand songe terrestre
Vivait en moi pour vivre en eux;
Que je gravais en métaux pieux,
Mes dieux,
Et qu'ils étaient le visage vivant
De ce que nous avons senti des roses,
De l'eau, du vent,
De la forêt et de la mer,
De toutes choses
En notre chair,
Et qu'ils sont nous divinement.

(Les Médailles d'argile.)

C'est ainsi que lorsqu'on est M. Pierre Louys on écrit *Aphrodite* la licencieuse, ou la *Chanson de Bilitis*, si parfaitement imprégnée de paganisme

grec que les savants allemands s'y sont lourdement trompés et, au cours d'une aventure vraiment plaisante. l'ont prise pour une traduction. C'est ainsi encore que l'on célèbre : « Cette jeunesse enivrée de la terre, que nous appelons la vie antique, où la nudité humaine, la forme la plus parfaite que nous puissions connaître et même concevoir puisque nous la croyons à l'image de Dieu, pouvait se dévoiler sous les traits d'une courtisane sacrée devant les vingt mille pèlerins qui couvrirent la plage d'Éleusis ; où l'amour le plus sensuel, le divin amour d'où nous sommes nés était sans souillure, sans honte et sans péché ».

Ne retrouvez-vous pas dans ces lignes, bien qu'amorties parce qu'elles sont écloses sous un ciel moins chaud, quelques-unes des notes que font vibrer sous la lyre les doigts de feu de M. d'Annunzio, lorsqu'ils chargent de tout l'orgueil d'un doge, de toute l'impertinence d'un Médicis, ce sensualisme suraigu qui paraît gonflé de désirs comme sont gonflées les grenades dont il a fait son emblème ou la pulpe de ces raisins qui éclatent en été aux treilles de la Campagne romaine ? Rappelez-vous comment dans *le Feu*, le poète italien faisant parler son héros Stelio Effrena, paraît résumer sa doctrine de sensualisme aristocratique lorsqu'il déclare que sa conception de l'art ne se sépare pas de sa

conception de la vie : ce qu'il faut, c'est « être magnifiquement sensuel », se plaire aux « fêtes des sons, des couleurs et des formes, ces privilèges de Princes », car « la seule attitude qui convienne est celle à laquelle la Nature nous dispose ». Donc « stimulons l'énergie de la vie humaine par l'exaltation de tous les désirs jusqu'à la fièvre », puisque « le plaisir est le moyen le plus certain de connaissance que nous ait départi la Nature et puisque l'homme qui a beaucoup souffert est moins sage que l'homme qui a beaucoup joui ».

Ne vous contentant pas de regarder quelques apparences voyez donc comme ce sensualisme de principe, égoïste et dominateur, dont nous venons de parler, diffère radicalement par l'intention, par la modalité, par l'inspiration, par les conclusions, de celui qui ne manque pas cependant d'accompagner à travers le monde les grands coups d'ailes auxquels le rêve inquiet et magique de M. Pierre Loti nous a accoutumés; voyez encore, si je peux me permettre des rapprochements déconcertants et un peu injustes de part et d'autre, voyez comme ce premier sensualisme qui diffère de celui de M. Pierre Loti, diffère également du sensualisme à prétention pédagogique et un peu bourgeoise duquel M. Marcel Prévost (ce « chrétien érotique », comme l'a défini M. Jules Lemaitre), se croit obligé de sacrifier en l'honneur des *Demi-Vierges* et des

vierges fortes ou folles pour lesquelles il rêve de réhabiliter le mariage chrétien... car c'est son ambition. Et vous discernez, n'est-il pas vrai, que ce n'est pas de la même philosophie, des mêmes habitudes d'esprit que les premiers et les seconds sont partis et qu'ils ne nous entraînent pas les uns et les autres vers les mêmes conceptions de la vie.

Voyons, bien franchement, quand une œuvre tout entière, comme les premières que j'ai citées, ou comme celle de Mme de Noailles, se réclame de cette inspiration, quand elle y trouve son essence et sa charpente, quand elle y a quelques-unes des raisons de son succès, n'a-t-on pas le droit de dire qu'elle a emprunté au paganisme antique, dans la forme et dans le fond, quelques dérivées de son matérialisme, celles qui (*mutatis mutandis*), convenaient en qualité et en quantité au temps où elles naissaient, au raffinement de la société policée à laquelle elle s'adressait et qui était elle-même assez hypocrite, déshabituée de la morale et portée à se soucier médiocrement de ses succédanées ? Ce demi-matérialisme de détail caché chez cent auteurs qui assurément protesteraient si on se hasardait à parler ouvertement de leur matérialisme, les insinuations de cette philosophie sensualiste et luxueuse du plaisir coûte que coûte, n'étaient pas, il faut le reconnaître sans correspondre aux habitudes d'esprit et de vie d'une catégorie de

lecteurs heureux de se croire délivrés des précisions de tous dogmes et des obligations inhérentes à toute foi. Ainsi, le sensualisme attaché à la description d'une vie factice s'est, à sa manière, écarté de la « Vie ». Par le charme contagieux d'une littérature caressante, délicieusement nuancée, éprise de toutes les originalités, de toutes les raretés et de tous les exotismes, il n'a pas été sans jouer pour les classes dites élevées auxquelles il s'adressait, un rôle d'éducation matérialiste, de complaisance et même de complicité, analogue à celui que les brutalités du naturalisme ont pu jouer pour les milieux populaires demeurés, eux, parfaitement réfractaires à toutes les subtilités de nos cénacles contemporains; car, vous n'êtes pas sans savoir, je pense, que les romans naturalistes de Zola sont, avec ceux d'Erckmann-Chatrian, presque les seuls qui aient pénétré dans les milieux populaires.

Non, ces « Cœurs innombrables », compliqués et égoïstes malgré leur prodigalité n'ont pas dénombré l'essentiel des battements de nos cœurs. Ah! certes, qu'ils chantent l'amour en vers harmonieux comme ils savent le faire! qu'ils aiment l'amour que nous aimons et que nous voulons, mais comme ils le rapetissent dans la manière qu'ils ont de l'exalter, en ne voyant dans l'amour que la seule volupté sensuelle plutôt que la passion qui envahit l'âme et la renouvelle :

« C'est Vénus tout entière à sa proie attachée ». Aussi bien ne vous semble-t-il pas qu'ils ont passé en ignorants ou en indifférents à côté de tout ce qui constitue aujourd'hui l'effort, le travail, la lutte et, du même coup, à côté de la crise morale, spirituelle et sociale qui fait battre à cette heure tant de cœurs. Non ! ce c'est pas encore là le rythme entier et puissant de « la Vie ».

Et, comme les extrêmes se touchent parfois, c'est dans la fraction de la nouvelle école la plus inféodée aux agaceries de la curiosité intellectuelle que se groupent comme à plaisir les conclusions les plus âpres et les plus désolantes que nous aurons à reprocher tout à l'heure au matérialisme dans son ensemble. Il me coûte infiniment d'avoir à vous nommer ici M. André Gide et son cénacle, car je ne peux oublier ni son talent d'écrivain, ni la culture de son esprit, ni, en ce qui me concerne, les heures charmantes que jadis comme enfants, puis comme adolescents à l'âge merveilleux des rêves et des grandes espérances, nous avons passées à courir ensemble les sentiers embaumés des bois normands en devisant de choses très graves pour notre âge ; ce sont de ces moments que l'on aime, quoi qu'il arrive, à repasser dans son cœur et dont on garde toujours de la reconnaissance ; mais vraiment quand on veut avoir des « disciples », uand on a écrit l'*Immoraliste* et quand on a pu

faire croire au lecteur que c'était le résumé d'une conception de « la Vie », on a bien quelques comptes à rendre. On a, dans cette petite école, des prétentions d'avant-garde, bien que l'on soit en retard de quelques dix ans sur le mouvement actuel des esprits et l'on imprime très sérieusement (car je vous prie de croire qu'il n'y a là rien pour « l'humour »), que l'on veut « marcher sur les mains aujourd'hui, plutôt que de marcher sur les pieds comme hier ». Voilà les gens qui entendent nous représenter « la Vie » et qui veulent être pris au sérieux! Le plus singulier est que ces professionnels de la désillusion sont généralement fort heureux dans leur vie personnelle, mais étonnez-vous que, après ces belles déclarations, ils vous peignent un monde qui est véritablement à l'envers, maris, femmes, pères, mères, enfants. idées et mœurs ! C'est tout jeu d'acrobates. Et pensez-vous qu'il faille applaudir cette doctrine que : « en art, il n'y a pas de problèmes dont l'œuvre d'art ne soit une suffisante solution » ? Je n'ai ni le temps, ni la volonté d'insister et je veux bien croire, comme on me le dit, que ce n'est là chez ces auteurs — (jeunes... d'avant-hier) — qu'une crise de croissance déjà ancienne et presque oubliée. Ayons la patience de leur faire crédit en souhaitant qu'ils réfléchissent un jour une autre « Vie », dans d'autres miroirs et qu'ils soient également assez

sages pour quitter une tour d'ivoire un peu trop orgueilleuse et par celam ême pleine de dangers.

III

Ma conclusion sera très brève. — Si l'une des ambitions de la littérature est de représenter la vie, l'une de ses conséquences est indiscutablement d'engendrer de la vie. Pensez à Werther, à Julie, à Saint-Preux, à René, que d'imitateurs ils ont eus! Rappelez-vous tout ce qu'a facilité de destructions le persiflage corrosif de M. Bergeret; voyez la fierté qu'a stimulée près du parvis de la cathédrale de Metz ou dans les logis de Strasbourg et de notre vieille France le calme sourire de Colette Baudoche; voilà une vaillance qui n'est pas disposée à capituler devant le matérialisme de l'impertinence ou le matérialisme de la force.

Matérialisme philosophique du XVIII[e] siècle, matérialisme naturaliste du milieu du XIX[e] siècle, matérialisme sensualiste et « intellectualiste » du début du XX[e], qu'ont donc produit dans des mondes divers, les combinaisons, les évolutions et les dosages si divers du matérialisme dans la littérature ?

A quelle œuvre durable a-t-il attaché son nom? qu'a-t-il fécondé? Quel souffle de vie a-t-il fait pas-

ser sur les hommes et les choses? Quelles forces a-t-il accrues? Quelles portions de notre patrimoine a-t-il enrichies?

Rabaissant la nature humaine à laquelle elle enlève l'essentiel de sa dignité, la littérature matérialiste est l'une des collaboratrices les plus certaines de « l'anarchie » quelle que soit l'épithète que l'on ajoute à ce mot d'« anarchie » qui voudra toujours dire « absence de gouvernement ». De parti pris elle coupe l'homme en deux et elle en rejette la moitié. Elle part de l'apparence pour aboutir à mille ruines diverses. En somme, elle est comme une glace déformante qui reçoit l'image extérieure des éléments des choses mais qui les brouille et qui leur enlève leur hiérarchie et leur véritable architecture ; en dehors de l'éclat de la forme, ou de l'adresse de la composition, ou de la grâce, ou de la puissance que peuvent posséder beaucoup de ses adeptes (qualités toutes personnelles devant lesquelles nous nous inclinons mais qui n'ont rien à voir avec une doctrine d'art ou un principe de vie) elle nous fait assister à la faillite de ce qui constitue l'essentiel de ses prétentions : à savoir de réaliser et de représenter « l'intégralité » de la vie.

J'ai essayé de vous esquisser son action par le roman ; combien il y aurait encore de choses à dire de son action par l'histoire (si tant est que l'on puisse appeler « histoire » cette énumération frag-

mentaire que l'on sépare de l'âme des hommes et des peuples), de son action par cette morale démoralisée qui en arrive à ne plus être que le catalogue matériel des mœurs, de son action par cette sociologie qui en arrive à nier aujourd'hui l'idée de toute responsabilité personnelle ! Reportez-vous à l'essence du matérialisme et demandez-vous comment la littérature matérialiste, quelle qu'elle soit, ne serait pas malgré son affirmation orgueilleuse des droits exclusifs de la matière, bien attachée surtout à la description, à l'étude, à l'enseignement (car tout lecteur est « un être enseigné ») des parties négatives de la vie. Et voyez donc si cela est un paradoxe !

Du point de vue métaphysique, la littérature matérialiste, si elle est sincère avec elle-même, ne peut pas ne pas aboutir à l'athéisme ou à une sorte de panthéisme purement sensuel ; elle ne peut pas ne pas aboutir au fatalisme le plus aveugle et le plus inerte, à ce pessimisme que rien ne vient détourner ou corriger et dont Melchior de Vogüé disait dans son magnifique langage : « le pessimisme est sorti du matérialisme, comme le ver du fruit pourri ». — Du point de vue pratique elle ne peut pas ne pas aboutir à l'apologie de toutes les formes de l'égoïsme et donc à l'écrasement du plus faible ; et une des choses que je lui reproche assurément est de ne pas contenir, soit dans sa forme naturaliste

soit dans sa forme sensualiste, une page qui soit pénétrée d'une véritable et efficace sympathie pour les humbles ; elle ne nous révèle pas une analyse émue de la souffrance, cette part éternelle de la vie humaine, quelle que soit cette souffrance et quel que soit l'aspect sous lequel elle se présente à nous. La souffrance n'est au fond, pour elle, qu'un objet de curiosité clinique, qu'un motif d'analyse ou de reportage ; c'est une mauvaise souffrance ; elle n'est pas cette sœur jumelle où l'on est bien obligé de se reconnaître. Il n'y a pas là de ces grands cris de pitié qui trouvent un écho dans tout l'être et le secouent. — Cette littérature ne peut pas ne pas aboutir à la désertion effective des devoirs, à l'abstention, à la théorie de l'inutilité de l'action, à une sorte de nirvâna jaloux dans la jouissance, à la lâcheté devant la vie, à un éternel « à quoi bon ? », et non seulement à l'amoralisme, mais à l'immoralisme lui-même érigé en doctrine. Il y a une logique implacable dans le développement quotidien de cet illogisme. Est-ce là un principe de vie ? Est-ce ce résultat que l'on voudrait nous faire admirer au nom de l'art ?

Si, allant plus loin que cette constatation de l'amoindrissement de l'individu, nous portons nos regards sur les conséquences sociales de la littérature matérialiste, voyez-là dépeignant des sociétés avilies et dépravées, puis se glissant sous la capti-

vante magie des belles formes, et sous le couvert des signatures en vue, de la table de lecture d'un raffiné à la condescendance des mœurs quotidiennes, allant par l'exemple (par votre exemple de lecteur responsable) de votre salon à l'office et peut-être à la chambre de vos enfants, passant d'un cercle de lettrés à la bibliothèque d'un étudiant ou à une société d'ouvriers, pénétrant ainsi par mille canaux qui se ramifient à l'infini, les pensées, les mœurs, puis les entreprises et les lois nouvelles, enseignant à tous le mécontentement parce qu'elle n'enseigne que la jouissance, cet élément d'instabilité qu'accompagne toujours le cortège des nouveaux désirs et des dégoûts inévitables, atteignant l'homme politique, le fonctionnaire, le professeur, l'apprenti, l'école et c'est donc dire l'enfant! pensez-vous quelquefois à ce drame qui se joue autour de nous, plein de terribles conséquences et qui s'appelle la déspiritualisation de l'enfance?

Et c'est ici que, descendant de plusieurs degrés, sortant de la « littérature » pour entrer dans le domaine du mercantilisme et devenant pour des gens sans scrupules un procédé de gain et un artifice de succès faciles, elle fournit certains journaux quotidiens (ces journaux qui constituent la seule lecture de la majeure partie de nos ouvriers et de tous nos paysans) d'articles graveleux que la femme ou la jeune fille peuvent lire après que le père les

a posés sur la table de famille et qu'elle étale aux devantures des librairies les éditions pornographiques à bon marché : pour cinquante centimes, on a tous les vices en un seul volume. Vraiment, songez-y : pourquoi les écrivains populaires se gêneraient-ils, alors que se gênent si peu dans leur langage élégant les puissants qui donnent le ton et qui sont censés mettre les idées en circulation ? « Je ne décris le vice que pour le combattre », disait l'un d'eux, mais il oubliait en même temps qu'il vivait... et largement, du goût que l'on a partout pour la peinture du vice.

J'entendais dire l'autre jour que la loi américaine pour atteindre le proxénétisme, poursuit non seulement les proxénètes, mais les propriétaires qui leur louent des maisons. Ainsi, il y a un proxénétisme de la littérature tout comme il y a un alcoolisme de la littérature. Est-ce de la force cela? Est-de la vie? Pour des démocrates est-ce le respect légitime dû à la démocratie? Pour des aristocrates est-ce l'emploi légitime d'une aristocratie?

Comment s'étonner alors de rencontrer dans tant de nos villages où les idées sont longues à pénétrer, mais aussi bien longues à se modifier et à disparaître, le matérialisme sentencieux, ridicule, malfaisant des héritiers de M. Homais? Comment s'étonner que dans telle ou telle agglomération ouvrière que je pourrais vous citer le matérialisme

anarchique ait poussé de si vigoureuses racines dans le domaine des joies du cœur et de l'esprit qu'il semble les avoir désormais abolies ? Comment s'étonner que, de proche en proche, il y ait tué jusqu'à tout sentiment quelconque de l'art, jusqu'à toute notion d'une beauté possible de la vie ? Comment s'étonner que, dans le domaine de la morale, de la politique et même de la vie syndicale il aboutisse à la formule de négation la plus simple et à la désorganisation de la Société succédant à la désorganisation de l'individu ? Voilà ce qui correspond à l'hypocrisie de tant de nos salons, à leur scepticisme, à leur désespérance. Est-ce de ces salons que peut partir un mot de blâme ? Vraiment comment la vie pourrait-elle subsister là où l'on a enlevé ce qui fait le prix de la vie ?

Et ne pensez-vous pas que pour nous autres Français et chrétiens le matérialisme est une des formes de la dilapidation de notre patrimoine religieux moral et national ? N'est-il pas contraire à ce que nous pouvons trouver de plus certain, de plus net, de plus pur dans l'ensemble des traditions et des efforts séculaires de la France chrétienne ? — Singulier retour des choses ! Les adversaires du christianisme n'ont pas arrêté de lui reprocher de mutiler la nature, d'asservir la nature et de la châtrer pour ainsi dire et voici que ce sont des chrétiens qui devant l'impuissance du ma-

térialisme à nous donner l'image de la vie, le sens et le goût de la vie, réclament les droits de la vraie nature ! Qui donc, mieux que le christianisme, a possédé l'art merveilleux des hiérarchies de l'être? Qui donc, sinon le christianisme, a remis en honneur les droits de la nature entière et ceux de l'homme naturel, défigurés par le paganisme matérialiste? Qui les a, les uns et les autres, plus royalement célébrés? Où trouverez-vous plus complètement que dans le christianisme cette harmonie superbe qui est bien la vraie synthèse de la vie parce qu'elle unit la réalité des choses à l'empire glorieux de l'âme et l'expérience sensible à l'esprit?

Pour nous, qui comme Français et comme chrétiens, voulons être des constructeurs de vie plus pleine, nous pensons que moins que jamais aujourd'hui cette France passionnément aimée, mais épiée, jalousée et convoitée ne doit alimenter une telle entreprise de démolition nationale : ce n'est pas ainsi qu'on fait, qu'on maintient ou qu'on affermit une nation. Nous n'hésitons donc pas à dénoncer dans la forme littéraire du matérialisme, non pas un progrès mais un recul vers une représentation mutilée de vies elles-mêmes amoindries et, par définition même, le plus dangereux et le moins discutable des mensonges.

Déjà, je le sais, notre jeunesse se lève : pénétrée d'une flamme que ne possédaient peut-être pas

ceux qui ont eu vingt ans en même temps que moi, elle déclare porter ses regards vers d'autres horizons. Elle veut retrouver le fil des choses. Puisse-t-elle être assez sage pour écouter les appels de son âme sans perdre pour cela le contact avec la pleine et robuste réalité de la vie : le succès est à ce prix !

« L'âme est, après les dieux, ce que l'homme a de plus divin et ce qui le touche de plus près, a dit un philosophe. Il faut donc toujours donner la préférence à la partie qui a le droit de commander sur celle qui doit obéir. — Ce qui nous honore véritablement, c'est de suivre ce qu'il y a de meilleur en nous et de donner toute la perfection possible à ce qui est moins bon, mais susceptible d'amendement. »

C'est peut-être un peu vieux jeu de vous citer Platon. Mais, que voulez-vous ? Si Platon a raison ?

Voici qui est plus moderne sous la plume de Renan : « La bonne littérature est celle qui, transportée dans la pratique, fait une vie noble ». — Pensez-vous que la littérature matérialiste puisse supporter cette épreuve ? Voulez-vous être, vous-mêmes, par l'art les missionnaires de ce qui ennoblit la vie ?

Et, du reste, puisqu'il s'agit ici, rappelez-le vous, non pas seulement d'une doctrine d'art, mais de toute une conception de la vie, eh bien, j'aime encore mieux la conception de l'Évangile !

François de Witt-Guizot.

DU NATURALISME A L'IDÉALISME

DANS LA LITTÉRATURE[1]

Qu'il y a en France, non seulement dans la clôture de quelques vies privilégiées, mais au grand jour de l'esprit public, une véritable renaissance de la religion, — et que cette renaissance, en quelque mesure, a déjà trouvé son expression dans les lettres, dans la spéculation et jusque dans les combinaisons des sociologues : cela tombe sous le sens et la critique ne le conteste pas.

Tous le constatent : la France renaît à la foi. La terre de saint Louis et de Calvin, de Pascal et de Lamennais, après un long temps de jachère, s'entr'ouvre enfin, de long en large, dans toute son étendue, sous le soc de Dieu. C'est un fait. Il réjouit les uns; il égaie les autres; il en afflige plusieurs. Mais le fait demeure. Et si les rares descendants de Voltaire s'en épouvantent, et si

1. Conférence faite par M. Gaston Riou.

tous ceux qui ont besoin de l'effroi religieux pour préserver de vieilles servitudes en jubilent, — les âmes croyantes, en revanche, devant ce frisson qui secoue la patrie, remercient l'Éternel.

Ce n'est pas qu'au milieu de leur bonheur elles ne nourrissent aucune inquiétude. Elles savent trop combien l'homme est habile à tourner le ciel au bénéfice de ses œuvres égoïstes pour s'abandonner sans réserve à l'agrément de leurs pensées. L'histoire leur a appris qu'un risque extrême s'attache à tout bien extrême, et que les assauts véhéments de la vie sont parfois aveugles et mortels. Mais cette prescience du péril, loin de les atterrer, redoublera au contraire leur audace, car pour elles, comme pour Louis de Condé, « doux est le péril pour Christ et France ».

I

La France, disons-nous, renaît à la foi.

Mais cette renaissance, qui paraît surprendre certains esprits, voire des esprits religieux, n'est pas venue comme un larron dans la nuit, furtive, soudaine, inattendue. De nombreux événements l'ont préparée ; maints symptômes l'ont annoncée ; elle avait déjà tout un passé avant de s'imposer à l'attention publique ; et l'on peut bien affirmer que,

depuis trente ans, la courbe de sa tradition est la courbe même de la pensée et de la sensibilité françaises.

Mais, pour comprendre ces trente dernières années, et, par suite, l'heure présente, il nous faut remonter un peu plus haut.

Le XIX[e] siècle, ce siècle haletant, qui, même dans les accalmies qui suivaient ses révolutions, n'a pas cessé d'être en gestation, — s'est achevé dans la mélancolie.

Ses ennemis, à l'origine, s'attristaient devant sa puissance effrayante. Il avait tout détruit. Semblable à la cavale d'Auguste Barbier, il était tout « fumant » du sang de l'ancien monde catholique et royal. Son déchaînement à travers la terre paraissait si vertigineux, que des visions de millénium surgissaient, à son aspect, au fond des âmes. C'était Satan en personne pour les uns, pour Joseph de Maistre, pour Pie VI, pour Grégoire XVI, pour Bonald, pour Lamennais. Pour les autres, c'était l'annonciateur de la transfiguration universelle, le génie de l'âge d'or. Pour tous, c'était Dieu, Dieu parlant et agissant parmi les hommes et par les hommes, Dieu, le Dieu du bien ou le Dieu du mal. Car si la Judée, à son déclin, a donné naissance au fanatisme violent et trouble des héros d'apocalypse, le fanatisme, ou, si l'on préfère, la religion d'un

Bar-Cochabas, — le monde moderne, à son aurore, a eu, lui aussi, son mysticisme d'apocalypse, une religion, créatrice d'enthousiasme et de sacrifice, la religion de la Révolution. Allez devant l'Arc de Triomphe ; contemplez un instant la sublime *Marseillaise* de Rude ; et vous comprendrez. Donnons-nous garde de le méconnaître, la France, durant le début du siècle, est bien fidèle à elle-même ; elle est bien toujours la nation des croisés et des missionnaires, la fille mystique de Jeanne d'Arc, la nation-apôtre.

Mais vient 1848, — une sombre date. On a résumé, avec esprit et cynisme, l'histoire du dernier siècle par ce mot : « un siècle fécond en avortements ». Eh bien ! 1848, c'est l'heure du grand avortement.

Jusque-là, la foi révolutionnaire avait constamment animé les meilleurs Français. Loin de reculer devant ses défaites partielles, elle avait porté ses ambitions au paroxysme. Elle était parvenue à s'imposer aux plus nobles de ses ennemis. Elle les avait domptés. Le Lamennais de l'*Essai sur l'Indifférence* était devenu le Lamennais du *Livre du peuple*. Chateaubriand lui-même, ce légitimiste obstiné, inclinait, sur la fin, à la République. De politique, la révolution était devenue sociale et religieuse. Elle embrassait maintenant tout l'horizon humain et surhumain. Elle avait renversé la

monarchie de droit divin pour fonder le régime constitutionnel; croyant de même avoir renversé l'Église, elle se préparait à la remplacer.

« Qui de nous, s'écriait Musset, qui de nous va devenir un Dieu? »

Et, de partout, s'offraient, sinon des dieux, du moins des prophètes du dieu nouveau. C'étaient Lamennais et Ballanche; c'étaient Edgar Quinet et Fourier; c'était Leroux; c'était Cousin: c'était Saint-Simon: c'était Auguste Comte. Chaque jour surgissait un fondateur de religion. Et, comme il arrive toujours quand une lame de fond soulève la foule, le grotesque se mêlait au sublime. On a vu, au Cabinet des Estampes, la lithographie de Courbet représentant l'apôtre Jean Journet, cet ancien Carbonaro, ce pharmacien de Limoux, parti pour Paris à la conquête de l'harmonie universelle. Lui aussi se croyait un rédempteur :

« Peuple, — disait la chanson du jour. —

Peuple, enfin, lève la tête,
Vois la fête,
Aurore de ton bonheur.
Le Seigneur nous est propice :
Sa justice
Nous devait un Rédempteur.

La fête vint, en effet, et ce fut une boucherie. Je n'ai pas à narrer ici l'histoire de la seconde République, de cette grande espérance noyée

dans le sang. Nous avons souffert cinquante ans, nous souffrons encore de cette faillite.

1848 ou, si l'on veut, 1851, c'est l'ère d'un nouvel âge, implacable, sceptique et dur. Le romantisme est mort; l'idée est morte. Le *fait* les a broyés. Le romantisme était peut-être, dans sa générosité, un peu trop nuageux, un peu trop rêveur, un peu trop suprême. Il va le payer. Les « vieilles barbes de 48 » vont le payer. La seconde partie du siècle va se charger de faire expier à la première l'outrance de son illuminisme,

Et le pis est que l'Église, malgré Lamartine et Lacordaire, malgré les clubs populaires où l'on invoquait « Jésus ouvrier », a donné sa bénédiction à ce nouvel âge d'airain. Tant et si bien que la religion — chez les survivants de l'époque idéaliste — a sombré. Bref, l'âme, en France, durant des années, est morte.

Le pays, dégrisé de ses rêves, s'est donc réveillé bourgeois. Il est réaliste maintenant, et s'en vante. Ses artistes, certes, ont un idéal — l'art ne se passe pas d'idéal — mais il n'a trait qu'à la forme. C'est Flaubert, et c'est Leconte de Lisle; c'est le naturalisme et c'est le Parnasse. Ses philosophes aussi ont un idéal, — car la science est née et la science peut créer sa religion, à preuve : l'*Avenir de la Science* — mais cet idéal n'est que de cerner le fait et de le rallier à des formules pour le

tourner à des fins pratiques. Ce nouveau monde appartient aux financiers et aux physiologues. Seul l'extérieur l'intéresse. L'esprit n'est plus qu'une vaine efflorescence. L'homme est simplement une bête, un mammifère bipède. La fatalité gouverne. Le tout est, si l'on est philosophe, de chercher les lois de cette fatalité, et, si l'on est artiste, de décrire son royaume. Les temps sont pesants et politiques. Les pensées, telles les grives lourdes et grasses de la fin des vendanges, volent à ras le sol. On mange, on boit, on fait des affaires et des expériences de laboratoire. Personne ne songe que le ciel est là, toujours, comme hier, comme demain, regardant la terre.

Pourtant, les dieux du jour, Hippolyte Taine et Ernest Renan, sont des esprits distingués. Ils comprennent très bien la beauté et l'utilité des anciens pouvoirs spirituels. Ils trouvent, le second surtout, pour les chanter, des paroles suaves et ensorcelantes, où l'on pourrait voir de la nostalgie. Un jour viendra même, au lendemain de nos défaites, où ils regretteront, et très sincèrement, ces forces déchues. Mais, au vrai, ces gens-là n'attendent rien, n'espèrent rien, ne croient à rien. Ils constatent. Tout leur effort va à constater. Ils passent leur vie à dresser des procès-verbaux de constat, dans le passé comme dans le présent. Ils sont his-

toriens, ils font de l'entomologie humaine. Oh! je sais bien que la fantaisie de Renan se complaît aux époques obscures et presque mythiques et qu'elle aime à s'y donner l'illusion de créer, surtout dans l'ordre religieux. Mais, qu'est-ce que cela, sinon le délicat sensualisme du lévite défroqué qui revient à son encens et à ses cierges pour rêver un peu? Le fait est que ces hommes sont pour l'être, et ignorent le devoir être. Stoïques, certes, chacun à sa manière, l'un avec patience et décision, l'autre avec toutes sortes de réminiscences sacrées et de palinodies souriantes, de demi-regrets et de demi-espoirs. Stoïques, mais stériles; car ils ne sont que du fait et les mots d'ordre créateurs ne se puisent pas dans le fait, mais plus haut, ou plus profond.

Ne trouvez-vous pas qu'il y a quelque chose d'étonnant, d'effrayant, dans le calme de ces deux hommes typiques? Je n'ignore pas que l'un a pour lui le monde du rêve et, qu'en un sens, le rêve, même purement esthétique, peut être, pour certaines natures peu vivantes, une sorte de substitut de Dieu. Mais encore faut-il être la dupe de son rêve, et ce n'était certes pas le cas de Renan! En vérité, entre l'époque frénétiquement croyante qui les précède et celle bien inquiète, bien plaintivement inquiète, qui les suit, ces deux hommes pla-

cides, tout finesse et intelligence, font figure d'olympiens. Oh ! l'Olympe ici n'est pas grandiose. L'Olympe est de Lucien, ou d'Hésiode, non d'Homère. Mais, presque à la perfection, ils réalisent l'artiste-philosophe — cette sorte de surhomme avant la lettre qui gouverne tout et n'est dominé par rien — que Richard Wagner a conçu dans sa *Politique* à Louis de Bavière. Ils sont au-dessus de tous les préjugés, de toutes les passions, de tous les amours. Pardon, ils aiment savoir ; ils aiment contempler le spectacle de la vie ; ils trouvent un charme puissant à découvrir les ficelles cachées qui font mouvoir les hommes. L'un se place devant les sociétés comme un naturaliste devant des fourmis qui parleraient et qu'on pourrait confesser. L'autre, délesté de ce dernier reste de sérieux, jette de haut un regard amusé sur leur agitation illusoire et sourit à son indulgence. Oui, spectateurs, spectateurs uniquement, spectateurs infiniment sagaces, au reste, mais acteurs, jamais. Pour être acteur, j'entends acteur dans l'action humaine, il faut croire, si peu que ce soit, et quoi que ce soit, mais il faut croire à tout prix ; il faut avoir une raison de courir le grand risque, une carte sur quoi jouer son va-tout. Eux, ce sont de purs savants, des gens qui ne sont pas dupes, qui contemplent et se réservent ; pratiquement des espèces de monstres. Oui, le jour vient, — il est peut-être déjà venu, —

où une telle attitude devant la vie sera taxée de monstruosité.

Tels sont les maîtres de la seconde partie du siècle. Lisez Sainte-Beuve, lisez Proudhon, lisez Stendhal, lisez Balzac[1], lisez même Tocqueville; vous constaterez chez tous les caractéristiques de Taine et de Renan : la foi religieuse éteinte; le souci exclusif du fait; la conviction, héritée d'Hegel, que « ce qui est a le droit d'être » ; la fureur d'inventorier le passé, le « déjà fait », d'y voir clair; une grande sagesse pratique; une profonde horreur de tous les illuminismes et particulièrement de l'illuminisme révolutionnaire ; la curiosité scientifique et la curiosité psychologique tenant lieu d'impératif et divertissant de Dieu; et, là-dessus, un contentement sans joie et sans lyrisme : le calme.

En passant à la troisième période. nous entrons dans un autre monde. Là le cerveau régnait; ici, c'est le cœur. Et ce cœur est étrangement douloureux. En vérité ces olympiens au petit pied n'ont pas enfanté des olympides, mais bien des hommes.

1. « Sa comédie est une sorte d'épopée, mais celle d'un naturaliste qui ramène tout à la physiologie et qui n'a d'autre inspiration que l'ivresse de la matière. » (*Le Mouvement littéraire au XIX[e] siècle*, par Georges Pellissier, p. 252.)

II

Mais serrons de plus près les événements : car nous sommes en pleine époque contemporaine.

Notons avant tout les dates essentielles[1].

En 1882, paraît le *Roman naturaliste* de Ferdinand Brunetière. C'est le premier rayon de l'aube. A vingt ans d'intervalle, les conclusions de ce livre répondent à celles de la *Littérature anglaise* de Taine pour les nier. Celles-ci étaient pour ainsi dire la théorie esthétique du naturalisme et, six ans après son premier chef-d'œuvre, *Madame Bovary*, sa justification ; celles-là, c'est, tout uniment, le bilan du naturalisme et la prophétie de sa ruine. Et l'événement va suivre de près la prophétie. Zola, poussant aux extrêmes la formule de Flaubert, de Maupassant et des Goncourt, s'est enlisé dans la grossièreté et le scientifisme. Sa troupe est sur le point de se dissoudre ; ses grands lieutenants,

1. Il nous paraît à peine nécessaire de signaler ici cette enquête d'âmes, les *Maîtres de l'heure*, parue dernièrement chez Hachette, sous la signature de M. Victor Giraud. L'érudition en est prodigieuse et l'inspiration, qui consiste à découvrir avant tout chez les « maîtres » la vie profonde, les raisons de vivre, ne saurait nous être plus sympathique.

Faute de temps, nous ne pouvions, dans cette critique, donner aux œuvres d'aujourd'hui toute la place convenable. C'est précisément cette littérature qui se fait que nous étudions dans un chapitre du livre qui paraît en ce moment : ***Aux écoutes de la France qui vient.***

Paul Margueritte et Édouard Rod[1], n'attendent qu'une occasion de déserter. Et bientôt, Loti et Bourget achèveront la débâcle.

Quatre ans après le *Roman naturaliste*, en 1886, c'est le *Roman russe* du vicomte Melchior de Vogüé. En 1810, Mme de Staël avait révélé l'Allemagne intellectuelle à la France. Cette fois, un autre rideau se lève, plus somptueux ; et la Russie, avec ses rêves, sa pitié évangélique, son « rongement » de conscience et ses mélancolies, apparaît à notre nation, déjà repue jusqu'à l'écœurement des lourdes nourritures naturalistes. Ce fut un triomphe. Trois ans après, l'auteur — il avait quarante ans — entrait à l'Académie française.

Qu'était donc ce livre, en son fond, toute érudition mise à part? Certes, c'était d'abord, pour beaucoup de Français, le romantisme retrouvé, la parenthèse réaliste fermée, le monde du sentiment et de la vie profonde reconquis. Mais qu'était-il en lui-même? Avant tout, c'était le cri d'un homme — et cet homme était légion dans le pays — qui étouffait, qui soupirait après la poésie et la foi. Et c'était aussi, rompant le silence de cet âge triste, une parole d'espoir, — la parole d'un hobereau de

1. On sait que Rod a écrit ses premiers romans, *Palmire Veulard*, *Côte à Côte*, *la Femme d'Henri Vanneau*, selon les formules de Médan. Il n'aimait pas, par la suite, qu'on lui rappelât même les titres de ces romans.

la vieille France, qui faisait confiance à la France nouvelle : « Notre chère France nouvelle, devait-il écrire un peu plus tard, en 1889, dans ses *Remarques sur l'Exposition du centenaire*, notre chère France nouvelle ne nous est pas moins chère que notre chère France royale ». Car le *Roman russe* — comme désormais la plupart des œuvres littéraires, même celles des survivants du naturalisme — n'est pas purement un livre objectif, savant, documentaire, ou purement un travail d'art ; c'est l'active expression d'une âme. Un homme y parle à des hommes. Un homme y est tout entier qui nous dit ses craintes, — qui a peur, par exemple, que l'analyse purement intellectuelle et sans frein, sans volonté de reconstruction, nous rende à jamais « impropres aux œuvres de vie ». Un homme y est qui croit au sentiment, à l'intuition, à « la raison de dessous » et qui veut en donner le goût à ses contemporains. Et l'on comprend à son accent, à la fois direct et lyrique, qu'il brûle de se jeter dans la mêlée. On sait la suite de cette histoire, et que, durant dix années, jusqu'à sa déception parlementaire, se détachant hardiment de ce qu'il avait appelé « la séculaire et lamentable procession des émigrés à l'intérieur », il n'a pas laissé passer une occasion de défendre l'idéalisme au nom du salut de la patrie.

Mais les événements se précipitent. Le *Roman russe* est de 1886 ; le *Disciple* de M. Paul Bourget

est de 1889. C'est une date importante. Plusieurs d'entre nous, au printemps dernier, ont été remplis d'étonnement devant la préface de M. Théodor de Wysewa à la récente édition du *Disciple*, — préface qui a paru d'abord dans *Foi et Vie*. Il y disait l'émoi extraordinaire que ce livre avait suscité parmi les hommes de son temps. Selon lui, c'était le livre de la génération, le document de l'âme nouvelle, le prélude d'un autre âge[1]. Et nous ne comprenions pas. Si nous n'avions pas connu la probité de cet écrivain, nous l'aurions presque accusé de préparer, par cet éloge outré, son élection à l'Académie française. Eh bien! non, l'éloge n'était pas outré. Et si ce livre nous est déjà lointain et étranger, c'est que vingt ans nous séparent de son apparition et que, dans cet intervalle, l'atmosphère intellectuelle s'est transformée du tout au tout.

En 1889, en effet, Taine et Renan vivaient encore. Ils avaient des disciples passionnés. Ils paraissaient être les régents de l'opinion. Et quel était le dogme de ces hommes, si tant est qu'ils en eussent un? N'est-ce pas que « la science est à

1. « Sur ces entrefaites, je lus *le Disciple*, qui venait de paraître, et qui fut pour moi, comme pour plusieurs jeunes gens de ma génération, un livre décisif, un véritable événement moral. » Ces lignes sont de M. Victor Giraud. Voir, dans la *Revue Française* du 12 novembre 1911, l'article : « Du marbre pour Brunetière ».

mille lieues de la vie active », « qu'elle est arrivée au but et n'a rien à faire ni à prétendre, dès qu'elle a saisi la vérité », bref, que la science est tout, qu'elle prime la morale et qu'elle est absolument irresponsable?

Précisément, c'est de ce dogme que le *Disciple*, en intention et en fait, était la négation énergique. Le héros de ce roman, Robert Greslou, l'élève favori du savant Adrien Sixte — entendez Hippolyte Taine — est entré dans la vie pratique sans la moindre norme. Pour lui, comme pour son maître, le tout est de voir, d'analyser, d'expérimenter. Et il expérimente; ce qui le mène à se conduire comme un fripon et un goujat. Le frère de sa victime, une jeune fille noble, l'abat d'un coup de pistolet. Adrien Sixte, alors, entrevoit que, peut-être, la science ne suffit pas à tout et que les théories, même sincères, pourraient bien ne pas être irresponsables, qu'elles pourraient bien être justiciables de la vie. « Pour la première fois, dit Bourget, sentant sa pensée impuissante à le soutenir, cet analyste presque inhumain à force de logique, s'humiliait, s'inclinait, s'abîmait devant le mystère impénétrable de la destinée... » Un « ordre » nouveau s'offrait soudain à son âme désemparée. « Les mots de la seule oraison qu'il se rappelât de sa lointaine enfance : Notre père qui êtes aux cieux... lui revenaient au cœur...

Certes, il ne les prononça pas. Peut-être ne les prononcerait-il jamais ».

M. Bourget contredisait donc en face, par ce roman, le grand préjugé de l'époque. De même que *Madame Bovary*, trente-deux ans auparavant, avait dénoncé le danger du romantisme, en montrant, dans une histoire banale de province, à quelle immoralité, à quelle chétive décadence pouvait conduire l'imitation du lyrisme effréné des maîtres, de même le *Disciple* mettait en évidence le terrible effet social du nouveau dogme, le dogme de la science impassible et seule reine. Il déclarait le plus explicitement du monde qu'à elle seule, elle est impuissante à guider la vie. N'était-ce pas déjà, avant Brunetière, proclamer, pour tous ceux qui s'étaient exagéré la portée de la science, la faillite de cette science dans l'ordre moral? Personne, au reste, ne s'y trompa. De vives polémiques s'engagèrent aussitôt entre les partisans de Taine et ceux de Bourget. Et tandis que, selon le mot de M. Lemaître, ce livre « faisait sortir tout le XVIIIe siècle qu'Anatole France avait dans le sang », il révélait au contraire, chez le positiviste et le darwiniste Brunetière, l'existence, encore insoupçonnée, d'un « chrétien de désir ». Le *Disciple* eut une influence décisive. Taine lui-même écrivait après l'avoir lu : « Ma génération est finie ». Et c'était vrai.

L'année suivante, 1890, le *Dix-huitième siècle*, de M. Émile Faguet, souleva aussi des tempêtes. L'auteur, à la vérité, traitait assez mal le siècle des encyclopédistes. « Siècle enfant », disait-il, qui a osé rompre, d'un cœur léger, avec « cinq ou six siècles de civilisation et de culture nationales! » Quant à ses philosophes, il leur décochait cette apostrophe : « Dire : l'histoire, la réalité terrestre, est atroce à partir du Christ; il convient qu'elle cesse pour nous, et il nous est utile que, pour les humbles, elle continue, c'est cela qui est monstrueux! » On l'aperçoit assez, un tel trait touchait à l'œil Renan lui-même. Les disciples du doux Breton s'en émurent. Et M. Faguet, ce lucide Poitevin, qui certes est aussi peu religieux et clérical qu'il a du bon sens, fut décrété de cléricalisme par la coterie « holbachique » et renanienne.

Mais ce n'était déjà plus le crépuscule indécis. Le matin avait paru. Les années qui viennent, 1891, 1892, nous font assister à une levée de boucliers générale contre la pseudo-science impassible et dédaigneuse, contre l'amoralisme des intellectuels et cette corruption de l'amoralisme : le dilettantisme souriant qui accepte tout sans rien prendre au sérieux, qui accepte même la foi comme une nouvelle élégance et la décadence comme une épice rare, bref, qui ne nie plus rien, ne croyant à rien. La réaction enfin est générale.

M. Barrès lui-même, le plus atteint par le mal régnant, proteste à sa façon. En un sens, son premier livre, *Sous l'œil des Barbares*, est une satire du siècle. « Ce siècle délicat et somnolent, dit-il, où des rêveurs aux gestes doux, avec bienveillance, subissant une vie à peine vivante, s'écarteront des réformateurs et autres belles âmes, comme des voluptueuses stériles qui gesticulent aux carrefours, et, délaissant toutes les hymnes, ignoreront tous les martyrs ». Et il nous offre en spectacle son héros, « suprême fleur de toutes ces cultures, héritier d'une telle sagesse, étendu sur le dos, bâillant ». On le sent, M. Maurice Barrès s'énerve et veut autre chose.

Tout le monde veut autre chose. Les raisons de vivre des maîtres ne suffisent plus aux disciples. Une obscure angoisse les étreint. Ils éprouvent ce je ne sais quoi d'indéfinissable, cette « oppression du surnaturel » que Loti, le vrai poète de ce temps, bien plus encore que Verlaine et Sully Prudhomme, n'a jamais cessé de chanter au cours de sa belle œuvre nostalgique.

Car ce lieutenant de vaisseau, qu'on se figure scandaleusement compliqué et qui, au contraire, tout au fond est noblement naïf et simple, ce protestant désenchanté qui — de son propre aveu — eût pu être un grand mystique, domine toute notre époque de la hauteur de sa mélancolie. Mais que

dis-je, n'est-il pas notre époque elle-même, qui pleure, notre époque à qui ses maîtres ont donné des pierres au lieu de pain? Ils lui ont dit que l'homme n'est rien, rien qu'un accident fugitif parmi l'universel écoulement sans fin, sans cause et sans âme. Et pourtant, ce « rien » souffre et sait qu'il mourra. Il souffre, et il voudrait être consolé. Comme Villon, comme Pascal, comme Bossuet, comme tous ceux qui ont eu un cœur pour sentir et pour aimer, il se révolte contre « le grand mystère d'épouvantement ». Il souffre. Il voudrait croire. Il sait bien, puisqu'il a bu toute l'horreur du grand néant, qu'en dehors de la foi il n'y a rien, que « sans Dieu, sans cette croix, sans cette promesse éclairant le monde, tout n'est plus qu'une agitation vaine dans la nuit, remuement de larves en marche vers la mort ». Aussi, lui — Loti ou l'époque, comme on voudra — qui a appris de Taine, de Renan, que tout est illusion, mais qui n'a pas « l'implacable sérénité de cœur » de ses maîtres, il cherche à réveiller au fond de lui-même « les vieux espoirs morts ». Surtout que l'on n'attaque pas le Christ devant lui! Comme il les méprise « ces libres penseurs farouches qui bavent des inepties athées sur toutes les choses saintes d'autrefois! » O Christ, s'écrie-t-il, ô Christ de ceux qui pleurent, ô Vierge calme et blanche, ô tous les mythes adorables que rien ne rempla-

cera plus! » Non, il n'appartient pas à « cette foule qui dédaigne le Christ ou l'oublie », car il sait bien que, « les dieux brisés, le Christ parti, rien n'éclairera notre abime », « aucun mirage ne viendra enchanter les heures de souffrance et de mort ». Que nous avons raison d'aimer Loti! N'est-il pas l'âme même de notre époque, maudissant l'esprit de ses maitres, mais sans pouvoir s'en dépendre, le subissant et le maudissant à la fois, comme un mauvais vice!

Cependant, les jours de la libération sont proches. Toute la génération, disions-nous, soupire, aux environs de 1891, après un idéal, après le service d'un idéal. Assez longtemps elle s'est croisé les bras à contempler passivement le train illusoire des phénomènes. Elle veut agir maintenant; elle veut croire.

Surtout, ne lui demandez pas ce qu'elle va faire et croire! Elle l'ignore. Elle sait seulement qu'elle est excédée de jouer les Renan. Elle est prise d'une sorte de démangeaison. Ses muscles et sa volonté, trop reposés, réclament de l'exercice, quel que soit cet exercice. Elle est malade d'inaction. C'est le prisonnier qui a envie, soudain, de broyer ses barreaux.

Le type par excellence de cette disposition nouvelle, c'est M. Paul Desjardins, l'auteur du *Devoir présent*, un livre curieux et décevant au possible,

et pourtant admirable. Représentez-vous une charge à fond contre le dilettantisme, écrite par une des victimes achevées du dilettantisme, dans un style qui est le fin du fin du raffinement dilettante. Comme on le pense bien, il n'y est pas question un instant de l'essentiel, de la raison même du débat : l'énoncé direct et net d'*un* devoir à remplir. Mais si cet ouvrage ne nous donne pas le mot d'ordre, en revanche, il nous contraint d'admirer la plus naïve, la plus mystique apologie de l'action qu'on ait jamais écrite [1]. Car l'action, ici, paraît se suffire à elle-même. Après la science pour la science du naturalisme, après l'art pour l'art des Parnassiens, voici venir l'action pour l'action. « Respectons, y était-il dit, le mystère de l'avenir... Encore une fois, respectons le mystère de notre création future ; ne cherchons pas à trop savoir : savoir avant de faire est notre tentation mauvaise ; ne nous occupons que d'être des hommes de bonne volonté ! »

Au reste, comme on avait beaucoup lu George

1. Déjà, en 1889, M. Paul Desjardins, passant de l'ironie subtile à je ne sais quel évangélisme candide, n'écrivait-il pas : « Sachez-le, quelque chose non de dogmatique et d'assuré mais fondé sur la charité seule va sortir des contradictions où ce temps s'agite. On ne l'entrevoit pas encore. On y aspire déjà. Le monde est revenu au point où le trouva jadis le christianisme naissant... Même dégoût du réel, même soif des miracles, même besoin d'unanimité tendre. » (*Esquisses et Impressions.*)

Eliot, Tolstoï, Dostoïewski, Ibsen, — traduits depuis peu en français, — ce livre parut clair. On y vit une incitation véhémente à « aller au peuple ». Et plusieurs y allèrent. Pour quoi faire? Pour lui porter quoi? On ne le savait guère. Depuis que l'idéal était à la mode, on n'y regardait pas de si près. On disait, avec une absolue candeur : idéal! bonne volonté! et l'on pensait que la terre, à ces paroles, allait soudain changer de vêtements et s'endimancher.

Un souffle de fraternité passa sur la France, ces années-là. Tout était à la paix. Léon XIII avait publié ses deux fameuses encycliques, celle sur la condition des ouvriers[1] et celle sur le ralliement. Incontinent, le comte de Mun, suivi des « cercles catholiques d'ouvriers », avait emboîté le pas derrière le chef. Il était bien porté de s'occuper de morale et de religion. M. Lanson venait d'écrire la très curieuse préface de son *Bossuet*. Edouard Rod avait publié le *Sens de la vie* et préparait les *Idées morales du temps présent*. Puvis de Chavannes méditait sainte Geneviève sur les murailles du Panthéon. Au Salon, on avait admiré les *Bretonnes au pardon* de M. Dagnan-Bouveret; dans une vente, l'*Angelus* de Millet. L'on dissertait volontiers d'art religieux. M. Maurice Bouchor faisait jouer ses

1. L'encyclique *Rerum Novarum* est du 15 mai 1891.

mystères chrétiens. L'*Œuvre* de Lugné-Poë donnait les premiers drames de François de Curel. Melchior de Vogüé — qui pourtant venait d'écrire cette phrase : « Toutes les transformations de notre temps conspirent pour l'Église » — était appelé par les étudiants à présider leur banquet, à côté de Jules Ferry. Il n'était question partout que d'action morale, de néo-christianisme, d'union de toutes les bonnes volontés. Le pape lui-même écrivait à l'évêque de Grenoble : « Il est de la prudence chrétienne de savoir se concilier le concours de tous les honnêtes hommes. » Sur quoi, le grand rabbin de France, Zadoc Kahn, s'écriait : « Quel homme de bonne foi ne voudrait répondre à un appel parti de si haut ! » Et il n'y avait pas jusqu'à M. Paul Desjardins qui ne demandât au pape sa bénédiction d' « homme de bonne volonté ».

Partout, les contraires brûlent de s'unir. Les démocrates parlent de tradition, les traditionnistes d'évolution, les scientifiques de religion. Le capitaine Hubert Lyautey écrit un ouvrage intitulé : « *Du rôle social de l'officier.* » Les bataillons scolaires marquent le pas sur les boulevards. Au *Chat noir*, M. Fragerolles interprète sa *Marche à l'Etoile.* Le prince de la jeunesse du quartier latin, M. Henri Bérenger, prépare son *Effort*. Chacun, à la suite d'Eugène Spuller, fait le rêve d'une « République

athénienne », largement tolérante, tutélaire aux humbles et guidée par les sages.

Le plus clairvoyant de tous cependant, Brunetière, a déjà posé la vraie question. Tous disent : devoir! devoir! Il cherche, lui, quelque part, un premier anneau où suspendre la chaîne des devoirs. Anxieux d'empêcher « un retour de l'homme à l'animalité », il parle de « laïciser la religion ». « Les religions, affirme-t-il, ne passeront point en tant qu'elles sont quelque chose de plus et d'autre que la science ». « Il ne saurait, dit-il encore, y avoir d'acquisition scientifique — d'observation sur les gastéropodes ou de théorème sur les quaternions — qui vaillent ce que je demanderai qu'on me laisse appeler la déshumanisation d'une âme ». A l'encontre de M. Fouillée, on le sent bien près de souscrire au mot de Schérer qu' « une morale n'est rien si elle n'est pas religieuse ». Et ses amis savent que le rêve d'une nouvelle Église gallicane était, à ce moment, à l'horizon de ses pensées. Quant au vieux maître, Hippolyte Taine, que la guerre avait replié sur lui-même, il écrit dans ses articles sur l'*Église*, — qui sont de 1891 — des paroles comme celle-ci : « Le christianisme intérieur, par le double effet de son enveloppe catholique et française, s'est réchauffé dans le clergé, surtout dans le clergé régulier, mais il s'est refroidi dans le monde, et c'est dans le monde surtout que sa chaleur est nécessaire ».

Toutefois, seule fausse note dans ce beau concert, Renan, moins sage, semble-t-il, au seuil de la tombe qu'au cours de sa prudente vie, se souvient qu'un de ses manuscrits dort, depuis 1848, dans ses tiroirs ; et il le publie : c'est l'*Avenir de la Science*[1].

Mais la plus pure voix, voix fugitive, de l'« esprit nouveau », fut, sans contredit, Jules Lagneau, qui fonda, en janvier 1892, avec M. Paul Desjardins, l'*Union pour l'Action morale.* Ce solitaire, aux sourcils froncés, au front puissant, qui vivait de Spinoza sans en devenir impassible, eut l'audace, du vivant encore de Renan, de prêcher la sainteté et le sacrifice, de proclamer que toute réforme doit commencer par la conscience et d'affirmer sans ambages sa foi dans la primauté absolue de l'Esprit.

« Le levier de l'action morale, disait-il dans ses *Simples notes*, c'est la Sainteté, c'est-à-dire l'égoïsme assujetti et pacifié... Celui qui veut élever les autres doit faire sentir en lui-même quelque chose qui le passe, quelque chose de plus qu'humain ».

1. Il paraît en 1890. Un état d'esprit analogue, — mais combien plus sérieux ! — se retrouve dans la préface des *Dix ans d'études historiques*. Le vieil Augustin Thierry y chante « le sublime évangile du dévouement à la science », dont Gaston Paris, le beau-père de M. Paul Desjardins et l'ami de Sully Prudhomme, fut un des éminents protagonistes.

Et encore : « Nous créons au grand jour, sans arrière-pensée et sans aucun mystère, une action active, un ordre laïque militant du devoir privé et social, noyau vivant de la future société ». Paroles austères, héroïques, qui en déconcertèrent et même s'il faut en croire M. Parodi, en « effarèrent » plusieurs.

A étudier de loin, cette première poussée de l'esprit nouveau, — après les saisons orageuses qui l'ont suivie et qui s'appellent la conversion de Brunetière, l'affaire Dreyfus[1], la fondation de l'*Action française* et le modernisme — toute sa confusion se révèle.

Les conjurés de 1891, en effet, avaient beau s'accorder contre l'intellectualisme et le dilettantisme, en fait leur accord n'était que négatif. Sans bien s'en rendre compte, ils formaient deux camps, ayant chacun son passé, sa bible, son idéal, son âme. Ici, les fils de la *Somme* ; là, les fils de l'*Encyclopédie*. Ici, « la chère France royale » ; là,

1. La « renaissance de l'idéalisme », comme disait Brune tière, le 2 février 1896, se constatait à cette date dans la littérature, la philosophie et la politique. L'affaire Dreyfus et ses annexes ont paru arrêter cette renaissance. En fait, elles l'ont activée, en montrant toutefois que l'idéalisme en France ne saurait grandir avant d'avoir réglé la question religieuse. Aujourd'hui le courant est, plus qu'en 1896, idéaliste ; mais il hésite entre deux directions : l'impérialisme catholique et une forme plus libre du christianisme. Là est le nœud de notre destinée.

« la chère France nouvelle ». Toutes deux très patriotes, du reste. C'était le temps des «Soudanais». La convention franco-anglaise du 5 août 1890 nous ayant alloué en Afrique un immense empire qu'il nous fallait aller prendre, la fièvre coloniale était à son comble : tous les officiers briguaient l'honneur de partir. Or, croyez-vous que M. Paul Desjardins, l'homme de « la chère France nouvelle » le cédait en rien, pour l'enthousiasme, aux anciens « royaux ». Ecoutez-le : « Du sang coulera, s'écrie-t-il ; des femmes murmureront d'un cœur oppressé des noms barbares que nous ne savons pas encore ». Qu'importe ! » Une nouvelle légende de douleurs sera formée ; une chevalerie peut-être va naître ». Oui, tous étaient patriotes ; et pourtant, la différence de leurs disciplines se marquait dans leurs patriotismes. On le vit assez en 1898. M. Paul Desjardins, — « le bon sergent », comme l'appelait M. Jules Lemaître — eut beau répéter alors à ses troupes son ancien cri : à l'action. Chacun sentait que le moment était venu de définir cette action. Et ce fut la grande coupure. On se rappelle les formules dont se servit, lors du divorce, chacun des camps de la pauvre *Action morale* disloquée ; elles étaient symboliques ! « Nous tenons le salut public pour la loi suprême, affirmèrent les transfuges, MM. Vaugeois et Pujo. — Quant à nous, repartirent les délaissés, se défaire de

l'erreur, principalement de l'erreur passionnée, erreur mère d'erreur, de l'erreur chère... est l'acte courageux par excellence, l'acte pieux absolument ».

Le cas Brunetière ne fut pas moins révélateur. Chacun en est instruit. En 1894, le 27 novembre, le nouveau directeur de la *Revue des deux Mondes* faisait visite à Léon XIII. Le 1er janvier 1895, il publiait l'article, désormais historique, *Après une visite au Vatican*. Ce n'était rien de plus qu'une réplique, assez vive et même un peu âpre, à l'*Avenir de la Science*. Brunetière n'y disait rien en somme que n'eussent déjà dit et écrit les gens de « l'esprit nouveau »[1]. Il y protestait contre la superstition de la science, contre la science tenant place de religion. Il y développait à sa manière, la manière forte, la maxime que des sceptiques, Schérer et Taine, avaient mise en cours : point de société sans morale, point de morale sans religion. Et pourtant ce manifeste souleva des clameurs dans le camp même de « l'esprit nouveau. » J'accorde que le caractère de l'auteur — de celui que Clemenceau appelait un « pion grincheux », — était pour beaucoup dans ce soubresaut. Cet homme, en effet, était sérieux, d'un sérieux terrible. On sen-

1. C'était, depuis vingt ans, un lieu commun pour l'école néo-criticiste que l'impuissance de la science à résoudre la question morale. N'était-ce pas le maître lui-même, Charles Renouvier, qui priait qu'on lui montrât « les oreilles de cette Personne, la Science ? »

tait qu'il ne s'en tiendrait pas à ce premier éclat, que ses affirmations n'étaient que provisoires[1], qu'il irait, tout entier, avec sa fougue, jusqu'au terme extrême de son enquête. On prévoyait déjà — et c'était rendre hommage à l'ardente sincérité de cet homme — l'événement du 25 janvier 1900, jour où, à Besançon, il déclara « que le seuil du temple était franchi ». Et je veux bien, au surplus, que, dans les invectives dont on l'accablait, il y eût un peu de cette horreur des dilettantes qui trouvent indécent de voir leurs phrases, leurs précieuses phrases, tournées tout à coup en vertigineuses forces d'action. Mais il y avait autre chose, et bien plus grave.

Et je n'entends pas ici l'opposition théorique des pensées. Pour les uns, en effet, M. Fouillée par exemple, ou M. Darlu, ou M. Charles Richet, ou M. Marcellin Berthelot[2], la morale était reine et la religion sujette ; tandis que pour Brunetière et ses amis — soit positivisme, soit intuition plus profonde — c'était la religion qui primait, prêtant sève et vie à la morale. Non, j'entends quelque

1. En réalité, il ne proposait à l'Église qu'une sorte de concordat avec les hommes d'ordre et de justice, fussent-ils libres penseurs. Mais c'était là traiter l'Église en alliée, non en ennemie; et, ici encore, Brunetière ne cessait d'être fidèle à la doctrine d'Auguste Comte.

2. Il vaut la peine de relire, pour comprendre toute la naïveté des moralistes scientifistes, l'article de M. Berthelot dans la *Revue de Paris* du 1er janvier 1905.

chose de concret, un antagonisme enraciné dans l'instinct des partis en présence : d'un côté, l'amour filial du catholicisme ; de l'autre la peur et presque la haine du catholicisme. D'un côté, en effet, c'était le sentiment, noble certes, de la grandeur et de la force des traditions, de celles surtout que le siècle a le plus humiliées, qui survivent pourtant d'une vie secrète, et que l'Église consacre ; mais c'était encore la certitude méprisante que toute la dignité de l'homme moderne n'est qu'orgueil et folie. Et la voici de l'autre côté, cette dignité de l'homme moderne qui a conquis, non sans souffrance, son autonomie scientifique, politique, morale, et qui sent bien qu'il ne doit ni ne peut à aucun prix avilir cette dignité ; mais, — tant le bien et le mal là encore s'enchevêtrent — pour assimiler trop bien catholicisme et tyrannie, on avait la tentation de méconnaître la valeur surhumaine de l'homme[1].

Là est le nœud du drame français. Et c'était une scène de ce drame de conscience que le *tolle* soulevé par Brunetière, quand il préconisait le dénouement catholique.

Maintenant, du point où nous sommes parvenus,

1. Tentation, du reste, qui diminue de jour en jour, à mesure que l'on apprend, — car on commence à le faire — à distinguer le catholicisme, cette religion, de la religion elle-même.

nous pouvons embrasser d'un coup d'œil la situation présente. Elle est provisoire, certes. Il s'en faut de beaucoup que nous soyons à la veille ou même à l'avant-veille d'une de ces accalmies majestueuses qu'on appelle des siècles classiques. Pourtant, devant les blocs épars de ce vaste chantier qu'est notre âge, on est saisi de l'assurance qu'un édifice va se construire, bien plus, que cet édifice aura le christianisme pour clef de voûte.

D'abord, — réserve faite des survivances, car il n'est pas d'exemple d'une idée quelconque qui ait totalement disparu — on peut dire que les partisans du scientifisme et de la morale indépendante sont morts[1]. Non pas que la science ait rien perdu

1. Un fait typique : Mme Coignet, une des marraines de la troisième République, qui était, aux environs de 1870, avec MM. Massol et Henri Brisson, le champion le plus zélé de la morale indépendante, est aujourd'hui protestante, bergsonnienne, chrétienne. Il est vrai que, même alors, elle n'était pas antireligieuse comme ses amis Massol et Henri Brisson, et que *la Morale Indépendante*, son journal, n'était à ses yeux qu'une forme d'action sociale.

Un autre fait : *l'Apôtre*, la forte pièce de M. Paul-Hyacinthe Loyson, prouve à quel point, dans les milieux radicaux — nous allions dire « brissonnesques », — le dogme de la morale indépendante est compromis. En somme, *l'Apôtre* est une réplique scénique du *Disciple*, écrite — ce qui est typique — par un fervent démocrate.

Signalons en passant un ouvrage récent de M. Ghidonescu, *Die modernen paedagogischen Strœmmungen im Frankreich*, qui distingue quatre courants principaux dans l'école pédagogique française, représentés par MM. Fouillée, Brunetière, Ferdinand Buisson et Binet.

de son légitime prestige, mais il n'est personne aujourd'hui, sauf quelques primaires, qui lui demande le secret de sa destinée et lui soumette sa vie profonde[1]. Pascal, enfin, est parvenu à se faire entendre[2]. Il lui a fallu deux cents ans et le concours des plus illustres répétiteurs. Mais l'effort a été couronné de succès. Grâce à Dieu, tout homme qui pense, distingue maintenant et hiérarchise les trois ordres de grandeurs. L'écrivain moyen sait que la religion ressortit à d'autres méthodes que les sciences, et que ce n'est pas la dialectique, mais l'intuition et un libre choix qui y mène. Emerson, de plus, et Nietzsche, et Barrès, et Romain Rolland lui ont, à divers titres, enseigné le sens et la valeur de l'héroïsme. A l'encontre du naturalisme, c'est le drame intérieur qui compte désormais à ses yeux. Romancier-psychologue ou poète symboliste, son propos, selon la formule même du symbolisme, est de « voir plus loin que les choses et, par delà leur écorce, d'atteindre jusqu'à la réalité profonde et mystérieuse dont elles ne sont que les signes éphémères ». Il couvre de l'autorité de

1. Dans la préface du récent roman de M. André Beaunier, *l'Homme qui a perdu son moi*, dédié à M. Paul Bourget, nous relevons ces mots : « La science est inhumaine, ce n'est pas pour la dénigrer ; mais je constate que l'admirable science est tout autre chose que nous et, bref, n'a presque rien à faire avec nous. »

2. « C'est le cœur qui connaît les principes. » (Pascal.)

Bergson, le plus littéraire des philosophes, sa croyance dans une certaine spontanéité ou liberté de la personne. Le problème qui torturait les graves loisirs de Sully Prudhomme et qui alimentait les sombres mélancolies de Loti — à savoir : la contradiction des données de l'esprit et des désirs du cœur — est pour lui un problème périmé. Il peut admirer saint François d'Assise, Luther, Pascal, sans réserve, sans s'apitoyer sur leur ignorance et leur « superstition ». Il ne lui paraît pas invraisemblable qu'il surgisse de nouveaux saints. Il a coudoyé des hommes dont il ne suspecte pas la bonne foi, qui — écrivains comme lui et plus grands que lui, — se sont convertis et sont morts en Dieu. Même si c'est un pur esthète, l'histoire de Coppée, de Huysmans, de Charles Guérin et, plus récemment, celle de Le Cardonnel, de Paul Stapfer, d'Albert Fleury, lui est familière. Il laisse aux primaires les moqueries. Bref, ce qui frappe immédiatement dans notre époque, lorsqu'on la compare aux temps du matérialisme et du Parnasse, c'est que les préjugés qui faisaient obstacle, alors, au sentiment religieux ont été balayés. L'aire est nette.

Mais nous pouvons aller plus loin. Nombreuses déjà sont en ce moment les œuvres qu'inspire une réelle préoccupation religieuse.

Il faut l'avouer, l'aloi en est rarement pur. A côté de quelques poètes, enfants de chœur mêlés

au siècle, tels MM. François Mauriac et Robert Vallery-Radot ; à côté d'inquiets « unanimistes » qui ont fait leur Dieu de l'inconscient collectif et leur prophète de M. Jules Romains ; à côté des fils mystiques du « bon saint Verlaine » et de Marceline Desbordes-Valmore qui mêlent transports charnels et extases purifiantes et pour qui la religion est souvent le condiment du vice, — il y a les esthètes qui n'ont vu dans le mysticisme qu'une nouvelle veine à exploiter, il y a les curieux et les érudits qui s'attachent aux accessoires de la piété : musique, vêtements, liturgies et pèlerinages. Mais surtout il y a la puissante et respectée corporation des traditionnistes : Barrès, Bourget, Bazin, leurs trois dieux ; Bordeaux, Louis Bertrand, René Boylesve, André Beaunier et quelques autres demidieux[1].

Mode et imitation, disons-nous, conservatisme et esthétisme, curiosité frivole et raffinement de vice, — de l'encre au lieu de sang. Il est certain qu'un abîme sépare en ce moment l'art de la vie. La littérature est devenue une façon d'industrie, industrie avantageuse, qui n'exige pas de capitaux. La plupart des écrivains font, comme ils disent, du vice, ou de la vertu, indifféremment. C'est ainsi qu'en ce moment — soit fatigue du public, soit

1. C'est la corporation des Bien-pensants. Il y a dans cette lettre B, une fatalité.

usure momentanée du genre grivois — les romans et les pièces défendent souvent les idées morales. Un homme informé, directeur d'une grande revue, nous disait dernièrement : « Le sujet religieux fait prime à cette heure sur le marché ».

Laissons donc hors de cause la personne de nos « chers maîtres » et constatons que, s'ils ont changé de manière, c'est qu'ils croient que le public a changé de goûts. Mais n'attendons pas d'eux un de ces chefs-d'œuvre où sera incarnée notre meilleure âme. Il faut pour cela une compétence directe, une profondeur ardente, une sincérité, qu'ils n'ont pas. En vérité, bien souvent, et dans les parties les plus pathétiques, ils prêtent à sourire. Dès qu'ils parlent de vertu et de religion — M. Romain Rolland en a fait la remarque — ils forcent la note. Il n'y a pas moyen d'y croire. Mais puisque aussi bien leur peu de sérieux a pu produire, çà et là, quelque ouvrage honorable, — que n'est-on pas en droit d'espérer de l'avenir, s'il est vrai, comme c'est notre assurance, que la génération qui monte a soif, non de l'apparence, mais du réel et de la plénitude de l'être?

Mais nous sortons de la littérature pour entrer dans la vie concrète de la nation, et qu'il est difficile d'apprécier les tendances qui s'y dissimulent, obscures, muettes. Rien, ici, ne remplace l'expérience. La mienne, très limitée, se joint à ma foi

pour me contraindre à l'espoir. Je vois que c'est, non pas le déchet, mais les meilleurs de la nouvelle élite, qui soupirent après Dieu, quand ils ne l'ont pas déjà conquis. Cette jeune France, je suis obligé de le constater, unit le sens du réel et celui du divin. Admirable est sa décision d'apostolat; profond son dégoût pour tous les remplaçants de Dieu, — le Progrès, la Morale indépendante, la Société, le Surhomme! En dépit de la dévotion athée d'un Mæterlink[1], des transports douteux de nos belles poétesses, notre patrie aime toujours la franchise; les idées chez elle sont encore à cheval et militantes; sa robuste veine n'est pas tarie de sang rouge.

Oui, c'est ma certitude que la jeune France est en quête du vrai Dieu.

Écoutez, pour finir, comment M. Jacques Delacôdre, un *Jeune-France*, conte le pèlerinage de la génération nouvelle[2] :

Lanterne en main, comme Diogène autrefois cherchant un homme, je suis parti, en quête d'une morale, en quête de la vraie morale.

Sans doute avais-je entendu égrener maint chapelet de devoirs, et maint système ingénieux m'avait été proposé.

Mais tout cela n'avait suscité en moi nul amour.

1. « Sur un sommet, il a élevé un temple de beauté, d'amour et de vérité. Aucune porte n'en défend l'entrée, aucune divinité éphémère ne l'habite », dit Mme Georgette Leblanc. Bref, un mysticisme sans Dieu.

2. *Foi et Vie*, 16 nov. 1912.

C'est pourquoi, soucieux de voir toutes les morales et de choisir la vraie,

Je suis parti, un jour, lanterne en main, comme Diogène autrefois cherchant un homme.

I

D'abord pour me donner un peu le frisson de la nouveauté (car, entre nous, c'était chose monotone, toutes ces morales contradictoires),

Je suis allé trouver ceux dont la morale est qu'il n'en faut point avoir (c'est un système, après tout, comme un autre, pensais-je).

Et voici le langage qu'ils m'ont tenu, bons sceptiques, qui m'ont paru croire bien ferme à leur scepticisme :

« Point ne faut, m'ont-ils dit, de rigide système. Peut-on prévoir l'imprévisible ? Et tout le charme de la vie n'est-il pas dans l'imprévisible ?

« Remets-t-en aux circonstances du soin de te dicter l'état d'âme propre à les bien accueillir.

« Ainsi tu goûteras une série ininterrompue de petites jouissances instantanées.

« Et ta jouissance d'aujourd'hui n'entravera pas ta jouissance de demain.

« Renonce à te traîner à la remorque d'un idéal. Ne renonce pas à l'idéal. Il ne faut renoncer à rien.

« Mais n'enchaîne pas ta vie : aie pour principe de n'en point avoir.

« Sois la chose ailée qu'un souffle emporte et qu'un souffle ramène ».

Ainsi de ces bouches parfumées tombait le conseil de me dissoudre en une poussière d'être,

De répudier la tyrannie d'une ferme volonté pour mieux me soumettre à celle du hasard.

« Non, leur ai-je répondu, vos préceptes ne sauraient m'agréer. Vous me faites penser en présence de la vie

« A des profanes qui écouteraient de la musique : leur oreille ne laisserait pas d'être doucement flattée par instants.....

« Ils auraient de petites secousses agréables et comme à fleur de peau. Mais à tout jamais

« Ils ignoreraient le rythme profond, incapables de s'y reconnaître dans l'alternance entrelacée des thèmes,

« Noyés dans l'harmonie comme dans une ivresse sans mémoire, sans conscience et sans but ».

II

De dépit, j'ai quitté ces hommes et j'ai braqué ma lanterne sur ceux

Dont je savais, non sans quelque intime anxiété, qu'ils me donneraient un mot d'ordre plus clair :

Car leur âme est comparable à une table de marbre où le bien et le mal sont gravés en caractères éternels.

C'est pourquoi ils parlent à autrui le sourire aux lèvres et le mépris au cœur,

Habiles à persuader par ruse et à convaincre par force.

Ils se sont donc jetés sur moi et m'ont dit :

« Quoi ? vous cherchez la vraie morale. Qu'y a-t-il de plus simple ?

« Ecoutez ce qu'enseigne, par notre faible organe, la tradition : notre vérité a fait ses preuves.

« Ce n'est pas en vain que Dieu a parlé ni que des hommes prédestinés recueillent ses paroles,

« En extrayant au fur et à mesure des siècles la riche sève que le profane ne saurait découvrir,

« Et qui met dans son cœur, par nos soins, le rassasiement et l'obéissance..... »

— « Hé quoi ? me suis-je écrié sans vouloir en entendre davantage, si mon âme a besoin d'être mise en tutelle,

« Qui vous donne le droit d'en juger ? Qui vous donne le droit de la mettre en tutelle ? »

— « Nous possédons la norme infaillible. Tu traverseras ta vie, guidé par nous,

« Racheté par la beauté rituelle des actes que tu accompliras, même en ignorant cette beauté. »

— « Arrière, ai-je dit, mes actes vaudront ce que vaudra mon âme. J'ai une âme, entendez-vous ».

Et tout un long moment j'ai couru, avide de boire l'espace et de me sentir libre,

Comme un poulain sauvage qu'on aurait failli cloîtrer dans une écurie somptueuse.

III

De nouveau j'ai braqué ma lanterne et j'ai prêté l'oreille tout en marchant. Des voix sont venues jusqu'à moi en concert discordant.

« Sois logique avec toi-même, m'a dit quelqu'un.

— « Serai-je logique dans la mort ou dans la vie ?

« Simplifie-toi, m'a dit un autre.

— « Qui me dira ce qu'il faut émonder de l'arbre ?

« Elargis-toi.

— « Quels horizons assignerez-vous à ma conquête ?

« Sacrifie-toi au bien social.

— « Qu'est-ce que la société ?

« Sois juste.

— « Où est votre balance ?

« Ne cherche qu'à comprendre.

— « *Je ne comprends pas pourquoi comprendre.*
« *Songe que tu as un corps.*
— « *Eh ! n'ai-je que cela ?*
« *Agis à tout prix.*
— « *Mais encore que faire ?*
« *Abstiens-toi.*
— « *Le puis-je ?*
« *Sois heureux d'être inquiet.*
— « *L'inquiétude serait-elle un remède à l'inquiétude ?* »

Et comme j'avançais toujours, je me suis aperçu que j'étais fatigué

Et qu'il y avait tant de morales à parcourir, oh ! un grouillement confus de morales,

Que je n'en viendrais jamais à bout.

Alors, un peu mélancolique, je me suis assis au bord de la route, posant ma lanterne à mes côtés,

Et, ma tête lasse sur mes genoux las, j'ai songé.

Parmi tant de belles morales que n'avais-je trouvé l'élue ?

Mais de tous les doutes qu'elles avaient fait naître en moi

Je n'arrivai pas à me désespérer. En eux je pressentais ma délivrance.....

Et voici : peu à peu, d'avoir consenti à être fatigué, j'ai connu l'apaisement :

IV

« *O moralistes, vous tous, hommes à préceptes, et qui vous consumez en œuvres et en vertus de détail, écoutez :*

« *Malheur à moi qui vous ai demandé mieux que ma jeunesse et mieux que mon Christ !*

« *Vous voulez diriger mon action et ne me proposez même pas une raison d'agir.*

« Vous distinguez le bien et le mal et vous ne croyez plus à rien.

« Vous m'offrez quelques miettes tombées de la table divine,

« A moi qui veux avoir part à tout le festin.

« Quand il s'agit de conserver la patrie et d'édifier la civilisation,

« Vous parlez bien de cimenter les consciences par une saine morale. Or sachez-le :

« Ce n'est pas du ciment, chose morte qu'il nous faut,

C'est une vie, c'est une foi, c'est un chant qui soulève le monde comme une poitrine :

« Que mes actes soient le reflet de mon âme,

« Que ma vie ou ma mort, ma souffrance ou ma joie se consument en témoignage,

« Que j'aie l'amour — et toute la morale me sera donnée par surcroît ! »

GASTON RIOU.

LE MATÉRIALISME AU THÉATRE[1]

Un critique pénétrant, qui connaissait très bien le théâtre et qui avait étudié de près ses relations avec les idées et les mœurs, J.-J. Weiss, distinguait deux dates capitales dans la littérature ou, pour mieux dire, dans le mouvement général des esprits au XIX[e] siècle : 1830 et 1852. Il insistait, comme on l'a fait tant de fois, sur l'opposition et le contraste de l'enthousiasme romantique et de l'esprit positif qui avait pris sa place à l'avènement du Second Empire, transformé la pensée et l'art, instauré le réalisme. Volontiers, il aurait résumé les différences des deux époques en ces deux mots : idéalisme et matérialisme.

Le 2 décembre a été une douche d'eau glacée sur des cerveaux en feu. Tout le travail de l'imagination française s'est arrêté net. On ne peut pas dire que le champ de la pensée se soit rétréci; la marche en avant de la philosophie naturelle, dont nous suivons chaque jour le progrès hardi, date de ce moment-là. Si le champ de la

1. Conférence faite par Firmin Roz.

pensée ne s'est pas rétréci, il s'est abaissé. Le coup d'aile est tombé; nous n'avons plus eu de char de Phaéton, ni d'essor à travers la nuée bleue. Éloquence, poésie, philosophie idéale, enthousiasme de la politique et de la liberté, ivresse de la foi et de l'amour, qu'êtes-vous devenus?

Qu'êtes-vous devenus au théâtre? — demandait en particulier le sagace observateur des productions dramatiques que lui offrait son temps. Et il dressait un réquisitoire contre les personnages de Dumas fils, de Victorien Sardou et d'Octave Feuillet. Il s'indigne de ce que, dans *Le Supplice d'une femme*, ces personnages « ne valent et ne vivent que par les rapports légaux et sociaux qu'ils expriment », de ce que jamais ils ne nous font entendre l'accent profond de l'honnêteté, le cri du repentir, le vrai cri de l'âme :

Chez cette femme écrasée sous le poids de sa faute, la douleur et la honte du supplice supporté pendant sept années parlent seules. Quelle sécheresse ! Quelle dureté ! Et cette morale d'airain, ce serait toute la morale ! Au fond, il ne s'agit pas ici de nos devoirs, il s'agit des nécessités du mariage et des retours vengeurs de la loi sociale. De tels exemples peuvent rendre plus sages et plus prudents ceux qui les reçoivent, ils ne les convertissent point.

Weiss trouve cette prudence trop terre à terre, et cette sagesse trop positive. Mais ce qu'il reproche surtout à l'auteur du *Roman d'un jeune homme pauvre*, ce qu'il lui reproche comme une

trahison, c'est d'avoir, dans *La Belle au bois dormant*, transporté à son tour au théâtre le panégyrique du jeune homme riche et du jeune homme pratique, auquel appartient désormais le globe :

De toutes les victoires que l'économie politique, armée du code de commerce, a remportées depuis quelques années dans le domaine des lettres et ailleurs, la plus étonnante, la plus inattendue, est certainement celle qui a mis à ses pieds, avec Blanche de Guy-Châtel, Marguerite, Bellah, Sabine et Mme de Palm.

Ces victoires de l'économie politique et du code de commerce, et toutes les victoires du même genre, celles de l'ordre légal, de l'ordre social, voilà ce que J.-J. Weiss considère comme un insupportable et brutal triomphe de l'esprit positif. Voilà ce qu'il reproche aux mœurs de son temps et au théâtre qui non seulement les reflète, mais contribue sans doute à les former.

Nous voyons mieux aujourd'hui l'exacte relation qu'il y a entre les deux époques et sans méconnaître les caractères par lesquels, en effet, elles s'opposent, nous sommes en mesure de mieux pénétrer peut-être le sens de cette opposition. Il nous apparaît assez clairement à distance que la réaction de 1852 s'est faite contre certaines conséquences des principes de l'époque précédente et non pas contre ces principes eux-mêmes. Nous avons compris que ce qui fait le fond du romantisme, c'est

l'exaltation, l'affranchissement, le déchaînement de l'individu. Nous voyons aussi que le Second Empire est né d'un besoin, d'un désir d'arrêter, modérer, comprimer, dans l'ordre politique et social, les effets de cet individualisme et de l'anarchie qui en était ou qu'on en croyait la suite. Il semble bien, dès lors, quand on essaie de regarder l'Histoire avec sérénité, que l'Empire de Napoléon III fut une tentative — louable ou regrettable, heureuse ou non, bienfaisante ou malfaisante : voilà ce qui ne nous regarde pas ici, et ce qui appartient aux discussions des partis et aux passions politiques — une tentative pour restaurer, avec l'autorité, un certain ordre légal et social dans le désordre moral. Et c'est de cette compression des effets, dans la persistance des causes, que naît le malaise, contre lequel ne cessent de protester ensemble, pour des raisons différentes, mais pour d'excellentes raisons, les légitimistes et les libéraux. C'est de ce formalisme que se plaint, et c'est contre ce réalisme social que proteste le critique libéral J.-J. Weiss, quand il les rencontre et les poursuit et les dénonce dans les pièces de Dumas fils, de Sardou et de Feuillet. L'esprit positif, les faits, la loi, les exigences sociales, — voilà ce qu'il n'aime pas, voilà ce qui lui paraît dur, — voilà ce qui explique pour lui la sécheresse, la brutalité de ce théâtre sans âme.

Oui, sans âme... Et c'est en quoi, précisément, on peut dire qu'il est, en effet, sans le vouloir et sans le savoir, matérialiste. Vous entendez bien qu'il ne faut pas prendre le mot au sens strict. Nous sommes ici non dans la philosophie, mais dans la littérature. Littérairement, cette tendance se manifeste par une transformation fâcheuse des personnages, que Weiss ne manque pas de signaler.

On ne met presque plus des hommes au théâtre. L'ancienne scène française connaissait des amoureux, des avares, des jeunes gens, des vieillards, des sots, des méchants, des coquins et des imbéciles. Tous ces gens-là, même ceux qui, comme Turcaret, tenaient le plus parfaitement de la brute, ne laissaient pas que d'être des créatures douées d'un certain discernement intellectuel et moral. Ils avaient, de quelque manière qu'on veuille définir l'âme, ce qui s'appelle une âme. C'étaient en un mot des personnes. On les a remplacés trop souvent par de purs pantins.

Voyez, ajoute le critique, le théâtre de M. Sardou : marionnettes. Si nous pouvons nous y plaire, c'est que nous avons affaire au plus étourdissant, au plus étincelant montreur de marionnettes. Mais il faut, comme Alexandre Dumas, qu'il soit toujours là, toujours derrière eux, toujours en scène, avec sa verve, avec son esprit, avec ses mots, avec ses tirades, à quoi nous ne pouvons pas plus échapper qu'à la faconde d'un *cicerone* chargé d'interpréter une collection de figures de cire.

Y a-t-il là une influence de la philosophie? J.-J. Weiss serait tenté de le croire.

Les auteurs dramatiques ont pris, peut-être à leur insu, le spectre primitif et le type uniforme de leur homme-machine dans les diverses philosophies aujourd'hui en possession des intelligences, et il se peut que cette réduction des mouvements de l'âme à des mouvements automatiques, dont nous sommes choqués dans les pièces de M. Sardou et de quelques-uns de ses contemporains, atteste moins la décadence de l'art dramatique que l'altération de nos plus vieilles et de nos plus saines croyances.

Je ne le pense pas. Nos vieilles et saines croyances n'avaient pas attendu, pour s'altérer, le coup d'État du 2 Décembre. La théorie de l'homme-machine date de la première moitié du XVIIIe siècle; elle est exposée sous ce nom même dans l'ouvrage de La Mettrie; si tous les contemporains de ce médecin matérialiste n'allèrent pas aussi loin que lui, ce n'est pas un esprit très différent qu'on rencontre dans le séduisant *Traité des sensations* qui fit de Condillac un chef d'école, dans *L'Esprit*, d'Helvétius, dans *Le Système de la Nature*, de ce baron d'Holbach que ses soupers avaient fait surnommer le « Maître d'hôtel de la philosophie ». Tout cela n'avait point empêché, mais avait provoqué plutôt, par une réaction naturelle, cet enthousiasme, cette foi, ces élans de tendresse et d'amour, ces rêves de justice et de liberté, ces

longs espoirs et ces vastes pensers, cette poussée d'idéal et cette fièvre d'idéologie que J.-J Weiss admire dans la France de 1830. Pourquoi la France de 1852 serait-elle devenue soudain si sensible à la philosophie et à cette philosophie? En littérature, les sentiments et les mœurs l'emportent de beaucoup sur les idées, — qui sont elles-mêmes, beaucoup plus qu'on ne le croit, dans la dépendance des mœurs et des sentiments. Voyez, par exemple, l'idée de science. Au XVIIe siècle, elle reste parfaitement circonscrite dans le domaine des faits de la nature; elle n'empiète ni sur celui de l'esprit, ni sur celui de la société. Elle donne naissance à une admirable discipline qui laisse subsister à côté d'elle toutes les autres disciplines, aussi indépendantes, et non moins légitimes. Le XVIIIe siècle, critique et batailleur, en fait une arme contre les institutions et les croyances : par elle, il espère tout détruire. Et voici qu'au XIXe siècle certains lui demanderont une reconstruction universelle. Elle se flattera de supplanter la philosophie, qui en est si foncièrement distincte, la religion qui n'a avec elle rien de commun. Non, certes, ce n'est pas la science qui est matérialiste ou spiritualiste, individualiste ou socialiste ; ce sont nos opinions et nos croyances qui tirent à elles et tordent et déforment l'idée de la science. Et pareillement, mais bien plus encore, parce qu'il

s'agit de notions plus indéterminées, plus complexes, nos dispositions, nos instruments, nos mœurs commandent à nos idées, nous les font choisir, développer et forcer....

Revenons donc aux dispositions profondes que nous avons cru reconnaître, maintenues, contenues, et comprimées durant cette période qui s'ouvre vers 1850 et qui marque l'avènement du réalisme. Ce sont elles qui reparaissent dans le naturalisme, et rien ne les contient cette fois. On oppose d'ordinaire le naturalisme au romantisme. Rien de plus faux. Le romantisme devait aboutir au naturalisme. Le romantisme disait : tout ce qui est dans la vie peut être dans l'art, doit être dans l'art, le laid comme le beau, le grotesque comme le sublime, l'ignoble comme le grand, et ce qui est abject comme ce qui est pur. Inévitablement on dira — et le pas sera franchi : — c'est même sur ces éléments nouveaux qu'il convient d'insister, précisément parce qu'ils sont nouveaux et qu'ils ont été méconnus : ce n'est pas assez que l'artiste revendique leurs droits : il doit leur assurer une revanche. Donc les laideurs, les ignominies, les bassesses ne seront même point considérées comme une partie de l'art, mais pour l'instant du moins, comme l'art tout entier. On se réclamera de la science, on se réclamera de la philosophie, pour ennoblir et relever la doctrine. En réalité, il y a là surtout une

réaction littéraire, une adaptation en partie spontanée, en partie consciente, volontaire et calculée, aux mœurs et au goût du temps, une exploitation de ces mœurs et de ce goût.

C'est ici qu'on voit nettement la solidarité, l'action réciproque, des mœurs et de l'art, si l'art subit l'influence des mœurs, les mœurs subissent à leur tour l'influence de l'art. Ils peuvent mutuellement s'ennoblir ou se dégrader. Il faut bien le reconnaître : depuis vingt-cinq ans, ils se sont l'un l'autre quelquefois — trop souvent — dégradés.

Donc, le naturalisme est venu. Vers 1885 il triomphait dans le roman ; il ne s'était pas encore imposé au théâtre. La scène était occupée ou dominée par Emile Augier, Alexandre Dumas fils, par les imitateurs aussi ou les continuateurs de Scribe. De plus, le naturalisme n'est pas dramatique. Ni l'étude du milieu, ni la peinture de tous les aspects de la vie, et principalement des aspects négligés et négligeables, ne se prêtent aux lois du genre, à ses exigences et à ses conventions. Avec un grand talent et une incontestable originalité, Henry Beyle, qui n'était le disciple de personne, tira du naturalisme tout ce que le théâtre ne pouvait s'assimiler. *Le Corbeau* et *La Parisienne* sont des chefs-d'œuvre de pessimisme, de dureté et d'ironie. Leur influence ne fut pas étrangère sans doute à l'esthétique du Théâtre-Libre. Mais dans les huit années où celui-ci

mena ses plus brillantes campagnes on retrouve surtout l'influence de Zola et de l'école de Médan.

On connaît la psychologie de cette école : elle n'est, à vrai dire, qu'une physiologie, la physiologie de la bête humaine. Les hommes sont ignobles et veules, les femmes d'une immoralité plus inconsciente encore et plus cynique, d'une ingéniosité perverse. La mauvaise opinion que les auteurs ont de la femme s'inspire de Schopenhauer et se réclame de la science. Le dramaturge, comme le romancier, est un « naturaliste » et son domaine après tout n'est qu'une section de la zoologie. Ces messieurs parleront de l'âme quand on la leur aura montrée au bout d'un scalpel ; en attendant, ils ont mieux à faire, infiniment mieux, et ils plongent dans le déterminisme, l'hérédité, la pathologie, ou tout simplement, s'ils ne veulent être qu'artistes, ils découpent des tranches de vie...

On eût bien étonné les naturalistes en leur affirmant qu'ils se rattachaient au romantisme : une école nouvelle ne se constitue qu'en se distinguant de celle qui la précède et, comme disent les philosophes, ne se pose qu'en s'opposant. L'obsession de Zola fut de se dresser en face de Hugo, comme un Titan en face d'un autre Titan, de partager le siècle avec lui et d'en symboliser dans ces deux grandes figures la fortune ou, comme Zola le croyait sans doute, le progrès. Le naturalisme se

réclama de la science. Tout ce qui vous choque dans la vie et dans l'humanité, nous dit-il, toute cette bassesse, toutes ces vilenies, toutes ces cruautés, toutes ces tares, c'est la fatalité de la nature, c'est le résultat du *déterminisme*, l'effet des lois. L'histoire des Rougon-Macquart fut employée à le prouver. Or, pour la nature, pour ses lois, son déterminisme, il n'y a point d'âme. La physiologie doit donc remplacer la psychologie. Il y a une physiologie de l'individu, une physiologie de la société. On voit dès lors se manifester dans la littérature et plus brutalement, au théâtre, de ces tendances que je me risquerai à appeler le matérialisme individuel et le matérialisme social. Pourquoi plus brutalement sur la scène que dans les autres genres littéraires? Nous le comprendrons aisément si nous envisageons tour à tour comment se recrutent aujourd'hui le public et les auteurs.

Il n'y a pas de forme d'art, tout d'abord, qui soit plus soumise à l'influence du public que le théâtre, plus étroitement liée à ses goûts. Or, le public de notre théâtre ne ressemble guère aujourd'hui à ce qu'il fut jadis. Il est devenu si composite, si cosmopolite, que le meilleur moyen de le séduire est de faire appel à ce qu'il y a de plus sûrement commun entre des spectateurs de toute provenance, accourus de toutes parts et rassemblés dans la seule recherche du plaisir. Mis au service d'une telle clientèle, car

c'est elle qui paie, l'art dramatique a limité de plus en plus le choix de ses sujets ; il a usé à tourner dans un cercle trop restreint, toutes les ressources d'élégance, d'esprit et de savoir, qui eussent relevé et comme assaisonné des qualités plus sérieuses. Il est tombé dans la « rosserie » et le libertinage. Il a exploité toute la gamme des sensations physiques. C'est un fonds assez peu varié : on s'est rattrapé sur les accessoires. On a compté sur le luxe ou l'audace de la mise en scène, sur le talent de l'acteur et plus encore sur les agréments de l'actrice, — sur tout ce qui est étranger à l'essence même du drame, tout ce qui peut le détourner de sa véritable tradition, c'est-à-dire de l'analyse psychologique, de la vérité morale, de l'observation exacte et de la satire généreuse. On s'est efforcé de flatter les yeux, les appétits et les instincts. Pour entretenir l'excitation, pour éviter la satiété et l'indifférence, il a fallu donner toujours plus, pratiquer la surenchère, et on a ainsi dépravé chaque jour davantage le goût public, par le moyen d'un art qui s'était, pour lui plaire, dépravé.

Mais n'est-ce pas le privilège du talent de réagir contre les tendances antiartistiques du milieu et d'éclairer le goût, de le relever? Ici interviennent les fâcheux effets d'une sélection à rebours dont il faut tenir compte quand on étudie le théâtre contemporain.

Il y a, en effet, comme un concours de circonstances pour multiplier et exalter les convoitises autour du théâtre. En un temps où il est si difficile à un roman, à un poème, d'attirer l'attention si l'auteur n'est déjà célèbre, une convention unanimement admise crée au contraire un privilège exceptionnel à l'auteur dramatique. C'est une règle qu'à la répétition générale, à la première représentation et même à la seconde, la salle soit occupée par des journalistes, par des critiques qui, dans les quotidiens, les revues hebdomadaires, les revues de quinzaine, les revues mensuelles, commenceront dès le lendemain à vous parler de la pièce et continueront pendant un mois. L'auteur dramatique a gratuitement, mécaniquement, une publicité extravagante, qui entraîne comme conséquence une notoriété rapide et un gain considérable. Il n'est donc pas surprenant qu'à la suite du vrai talent se précipitent dans la carrière tous les impatients et tous les habiles, y compris ceux qui seraient mieux à leur place hors de la littérature, de toute littérature. Ainsi ont prévalu peu à peu au théâtre l'habileté professionnelle et le caractère commercial. On voit se multiplier les collaborations, pareilles à la raison sociale d'une industrie. Il ne s'agit dès lors, dans cette fabrication, que de flatter la clientèle. Si le produit ainsi obtenu n'est pas jugé assez alléchant par lui-même, la maison de commerce donne une

prime avec sa marchandise. Cette prime est ce qu'on appelle dans le jargon de théâtre l'attraction ou le « clou ». Et voilà comment le théâtre, tourné chaque jour davantage, et plus que toute autre forme de la littérature, vers l'extérieur de la vie, est devenu aussi plus esclave des sens, des sensations et de la sensualité. Voilà comment il était prédestiné à subir plus rudement les atteintes de l'esprit matérialiste.

Il s'est manifesté, disions-nous, dans la conception de l'individu et de la société.

Le romantisme avait dressé l'individu contre la société. Le naturalisme accentuera encore cette opposition puisqu'il remplace les sentiments par des instincts.

Il se peut qu'il y ait des inctincts sociaux ; mais il y a incontestablement des instincts individuels, et le conflit est terrible. Voici l'amour, par exemple : le romantisme lui avait reconnu tous les droits. Du point de vue naturaliste, qui est un point de vue matérialiste, la question des droits ne se pose pas pour lui. Il est la force, la force irrésistible et souveraine. Le « Théâtre d'amour » de M. de Porto-Riche ; le théâtre de M. Bataille, une partie du théâtre de M. Bernstein, presque tout celui de M. Coolus, de M. Pierre Wolff, ne nous montrent guère autre chose. Vous comprenez que pour beaucoup de raisons il ne me convienne pas d'in-

sister. Faites appel à vos souvenirs et permettez-moi de me borner à les rafraîchir ou à les préciser avec un ou deux exemples.

Vous savez de quelle qualité est, dans la *Vierge folle*, l'amour de Dianette de Chavance. pour l'avocat Armaury.

Elle l'a laissé voir elle-même dans des pages que son père a surprises et dont il dit sans rien de plus : « Quelle ordure ! » On ne lui témoigne d'ailleurs aucune pitié, pas plus qu'elle ne manifeste aucun regret : c'est un envoûtement, un fait d'ordre physique. Et Dianette s'enfuit de chez elle, et Armaury, bâtonnier de l'Ordre des Avocats, abandonne sa femme, ses fonctions, pour enlever cette enfant dont il pourrait être le père.

A la fin du dernier acte, elle se tuera, sans hésitation, n'ayant jamais rien mis en balance avec cet amour qui la domine et l'asservit. Ce n'est pas une jeune fille : c'est une possédée.

Dans *la Visite de noces*, Dumas nous avait montré une femme, Mme de Morancé, guérie de son amour parce qu'un bienfaisant et habile ami a su lui faire paraître toute l'indignité de l'homme qu'elle aimait. Cet homme, en effet, M. de Cygneroi, qui l'a abandonnée, fidèle, revient à elle quand, par un subterfuge, on lui fait croire qu'elle était parée de tous les vices. Un tel sentiment paraissait monstrueux et suffisait à rendre repoussant celui qui était capable

de l'éprouver. Il paraît tout naturel à M. Romain Coolus qui a renversé cette situation dans *les Marionnettes*. Là nous voyons un mari se conduire de la façon la plus abominable envers la jeune fille qu'il vient d'épouser pour ne venir à elle que quand elle lui a joué la plus audacieuse comédie de la liberté et de l'infidélité. Il n'entre dans de telles amours rien de ce qu'on pourrait rapporter à l'âme. Tout n'y est qu'instinct, instinct physique qui s'éparpille et bientôt se pervertit.

De l'exaspération, en effet, on en est venu, naturellement, inévitablement, à la perversion. On est passé de la physiologie à la pathologie. Il me serait difficile d'analyser ici le personnage de Pierre Marcès dans *La Bête*, de M. Edmond Fleg. Mais le titre de la pièce nous renseigne déjà quelque peu sur ce qu'il peut être. Quelque peu seulement, car je ne sache pas que le sadisme se rencontre dans la vie animale et Pierre Marcès est sur ce point au-dessous de la bestialité. Je m'empresse d'ajouter que la pièce ne manque pas de valeur et que le dénouement en est moral.

Les tendances matérialistes qui se sont infiltrées dans notre théâtre y ont remplacé le romanesque sentimental par le romanesque sensuel. Au point de vue de l'art, ce n'est pas un gain. La sensualité n'a rien d'artistique; elle est bornée, monotone et ne laisse pas à nos facultés esthétiques cette

liberté de jeu qui est la condition essentielle de l'art. Pour remédier à cette infériorité, les auteurs en sont réduits à renchérir, à chercher des « attractions », à compter sur le décor, les costumes, les déshabillés, la grivoiserie et tous accessoires qui peuvent assurer un succès matériel mais étouffent l'art dramatique, sans parler de la démoralisation des spectateurs et de la perversion de leur goût.

En même temps que cette conception matérialiste de la vie et de l'art se manifestait dans la psychologie, ou, pour mieux dire, dans la physiologie de l'individu, elle exerçait son influence sur la peinture de la société. Il y a, disais-je, dans notre théâtre contemporain, ce qu'on pourrait appeler un matérialisme social. Entre ces personnages que font mouvoir des instincts déchaînés, la vie sociale n'est plus qu'un conflit sauvage d'intérêts, une âpre lutte économique ou juridique. L'arme par excellence, c'est l'argent; l'obstacle suprême, c'est la loi. Je vous signalais, au début de cet exposé, la mauvaise humeur de J.-J. Weiss contre l'intervention de la loi dans le théâtre de Dumas fils. Qu'aurait-il pensé du théâtre de M. Paul Hervieu? Je n'ai pas besoin de rappeler ici ces pièces qui, dans leur genre, sont des chefs-d'œuvre : *Les Tenailles*, *La Loi de l'homme*. Serait-ce en forcer l'interprétation que

d'y voir un témoignage de l'esprit individualiste et positif appliqué à l'étude des sentiments domestiques, au problème du mariage, qui est sans doute le problème essentiel et fondamental de la vie sociale? Mais je sais tout ce qu'il y aurait à dire contre une classification qui attacherait de telles œuvres à l'influence matérialiste et c'est ailleurs qu'il convient de chercher nos exemples.

Avez-vous remarqué l'importance donnée à la question d'argent dans le théâtre de M. Henry Bernstein? Nous y voyons s'exalter et se déchainer l'audace qui procure cette puissance positive. Les amants s'adressent au jeu dans *La Rafale*, au vol dans *Le Voleur*. Bréchart. dans *Samson*, anéantira sa propre fortune pour écraser son rival sous les ruines.

Tout naturellement, la brutalité des personnages se manifeste par la brutalité de leurs actions. Cette psychologie sommaire ne peut se traduire que par des péripéties violentes. Rien n'est plus défavorable au grand art. Le théâtre classique, qui est allé si loin dans le réalisme, dans le vrai réalisme, nous a peint, lui aussi, des monstres. Où trouverions-nous mieux en ce genre que Néron et que Phèdre? Mais voyez comme le génie de Racine est servi par la magnifique conception dramatique de son temps. Il choisit l'heure où Néron hésite encore, et ce qu'il nous montre dans ce jeune

cœur, c'est la lutte des forces contraires, un sublime et magnifique conflit. Le bien et le mal ne se livrent de pareils combats que pour la possession d'une âme, dont ils attestent ainsi et proclament le prix. Considérez Phèdre maintenant. Effrayée du secret qu'elle découvre en elle-même, elle veut d'abord mourir sans parler, ne parle que parce qu'elle se croit libre, laisse par honte, pour cacher la faute déjà faite, se consommer un plus grand crime, se relève par le remords, est replongée plus profondément dans le mal par une crise effroyable de jalousie, et, aussitôt que l'irréparable est consommé, repentante, se rachète enfin par la confession publique et la mort volontaire. Laissons-la parler un instant, afin de mesurer à quelle sublimité peut atteindre, dans une littérature d'inspiration noble et vraiment humaine, le désespoir et la honte. « J'appelle misérable », explique un des personnages de M. Bernstein, Guillaume Bourgade dans *Après moi*, une des pièces les moins violentes de l'auteur, puisqu'elle fut écrite pour la Comédie-Française, « j'appelle misérable un homme qui a *échoué* dans une entreprise illicite ». Cette définition résume l'esprit du théâtre matérialiste. Écoutons-les, maintenant, ces accents prodigieux d'une « misérable » que le poète a choisie grande entre toutes pour qu'elle puisse égaler à sa grandeur le sentiment de son indignité, de

sa déchéance et de sa misère. Précisément parce qu'elle est la fille des dieux, Phèdre ne trouve de refuge nulle part, et l'inévitable jugement lui sera plus cruel. La coupable apparaît ainsi comme une victime éperdue et, si j'ose dire, une leçon vivante :

Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.
Mes crimes désormais ont comblé la mesure :
Je respire à la fois la honte et l'imposture...
Misérable ! et je vis ! et je soutiens la vue
De ce soleil sacré dont je suis descendue !
J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux ;
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux :
Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais, que dis-je ? mon père y tient l'urne fatale ;
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains :
Minos juge aux Enfers tous les pâles humains.
Ah ! combien frémira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers
Et des crimes peut-être inconnus aux Enfers !
Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible ?
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible ;
Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
Pardonne ; un dieu cruel a perdu ta famille ;
Reconnais sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit :
Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie,
Je rends dans les tourments une inutile vie.

Tout y est, en quelques vers : le sentiment de la faute, de la dégradation, de la déchéance ; l'hor-

reur de soi, l'impossibilité de s'échapper à soi-même et d'éviter le châtiment, le tourment anticipé de l'expiation, l'accablement de la défaite et l'amertume de la déception.... Voilà ce qui peut se passer dans une âme. Je dis *dans une âme*, car, comme Tolstoï l'affirmait du point de vue de la morale, nous pouvons l'affirmer du point de vue de l'art : « il faut avoir une âme ! » La Phèdre de Racine avait une âme, qu'elle exhale dans ces deux vers, dont le second est infini :

Et la mort, à mes yeux dérobant la clarté,
Rend au jour qu'ils souillaient toute sa pureté.

Son dernier mot est *pureté* ! Il a fallu que M. Jules Lemaître nous le fasse remarquer, tant nous manquons souvent à découvrir tout ce qui se cache de vérité, d'intuition divinatrice, sous l'apparence toute simple et tout unie de nos grands classiques.

Ils nous montrent du moins assez clairement que la lutte intérieure est indispensable à la peinture tragique des sentiments. La supprimer, c'est livrer la scène à un intérêt d'intrigues ou aux ébats forcenés de brutes impulsives. L'art de quelques-uns de nos dramaturges contemporains tire sa fausse puissance de situations ingénieusement combinées et de coups de théâtre. L'inspiration matérialiste aboutit au Grand Guignol de

M. Bernstein et au Petit Guignol de M. Abel Hermant.

Nous ne retrouvons que trop, dans le théâtre contemporain, l'influence de ce matérialisme brutal qui résulte de la surexcitation des appétits et de la violence des convoitises dans une société où la poussée égalitaire n'est suffisamment contrebalancée ni par le sens social, ni par les croyances religieuses. Sans doute, l'art a le droit de représenter les pires canailles, et un Balzac ne s'en est pas fait faute. Mais précisément il a su les mettre à leur place. Et il les a mises à leur place, en donnant à ses livres les fortes assises des lois sociales, de l'ordre sans quoi une société est prompte à mourir. Il ne s'est jamais contenté de les lancer à travers ses *histoires* comme des fauves enfuis de leur cage, et de narrer leurs aventures comme des faits divers. Il a toujours indiqué leurs origines et les causes de leur succès ou de leur défaite finale [1].

Car telles sont bien les deux conditions essentielles de l'art : la richesse de la vie individuelle et la subordination de l'individu à ses fins supérieures. Le paganisme eut le culte de la cité et le christianisme le culte de l'âme, le désir de la perfection, de la « Cité de Dieu ». Les deux aspi-

1. Henry Bordeaux, *la Vie au théâtre*, 2e série, p. 393.

rations, d'ailleurs, se pénètrent, se soutiennent et se concilient. Elles animent tous les chefs-d'œuvre de la littérature antique et de la littérature moderne. On les y reconnaît quelquefois sous d'assez déconcertantes métamorphoses. Elles éclatent comme à l'état pur dans les grands héros tragiques, ceux d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de Corneille et de Racine. La comédie ne peut ni redresser les mœurs ni même les peindre si elle ne va pas jusqu'à l'ordre fondamental par quoi subsistent les sociétés et si elle ignore ce que sont les vices et les vertus. Le théâtre n'est qu'un spectacle, il n'est plus un art, s'il ne nous montre les conflits et les crises où soit engagée la nature humaine tout entière, cœur, intelligence et volonté, — ses luttes, ses hésitations, ses défaillances, ses efforts, ses victoires et ses défaites. On leur a substitué trop souvent de nos jours, tant est fiévreuse la hâte de la production dramatique, et âpre la concurrence, et pressant le désir d'aller au succès par le plus court chemin, on leur a substitué des conflits d'ordre brutal et terre à terre, ceux de la ménagerie, entre fauves, ceux du tripot, entre joueurs. Trop souvent on ne nous montre plus l'individu que dans le déchaînement de ses appétits, de ses instincts. Au vieux romantisme idéaliste on a substitué quelquefois — quelquefois seulement, et il convient de ne pas exagérer — un néo-romantisme matérialiste.

Le second s'oppose moins au premier qu'il ne le continue, et nous ne les comprendrons l'un et l'autre que si nous les ramenons à leur principe commun : l'individualisme ; disons, si vous voulez — car le mot peut avoir un meilleur sens — l'individualisme mal compris.

Le « théâtre brutal », contre lequel s'élevait J.-J. Weiss, c'est celui qui nous représente l'individu maintenu seulement par l'ordre légal et social du Second Empire. Le théâtre brutal d'aujourd'hui c'est celui qui nous montre cet individu déchaîné. Et je le redis encore : c'est toujours l'individu. Et du romantisme au naturalisme il y a non pas une révolution, mais une évolution et, si on réduit le mot à son sens scientifique, abstraction faite de toute signification morale, un *progrès*.

Voilà ce qu'il était peut-être difficile de voir entre 1850 et 1860, quand fit son apparition au théâtre cet esprit nouveau que Weiss appelait « brutal », « réaliste » ou « positif ». Le pénétrant critique s'en étonnait, s'en alarmait, en cherchait les causes et, dans son libéralisme froissé, les attribuait à la politique du régime impérial. Il écrivait en 1866 :

De quelque côté que l'observateur tourne ses regards et quelque sujet qu'il examine, quand c'est un sujet d'intérêt public, il est amené à toujours souhaiter le même remède à des maux en apparence divers. C'est une plus

grande liberté politique, consacrée par les institutions, qui, en donnant aux mœurs plus d'élévation, arriverait par un effet indirect à corriger la licence du théâtre. Beaucoup de lois qu'on a promulguées, il y a une quinzaine d'années, dans l'intérêt de la société, de l'ordre, de la religion, de la famille, du principe d'autorité, n'ont pas réussi cependant à sauver le respect des notions essentielles sur lesquelles sont fondés et l'ordre social et l'ordre domestique.

Je n'ai pas besoin de vous dire si c'est au respect de ces notions essentielles que, depuis, nous avons, en France, travaillé. Weiss lui-même, aussi bien, le constatait mélancoliquement dans sa préface, en 1889 :

Bien qu'à une époque plus récente, les lois constitutionnelles de 1875 et l'avènement de la République nous aient rendu le nécessaire de la liberté, il serait impossible à celui qui observe avant tout dans la nation le développement de l'esprit et celui des mœurs publiques, en tant que le second phénomène est corrélatif au premier, il lui serait impossible de démontrer que jusqu'à présent la révolution de 1870 ait enfanté un ordre de choses qui s'oppose systématiquement à la date de 1852, comme la date de 1852 à celle de 1830 ou de 1820. Nous n'avons pas pris une direction déterminée vers des pôles nouveaux; nous n'avons pas une règle nouvelle de nos mœurs ni une conception nouvelle de la vie ou du rêve de la vie. Les tendances vicieuses ou erronées sont les mêmes en 1889 qu'elles étaient en 1863, sous le ministère Rouher-Duruy-Baroche. En 1863, une législation qui exagérait les droits de l'autorité publique et en étendait outre mesure la sphère, avait tout concentré en un seul homme; elle n'avait pas pour cela créé l'ordre; le trait

dominant du gouvernement, ce n'était pas le despotisme, c'était l'anarchie. En 1889...

Abandonnons ici J.-J. Weiss : nous entrerions avec lui dans la politique. Et qu'eût-il dit en 1912? Peut-être eût-il compris enfin d'où venait cette « anarchie »; peut-être eût-il remonté, comme il semble qu'on finisse enfin par s'en aviser maintenant, à la cause. Il se fût rendu compte alors que sa fameuse opposition des deux dates de 1830-1852 n'avait pas toute la réalité, ni, par conséquent, toute l'importance qu'il lui attribuait. Il eût reconnu, parce qu'elle commence à devenir manifeste, la continuité de ces mouvements littéraires : romantisme, réalisme, naturalisme, non moins certaine que la continuité de ces mouvements historiques : monarchie de Juillet, République de 1848, Empire, Troisième République. Et la réforme des Lois, qu'il se déclarait tenté de demander, non plus au nom d'un parti ou d'une théorie politique, mais « au nom des mœurs françaises et de l'esprit français », il serait bien obligé de s'appuyer sur ce qui fit, au cours des siècles de notre histoire, le meilleur de cet esprit et de ces mœurs....

Nous nous en sommes insensiblement fort éloignés. Il semble que nous commencions à y revenir. La philosophie proprement dite n'a que peu de part aux vicissitudes de notre théâtre. Celui-ci, par les conditions mêmes dans lesquelles

il se développe aujourd'hui, est condamné à devenir de plus en plus une industrie et une industrie de caractère essentiellement cosmopolite. Nos auteurs travaillent pour l'exportation et, à Paris même, ont affaire à un public où les étrangers figurent au moins en aussi grand nombre que les Français. Et qu'on veuille bien m'entendre : je ne condamne point le goût de nos hôtes. Dans la nouveauté et le désordre de leurs impressions, l'œuvre dramatique n'est plus qu'une curiosité entre mille autres curiosités qui les assaillent chaque jour. En voyage, on est moins difficile pour ses idées, comme pour ses relations. Elles ne tirent pas à conséquence. Ni les unes ni les autres ne prennent place dans le système harmonieux de notre vie normale, et nous ne le sentons, ce système, ni menacé, ni compromis par les hasards de nos rencontres. Voilà, je suppose, quelles sont à peu près, qu'ils s'en doutent ou non, les dispositions des spectateurs étrangers. Et j'ai d'autant moins envie de les leur reprocher qu'elles sont les miennes quand je voyage chez eux. Ils ont alors l'esprit parfaitement libre pour goûter ce que peut leur offrir de plaisant ou de piquant cette littérature qui n'est pas leur régime ordinaire et sur laquelle ils n'auront pas le temps de se blaser. Ils sont très sensibles à cette dextérité en quelque sorte manuelle, je dis bien, à ce « tour de main »

dont nous sommes si las parce qu'il est chez nous si commun, mais qui est ailleurs si rare. Ils aiment enfin — et comme je les comprends ! — nos comédiens et surtout nos comédiennes qui ont, plus qu'on ne l'a nulle part ailleurs, le goût, la mesure ou le charme.

Notre théâtre a donc — et je ne saurais m'en réjouir beaucoup au point de vue de l'art — trop de raisons de réussir tel qu'il est pour que j'aie beaucoup confiance dans un changement profond. Nous n'y verrons guère, je le crains, que ce que nous avons déjà vu : des changements de surface, des modes. La mode semble tourner, après une longue période de matérialisme et de brutalité, à l'idéalisme et à la vertu. Les critiques qui se plaignaient de la grossièreté des productions sont obligés de crier : trop de fleurs! Ce zèle n'a rien à voir avec une renaissance de l'idéalisme philosophique ou de l'esprit religieux. Je crois fermement à cette renaissance. Le déclin du matérialisme me paraît évident; mais il ne date pas d'hier et la transformation du théâtre qu'il n'a pas faite encore, il ne la fera pas demain. Je ne veux pas dire toutefois qu'un sens plus vif des réalités spirituelles, une conscience plus ombrageuse de notre dignité, un plus juste sentiment de l'ordre, des disciplines et des devoirs, n'auraient pas leur

répercussion dans notre théâtre. Tout cela en améliorerait probablement la qualité. Mais ce ne serait là qu'un second effet et le premier, qui d'ailleurs est la condition de l'autre, serait, je l'espère, la diminution de la quantité. Nous verrions s'atténuer peut-être cette disproportion monstrueuse entre le goût du théâtre et le goût des autres arts. Nous verrions peut-être cesser ce scandale d'une pièce sans valeur qui fait sortir de chez eux par tous les temps et à grands frais deux cent mille personnes, et d'un chef-d'œuvre qui ne peut pas trouver quinze cents lecteurs. Les journaux, peut-être, n'oseraient plus prétendre, comme aujourd'hui, qu'ils n'ont pas de place pour parler de nos romanciers, de nos poètes, de nos historiens, de nos philosophes, de nos savants, tandis qu'une armée de critiques, soiristes, courriéristes est mobilisée chaque soir pour exposer, analyser, discuter tout ce qui s'est joué la veille, nous signaler tout ce qui va se jouer le lendemain. Remis ainsi à sa place, le théâtre ne pourrait que gagner en dignité, puisqu'il rentrerait du même coup dans la littérature, d'où il n'aurait pas dû sortir, et, soumis avec elle à l'influence des idées et des mœurs, aurait, comme elle, si les mœurs s'épurent et si les idées se redressent, des chances de relèvement.

FIRMIN ROZ.

LE MATÉRIALISME DANS LES MŒURS[1]

C'est un bien gros morceau dont on m'a chargé, en me priant de vous parler du *Matérialisme dans les mœurs*, et du même coup on a montré une bien grande confiance en votre serviteur, confiance qui ne laisse pas de le troubler...

Mais, je me rassure en pensant à toutes les ressources que je trouverai en vous-mêmes. Quand on peut s'appuyer sur les expériences personnelles de son auditoire, faire appel aux souvenirs, aux craintes, comme aux espérances, on n'a pas besoin de tout savoir, ni de penser à tout : les auditeurs complètent votre pensée.

Ceci dit, mettons-nous à l'œuvre de bon cœur.

Êtes-vous jamais sorti de chez vous avec le vague et pénible sentiment d'avoir oublié quelque chose, sans savoir au juste quoi? Un sentiment analogue

1. Conférence faite par M. Ch. Wagner.

est le tourment secret de beaucoup, de presque tous nos contemporains. Notre temps qui a pensé à tout, qui a tout prévu, calculé, pesé, qui est si bien armé, d'autre part, commence à se demander avec inquiétude où est le point faible de ses calculs, le défaut caché de son étincelante cuirasse. Il s'aperçoit de plus en plus que quelque chose lui manque, quelque chose d'impondérable peut-être, mais dont on ne saurait se passer tout en ne pouvant le définir.

Un sujet comme le nôtre est bien qualifié pour nous faire examiner cet ordre de préoccupations. En méditant sur le matérialisme dans les mœurs, nous serons mis en contact pratique avec des déficits qui parleront par eux-mêmes et dont nous dégagerons pour nos consciences de salutaires avertissements.

Nous ne ferons pas ici de philosophie d'école, ni de métaphysique. D'autres se chargeront de ce travail. Qu'il nous suffise, dès le début, de signaler un indice favorable, un heureux changement d'orientation dans la pensée contemporaine.

Le *matérialisme philosophique*, tel que nous l'avons vu à l'œuvre, constituait une limitation extraordinaire de la réalité, une prétention, qui fut en son temps souriante, d'expliquer l'Univers en partant de quelques données simplistes.

Il démontait le « Kosmos » comme une horloge

et déclarait avec une confiance sereine : « Vous voyez, ce n'est pas compliqué, il n'y a ici ni inconnu, ni mystère, l'esprit est un mythe : c'est ce qu'il fallait démontrer ».

Personne aujourd'hui ne peut plus se vanter, avec cette désinvolture, d'avoir vu le fond des choses. Nous sommes bien revenus de l'assurance dogmatique de jadis qui procédait par *oui* ou par *non*. La prodigieuse richesse de cet Univers nous est apparue en une telle nouveauté que nul ne saurait plus se flatter d'en avoir fait le tour. Plus que jamais le mystère nous attire et nous tient. Quels que soient nos essais de solution, ce que nous entrevoyons maintenant nous fait penser que la substance intime, dont tout est fait, confine bien plutôt au spirituel qu'à ce domaine massif qu'il était convenu d'appeler la Matière.

Plus ancien que le matérialisme philosophique et théorique, est le *matérialisme pratique*, auquel d'ailleurs, sans être prophète, on peut prédire longue vie, et qui, tantôt en hausse, tantôt en baisse, survivra à toutes les philosophies. Celui-là nous frappe actuellement par ses progrès, le cynisme de ses manifestations. Son action se révèle comme celle d'une puissance néfaste s'infiltrant dans les mœurs et les institutions, contaminant la famille et la cité. L'étudier, nous demander en quoi il consiste, où il conduit, par quelles bonnes forces

nous pouvons le combattre, c'est le but de la présente conférence.

Les expressions du langage portent souvent en elles-mêmes leur justification et nous aident à retrouver l'objet pour lequel elles ont d'abord été créées. La matière est la substance inerte et pesante : *la chose.* Le matérialisme pratique est une *dépréciation des valeurs humaines au profit des choses.* La chose prime l'homme, la forme prime le fond ; l'enveloppe prime le contenu ; la lettre prime le sens ; la façade prime la maison, l'intérieur est sacrifié à l'extérieur, la liqueur au flacon, le pied au soulier, le tableau au cadre, la réalité à l'apparence, l'essentiel à l'accessoire. Pourquoi répéter cela en tant d'images ? Pour nous convaincre et nous frapper par des signes plus divers et nous avertir de l'erreur fondamentale du matérialisme. Sa vue grossière sur le monde compte surtout avec ce qui est massif, résistant sous la main et la dent, pesant dans la balance, nombrable en chiffres ; mais il oublie toute l'invisible finesse, toute la beauté intérieure qui pénètre, inspire, soutient la vie et en fait le prix. Se tromper ou ne pas se tromper sur les valeurs humaines, sur le prix comparatif des choses et des hommes, sur la place respective à donner à tout ce qui nous touche et nous concerne, c'est la grande affaire. Notre conduite et notre des-

tinée : passé, présent, avenir, terre et ciel, tout dépend de là. Et pour qu'il en soit ainsi, point n'est besoin d'avoir d'abord résolu les problèmes sur la substance première et ses attributs, il suffit d'être un homme encadré dans les lois et les nécessités de cette vie dont chacun porte en lui l'inexplicable et précieux trésor.

Des deux ordres de faits, l'un visible, l'autre invisible, qui s'entrelacent à travers toutes les provinces de l'expérience, que les anciens nommaient esprit et corps, que la Bible a symbolisés par le limon de la terre et le souffle de Dieu, le matérialisme n'en reconnaît qu'un seul : le palpable, le corporel, le limon. Il s'y confine et s'y plaît. C'est pour cela qu'il porte le nom de l'objet qui pour lui est la seule réalité, comme l'esclave porte la livrée du maître. Le *matérialisme* pratique est une réduction de toutes les choses humaines au seul élément corporel.

Toute la vie humaine repose sur un calcul, chacun le fait pour son compte et à sa façon. Nous sommes tous des comptables. Sans le savoir, à toute heure, nous apprécions des valeurs et dressons des bilans. Lorsque notre raison et notre conscience sont normalement assises, nous avons une vue nette des choses et nous faisons passer en premier ce qui doit être estimé en premier. Ainsi, un bon comptable place les centaines avant les

dizaines et les dizaines avant les unités. Mais une fois les idées brouillées, la conscience désorganisée et la raison mal orientée, nous sommes parfaitement capables de mettre les unités en premier lieu et les mille en dernier. Et alors quels calculs nous faisons!

Je crains bien que nous n'ayons organisé notre vie comme jadis un seigneur de Bouxwiller avait organisé son armée.

Il avait carrément mis le plus gros homme à la tête de ses troupes en le bombardant général en chef, de par sa carrure, sa longueur et son embonpoint. Les plus forts gaillards et les plus lourds, qui venaient après, se virent proclamés officiers. Les simples soldats étaient les plus petits. Or, chacun sait que le plus petit est quelquefois le plus spirituel et qu'on peut avoir beaucoup d'ampleur corporelle tout en ayant un esprit borné. Une armée sérieuse ne résisterait pas à une pareille organisation.

Dans la vieille seigneurie de Bouxwiller, qui n'était qu'une ombre de seigneurie, le seigneur pouvait se payer sans inconvénient cette fantaisie un peu épaisse : il savait bien qu'il ne faisait que *jouer au soldat*. Mais la vie n'est pas un jeu. Si nous l'organisons de telle sorte que les intérêts les plus massifs et les plus apparents pèsent le plus dans la balance, nous risquons de faire commander nos

forces par ce qui est le moins digne de commander et de réduire en servitude ce qui doit marcher au premier rang. Ce sera le règne de l'apparence, de la force matérielle, des appétits matériels, des intérêts matériels représentés par l'argent ; ce sera le règne de la brutalité : *la bête conduira l'homme.*

Mais n'anticipons pas. Prenons au hasard l'une des grandes avenues où nous verrons cheminer et se produire en ses créations le matérialisme pratique. Il s'est admirablement manifesté dans ce que nous appellerons : *le règne de l'apparence.*

Si vous méprisez et niez le fond dans les affaires humaines, il restera la figure, le geste ou, peut-être même, ce qui est plus grave : *le masque*. Paraître : combien de gens ne se soucient que de cela! Paraître riche, jeune, beau, savant, honnête, puissant, énergique, pieux. Si vous êtes un sujet du royaume d'apparence, vous soignerez, selon votre cas spécial, l'apparence à laquelle vous tenez.

Ne m'accusez pas de mépriser l'apparence. Toutes les réalités ne parvenant à se faire apercevoir qu'en se révélant en des marques extérieures, l'apparence est loin d'être une quantité négligeable.

Le souci de l'apparence est un souci justifié. Ce souci est partout. La nature, Dieu lui-même, qui pénètre et anime cette grande nature, nous donnent le sens de l'apparence et en enseignent le

respect. La forme n'est pas vaine et qui la méprise ne sait ce qu'il fait.

Quel génie de la forme déployée dans les créations divines qui sont les leçons pour les créations humaines ! Mais toujours la forme y est subordonnée au fond, toujours l'apparence y sert la réalité. Elle revêt, épouse, traduit le fond. L'enveloppe tressaille sous la poussée de la réalité intérieure et resplendit de son invisible beauté. Lorsqu'au contraire on fait abstraction du fond, de tout ce qui ne se voit pas, on fait abstraction précisément de ce qu'il y a de plus réel dans les réalités et dans la vie humaine. Pour l'homme, en particulier, le noyau moral est la source de toute chose ; c'est en toi, c'est en vous, c'est en moi que tout ce qui nous concerne germe et commence. Le monde extérieur lui-même qui se reflète en nous a pour mesure notre propre esprit. Tel homme vous êtes, tel univers vous reflétez. C'est de votre fond propre ou malpropre que viennent aussi toutes les manifestations de votre action extérieure.

Nos actes les plus prodigieux en surface se ramènent en nous à de tout petits commencements qui en sont comme le ferment initial et microscopique. Les plus grands résultats ne sont que le produit de minuscules facteurs. La surface, après tout, est une abstraction. L'apparence n'a de réalité et de valeur que celles que lui confère le fond. Or,

nous avons trouvé à réaliser ce miracle, de pouvoir paraître, de vouloir paraître ce que nous ne sommes pas et de tomber dans ce piège par nous-même dressé. Lorsque ce souci de l'apparence se répand à travers toute une série d'individus, à travers la vie familiale et la vie publique, c'est la duperie de tous par tous, c'est une organisation de mensonges et d'hypocrisie où chacun, afin de pouvoir compter sur le prochain, est obligé de se dire tout bas que d'autres pourraient bien être honnêtes alors que lui-même se contente de le paraître.

Mais ne sentez-vous pas le péril individuel et social qui consiste à vivre sur cette chancelante hypothèse, à y bâtir sa maison et lui confier sa destinée?

J'ai assez vécu pour voir le danger de ce formalisme moral enfanté par un matérialisme épouvantable, d'une vanité immense et mortelle; j'ai assez vécu pour voir ce qui en résulte aux jours de grande échéance, lorsqu'il s'agit d'avoir de l'argent comptant et des valeurs sûres. Alors on ne peut pas se payer de papiers fiduciaires qui ne sont garantis par aucune propriété, de mots et de démonstrations qui ne sont que des trompe-l'œil. Ce dont nous vivons, c'est la substance, et non la forme ; ce dont nous vivons, c'est le suc et le sang de la réalité, ce qu'il y a en nous de plus profond,

de plus intérieur. Nous ne pouvons pas vivre de l'apparence. Si vous manquez de sincérité avec vous-même ou vos semblables, en ce qui concerne votre conduite, vos convictions, vos croyances; si vous n'avez pas le courage d'exposer votre situation nette, prenez garde à vous! Vous paraîtrez peut-être fort en des circonstances où il eût été de votre salut de paraître faible, tremblant et modeste devant les hommes et devant Dieu. Mais il viendra sur vous un jour où on ne vous demandera plus ce que vous paraissez, mais où apparaîtra ce que vous êtes. C'est ce jour qui comptera. Il n'est pas loin, il n'est pas au delà des nuages dans un avenir lointain; il est prochain.

Schiller a dit : « *Die Weltgeschichte ist das Weltgericht* ».

L'histoire du monde est le jugement du monde.

Sans vouloir diminuer en rien la croyance en un jugement éternel où tout sera pesé dans une balance incorruptible, nous sommes bien obligés de constater que ce jugement commence ici; il s'accomplit sous nos yeux et dans nos cœurs comme une manifestation de la justice immanente à laquelle rien n'échappe, individus, institutions, milieux. Ce jugement, vous en verrez l'effet ici, parmi les éléments dont est formé le compte de votre vie mortelle, il viendra sur vous comme un voleur dans la nuit. Vous vous trouverez devant vous-

mêmes, devant votre mensonge, votre masque ; vous vous trouverez pauvre, dénué de tout, vous mourrez de faim et vous crierez dans la nuit pour appeler quelque chose de réel, comme le mauvais riche demandant une goutte d'eau pour apaiser sa soif.

On a beaucoup parlé de nos jours de l'art pour tous. L'art de paraître, je le crains, a devancé les autres dans sa diffusion rapide et malsaine. Sauver la face, jeter de la poudre aux yeux est une maîtrise d'un caractère presque universel. On en voit les résultats dans la vie de famille, le monde religieux, la politique. Il se fait à chaque instant de ces effondrements formidables, qui tous se ramènent à l'art décevant de sauver la face. Paraître ! A quels vertiges insensés conduit cette préoccupation si elle vient à tout absorber. Et comme on comprend les catastrophes qui en résultent dans nos sociétés ! Pendant des années, nous passons confiants devant des parois peintes ; elles ont la couleur du fer et du granit et nous les prenons pour des murs bâtis pour l'éternité, quand ce n'étaient que des pans de carton ou des décors de théâtre derrière lesquels se jouait une comédie en attendant que la tragédie commence !

*
* *

Un autre caractère du matérialisme pratique, où apparaît la dépréciation de l'homme au profit des choses, c'est le *laisser aller*.

Le matérialisme se distingue partout en ce qu'il met le fait extérieur au-dessus du fait intérieur, les circonstances au-dessus de la volonté. Nous sommes devenus chosistes, esclaves des conditions, des occasions, voire même du hasard.

Le laisser aller est un régime où le pouvoir dépend des événements et la volonté humaine du vent qui souffle. à l'exemple du roseau, de la girouette ou de la feuille au vent. L'image est *ad libitum*, le sens est le même : l'homme esclave devant la royauté des conditions.

Nous essayons peut-être de justifier cet abandon de nous-mêmes par des déclarations de principes fatalistes. Mais si le fatalisme est vrai, il l'a toujours été. D'où venait alors cette belle royauté de l'énergie telle que des individus et des époques l'ont connue ? D'où vient-elle encore lorsqu'elle surgit parmi nous ?

La raison du laisser aller est dans un affaissement intérieur auquel se ramènent toutes les abdications. C'est en nous, et non dans les conditions extérieures, qu'est le gouvernement ou la servitude.

Pourquoi, dites-vous?

Quand nous possédons certains objets, nous sommes heureux, nous nous tenons bien, nous sommes courageux, virils; nous faisons face aux éléments, mais il nous faut ces objets. — Prenez garde de faire dépendre toute votre vie du bon plaisir des choses et du sourire d'une chance.

Un homme qui organise sa vie ainsi peut se trouver chez lui en pleine sécurité : tout à coup la porte s'ouvre et le facteur lui apporte une lettre où il apprend qu'un grand malheur lui est arrivé.

Alors d'une minute à l'autre tout est fini, cet homme n'est plus. Il n'a plus de forces, plus de courage : c'est une épave.

Vie misérable que celle dont le secret n'est pas en nous et dont la clef se trouve aux mains du premier concours de fatalités venues! L'homme ne peut pas vivre ainsi sans déchoir. La véritable vie est un métal et l'homme en est le forgeron. A chaque instant, il y a lutte, effort : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ». Tous les jours, l'homme comme le soldat, dispute le terrain pied à pied. Il est obligé de se lever le matin, au signal, d'avoir à chaque moment du jour le courage d'être ce qu'il est, de s'affirmer devant toute chose, de maintenir ses positions et le soir de coucher sur le champ de bataille. Nous sommes constam-

ment battus en brèche par des forces extérieures qui n'ont pas le droit de régner sur nous. Et nous baisserions pavillon devant ce qui ne nous vaut pas ! Voilà ce qui s'appelle le laisser aller ! Le laisser aller, c'est l'ennemi des ennemis, la tare des tares : il fait de l'homme un perpétuel fuyard.

Être joyeux quand un rayon de soleil nous le permet, et misérable quand le soleil se voile ; être honnête tant que notre honnêteté n'est pas mise à une trop rude épreuve et perdre cette honnêteté comme une étoffe de mauvais teint perd sa couleur sous l'action des intempéries ; être vaillant aujourd'hui, demain pusillanime ; connaître sans essayer de résister l'attrait du désir, la menace de la douleur ; flotter, muer, au gré des influences, de la passion, d'une caresse ou d'une colère ; suivre le flot, la pente, le caprice, le nombre et n'être personne ; avoir oublié qu'on est quelqu'un et non quelque chose, voilà la déchéance fondamentale. Le laisser aller ! mais un homme n'existe que parce qu'il se maintient, s'affirme et se mesure avec la résistance extérieure. Le laisser aller, c'est la plaie de notre société, depuis les enfants jusqu'aux grands. Nous nous en sommes laissé imposer par le pouvoir des choses extérieures, ce pouvoir que contestaient dans leur belle noblesse les anciens stoïciens et qu'avec eux l'Évangile a

toujours contesté. Nous avons laissé imprimer sur nos âmes la négation de notre liberté, et, pareil au forçat, l'homme s'en est allé portant empreintes sur ses épaules *les marques de sa servitude.*

*
* *

Un autre produit du matérialisme pratique est la disparition graduelle de la poésie, de cette poésie surtout qui se mêle aux réalités coutumières et chemine tout près de nous à travers les détails ordinaires de l'existence, mettant son charme dans la vie familiale, animant de sa grâce les mœurs, répandant ses diaphanes rayons sur les arêtes trop dures et les aspects trop crus.

Le réalisme est sorti comme sort un bœuf sur la montagne. Voici les pâturages, les fleurs, les herbes parfumées. Voici tout ce que le soleil a distillé de subtil au fond des calices. Le bœuf broute et digère. Tout cela, pour lui, c'est du fourrage. Qu'il s'y cache du miel, il ne s'en doute même pas. Pour trouver ce miel, il faut l'abeille. La poésie est le miel subtil des choses et l'âme en est l'abeille. On ne définira jamais la poésie, pas plus qu'on ne définit l'âme. Mais l'humanité en a besoin. Elle va vers elles avec toutes les aspirations natives, toutes les puissances qu'elle a reçues du fond inépuisable des créations, et qui se nourris-

sent de pressentiments de beauté, d'invisible et d'infini. Otez ce je ne sais quoi, traité par le réalisme de fumée et d'illusion : l'existence perd sa saveur, la jeunesse son duvet, l'amour son mystère, la fleur son parfum. J'ai essayé de caractériser ce malheur dans un chapitre de mon livre : « Ce qu'il faudra toujours » [1].

Voici la citation :

« Chacun, témoin d'effets qu'il subissait sans en pénétrer les causes, a pu se demander, devant certains aspects déflorés des choses, pourquoi leur charme s'était enfui. Il y a un travail sans entrain, un plaisir dépourvu de sourire, une religion privée d'âme, une vertu sans grâce, une jeunesse sans duvet, un amour sans mystère, un art sans rayonnement... pourquoi ? Leur parfum s'est évaporé et ce parfum c'est la poésie intime, mêlée aux actes, aux sentiments, à tout l'être et à toute l'existence, comme un principe vivifiant. Nous ne saurons jamais complètement ce qu'elle est. Nos doigts sont trop massifs pour ses ailes délicates : la saisir, c'est la froisser. Mais il suffit qu'elle soit absente de quelque part pour que l'on sente que l'essentiel manque.

« Il me semble que nous en faisons tous les jours la désolante constatation. Le réalisme ne mérite pas son nom. Nous sommes de pauvres dupes en pensant que c'est lui qui nous met en mains le plus de biens positifs. Le réalisme déclare non existant ce qui ne peut se prendre avec les mains, se saisir avec les dents, se consommer ou se porter sur le corps; il admet encore dans la catégorie du réel ce qui tient en un raisonnement,

1. *Ce qu'il faudra toujours*, Paris, A. Colin, 1912.

s'établit par une démonstration, se supporte sur une preuve comme une statue sur un piédestal. Tout ce qui n'est ni une marchandise, ni une valeur cotée, ni un fait concret démontrable, est nul. L'utilitarisme et la logique, voilà les deux contrôleurs à qui il confie la caisse, afin d'être bien certain de ne jamais encaisser de non-valeur. Que devient à leurs yeux la poésie ? Ils la traitent d'inutilité.

« Mais l'humanité ressemble aux petites filles qui ont besoin d'une poupée et raffolent d'histoires. Jamais on n'aura raison de ce que d'aucuns appellent son enfantillage, car elle y trouve le correctif indispensable de notre sagesse myope.

« Son instinct profond, son amour de la vie la poussent vers les sources où se puisent la joie, la force, l'espérance. Ce que vous appelez l'inutile est un peu comme l'air qu'elle respire. Longtemps on ne s'est pas douté de l'existence et de la fonction de l'air. Cela n'est ni assez visible, ni assez compact pour tomber sous le sens. A la vérité, on ne saurait se nourrir d'air ou de soleil. Mais à en manquer on se rend compte qu'il nous manque le principal. Supprimez la poésie de la vie des hommes, vous aurez bientôt devant vous des phénomènes d'atonie, d'anémie, d'intoxication, d'inanition.

« La poésie confère sa vraie valeur à tout ce qui existe. Otez-la, il reste une corde qui ne vibre plus.

« Le réalisme fait ce miracle ; il subtilise les réalités. A son régime, non seulement les ailes nous tombent, mais nos couleurs s'évanouissent, nos chants se taisent, notre chaleur intérieure baisse, nos muscles se fondent. Tout l'arbre de vie présente des phénomènes morbides. L'oïdium apparaît sur les feuilles ; des champignons mangent les racines. Le réalisme est la mutilation systématique de l'humanité. Assis dans ses plaines nous com-

mençons à nous apercevoir que la montagne a du bon et qu'un changement d'air s'impose.

« De la poésie il en faudra toujours et il faudra toujours de la beauté. Pourquoi donc avons-nous des yeux et des oreilles ? La leçon de l'Univers ne nous dit-elle rien ?

« Si l'Univers n'était que cette mécanique que le réalisme béotien affecte d'y voir exclusivement, pourquoi la fleur serait-elle belle ? Pourquoi les étoiles d'or constelleraient-elles la nuit ? Pourquoi les boucles sur les têtes des enfants ? Pourquoi de la grâce diffuse par toute la création ? Pourquoi ces féeries de lumière que sont les soleils levants et ces sourires que sont les soleils couchants ? Pourquoi la douleur elle-même serait-elle voilée de grâce et la mort revêtue de majesté ? La poésie ! mais tout le drame inouï dont les êtres sont les acteurs et le monde le décor, est un poème démesuré. Pas une goutte tremblante aux rayons du matin qui n'y ait sa place, pas un cri solitaire de la forêt qui n'y soit inscrit à l'endroit voulu. Les grillons chantent sous l'herbe, les alouettes dans les nues, les arbres sur la montagne, les vagues sur la grève, les feuilles mortes dans la tempête, le passé dans nos mémoires et l'espérance dans nos cœurs.

« Forgeron, si tu ne mets de la poésie dans ta forge, ce ne sera qu'un antre noir ; mais si tu en mets, ton enclume chantera sous le marteau et ton feu répandra des clartés d'aube.

« Maitre, si tu ne mets de la poésie dans ton école, ce ne sera qu'une prison pour les petits et tu seras, toi, le pédant ennuyeux, coupeur d'ailes, étrangleur de rêves.

« Laboureur, si tu ne mets de la poésie sur les sillons, ils deviendront inféconds, tu cesseras d'aimer la terre et elle mourra de ton abandon.

« Soldat, si tu ne comprends la poésie du drapeau, tu ne seras qu'un mercenaire ironique ou fuyard.

« Jeunesse, si tu ne mets de la poésie dans ta jeunesse, ton amour sera le pauvre oiseau, qui l'aile brisée se traîne par les poussières.

« De la poésie, il en faudra toujours et partout, dans la joie, comme dans la peine, au foyer familial et dans la vie publique, dans le costume et la demeure, dans le travail et les distractions, dans les mœurs, les doctrines et les institutions, dans toutes nos pensées et toutes nos œuvres.

« Ne fermons pas ses portes d'or, car c'est par elles que nous avons la vue sur les libres espaces et que nous arrivent les souffles purs et les réchauffantes clartés ».

*
* *

A mesure que je poursuis la description de ce réalisme inférieur qui affadit et déflore nos âmes et nos mœurs, je me sens toutefois envahi par un scrupule. Vous ici, qui m'écoutez, qui n'êtes pas des matérialistes, qui peut-être même êtes des idéalistes ou des croyants, que pourrez-vous conclure de mes paroles si ce n'est que vous vivez plongés dans un milieu délétère et que vous cheminez parmi des contemporains aux aspirations basses, aux goûts grossiers? Et alors ne risquez-vous pas d'entendre monter du fond de vos cœurs *la prière du pharisien?* Le péril est grave et toujours menaçant. Pour vous en préserver, laissez-moi maintenant vous adresser des observations plus

directes, je dirais presque plus personnelles et dont, je vous prie de le croire, je me fais à moi-même la salutaire, l'indispensable application.

Serions-nous venus ici pour faire des examens de conscience sur le dos des autres, entendre parler du matérialisme dans les mœurs de ceux qui ne sont pas ici, de leur médiocrité morale, de leur manque de fond et de caractère, de leur sans-gêne, leur recherche de la vie facile, leur culte de la sensation et de l'argent? Dans ce cas, nous serions venus faire du mauvais travail. Je vous fais l'honneur de supposer le contraire. Plus d'un de vous a sûrement pensé dans le secret de son âme : *Ne serai-je pas peut-être atteint du mal décrit ici?* Et s'il s'est posé cette angoissante question, il n'a fait que son devoir.

S'il doit y avoir un espoir quelconque de remonter la côte, cet espoir ne se fonde-t-il pas sur les réserves de vie meilleure demeurées dans certains milieux? Il y a toujours eu, à toutes les époques, des milieux restés sains sur lesquels on pouvait compter pour empêcher tout l'ensemble de se corrompre. Rappelez-vous la parole : *Vous êtes le sel de la terre.* Mais si ce sel perdait sa saveur?

Celui qui vous parle doit donc à la vérité de faire la déclaration suivante : Le danger, le vrai danger, le seul définitif, ce n'est pas qu'il y ait du

matérialisme dans certains milieux inférieurs qui ne connaissent pas mieux, où de père en fils on est élevé comme des brutes, ayant dans le sang des instincts de bête. Mais ce qu'il faut trouver redoutable, c'est que dans les milieux réputés bons, les milieux qui font profession d'idéalisme philosophique ou religieux, il y ait tout de même du matérialisme pratique. Que certaines gens aient pour dieu leur ventre, ou se prosternent devant le veau d'or, c'est logique. Cela paraît aussi naturel que de voir un aigle déchirer sa proie ou un fauve se reposer en paix en digérant les restes de sa victime.

Mais ce qu'il faut considérer comme prodigieux, ce qui est grave et destructif pour une société, c'est que les hommes ayant Dieu pour dieu soient tout de même des serviteurs du ventre; que les hommes et les femmes ayant au moins un idéal, s'ils n'ont pas de Dieu à proprement parler, soient tout de même des chosistes subordonnant les valeurs d'âme aux valeurs marchandes. Que ceux qui savent ce qu'est l'amour et qu'à ce fil toute la destinée de la race est suspendue, se marient pourtant et marient leurs enfants sans s'occuper en premier lieu de l'amour et des intérêts du cœur; que ceux qui comprennent ce qu'est une conscience, un fait de conscience, soient néanmoins des serviteurs du nombre et proclament

comme vérité ce que dit le plus gros tas, exactement comme le seigneur de Bouxwiller faisait général le plus épais de ses sujets : voilà ce qui me paraît, non pas seulement un scandale, car le scandale c'est, après tout, une chose extérieure qui peut provoquer de salutaires réactions; mais voilà qui me paraît une maladie de la substance profonde de notre ordre social, une de ces contradictions intérieures et dissolvantes qui occasionnent même à la base d'une société des ravages effrayants.

C'est ici le lieu de rappeler la parole :

« Si ceci arrive au bois vert, qu'en sera-t-il du bois sec? »

Le matérialisme pratique installé dans des maisons où l'on fait sa prière soir et matin, où s'affirme un catéchisme et s'affiche un idéal, est bien plus dangereux que dans des maisons où l'on ne sait pas qu'il y a un Dieu. La médiocrité morale, le manque de courage, le laisser aller, la culture de la galerie est bien plus funeste chez ceux qui, intérieurement, rendent hommage à la hauteur d'âme des anciens stoïciens, des martyrs chrétiens, chez ceux enfin qui ont connu une humanité plus haute, que chez la tourbe sacrifiant aveuglément sur les autels du réalisme inférieur. Je crains que dans une grande mesure nous ne souffrions de ce mal. C'est pour cela qu'il ne faut

pas se réunir pour s'étonner du matérialisme qui est dans les mœurs de certains, comme ces étrangers hypocrites qui viennent rechercher les plaisirs de Paris, mais de retour dans leur pays s'écrient : « Quelle Babylone que ce Paris! »

Ce qu'il faut faire, c'est de s'examiner soi-même afin de reconnaître si on ne vit pas sur un calcul de dupes. S'orner de croyances religieuses comme de bijoux et de breloques, porter comme un beau manteau des principes d'humanité et se comporter dans la pratique comme si tout cela n'avait aucune réalité, voilà la vraie, la hideuse plaie par où s'épuise notre vigueur.

Or, en vérité, il y a de ce matérialisme-là partout : on marche dessus; il y en a dans les esprits, dans les mariages, dans l'amour; il y en a entre le père et le fils, entre le mari et la femme, dans le patriotisme et la religion, chez les petits et les grands, dans l'art et la littérature; il y en a plein l'atmosphère à la rendre irrespirable.

*
* *

Mais cela dit et nous étant montrés pessimistes suffisamment, portons nos regards vers d'autres régions, vers le côté de la nuit qui paraît transparent. Et d'abord, il faut le dire à son honneur, ce temps n'est ni satisfait, ni rassuré. Il a conscience de son mal. Sa meilleure âme en est

meurtrie. Nous avons beau voir s'étaler le réalisme inférieur, s'afficher le triomphe de la bête, le cynisme des appétits et de la force brutale, l'orgueil de l'argent, ce n'est pas là que vont notre admiration consciente, notre respect et notre amour. Nous avons mesuré le néant des grandeurs de chair, l'abîme qui sépare l'homme de l'objet, la personne de la chose. Et quoique nul d'entre nous ne se sente ni capable ni autorisé pour dévoiler les grands mystères, nous avons ce pressentiment que nous portons en nous-mêmes la valeur essentielle, l'inestimable trésor.

Je crois pouvoir affirmer qu'il n'a jamais été si bien établi et d'une manière universelle devant la conscience d'une époque que ce qui a le plus de valeur sous la coupole des cieux, c'est l'élément humain en son fond sacré et intangible. Je ne suis pas de ceux qui essaient d'élever l'homme sur un piédestal afin qu'il se prenne lui-même pour une sorte de demi-dieu. Ces sortes de divinités deviennent généralement folles de leur grandeur et tombent en dessous de l'animal.

Et cependant, nous ne sommes capables d'idéal, de progrès vrai et de vie supérieure que dans la mesure où nous savons discerner ce qu'il y a de merveilleux, d'inimitable dans l'étoffe humaine. Le mépris de l'homme est la calamité suprême. Il implique le mépris de Dieu lui-même qui ne nous

est accessible que par notre propre substance. Il implique le mépris de l'œuvre universelle autant que de la tâche par laquelle nous y sommes associés. C'est rendre honneur à Dieu que d'honorer l'homme. C'est un acte de foi, c'est l'acte de Foi par excellence que de s'incliner pieusement devant notre mère à tous, dolente à la fois et sublime, l'Humanité, et de faire bénéficier chacun de ses enfants, surtout le plus déshérité et le plus faible, du respect en lequel nous la tenons. Or, quelle que soit l'incertitude qui plane encore sur l'orientation religieuse de ce temps, une chose peut s'affirmer avec une assurance tranquille : jamais le caractère sacré de la personne humaine n'a été aussi profondément ressenti que par la conscience moderne. Aucune société n'a jamais mieux compris les justes égards que mérite une âme. Des crimes ont été commis dans l'histoire au nom de l'État, de la Religion, au nom de Dieu lui-même et ces crimes ont été approuvés par les meilleurs souvent, parce que le point capital du respect des consciences demeurait dans l'ombre. Ce point, l'Évangile l'avait semé comme une graine sur la terre obscure et la graine a germé. Lorsque Jésus dit pour la première fois : *Le Sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le Sabbat*, cette nouveauté sonnait comme un blasphème. Les siècles ont passé et voici que malgré le poids des tyrannies, les dénis

de justice et la survivance obstinée des abus, c'est dans l'esprit de cette parole que nous jugeons toutes les institutions religieuses autant que politiques et sociales.

Leur valeur se mesure aux services qu'elles rendent et non à la puissance avec laquelle elles prétendent régner. L'homme, qui était le dernier souci de ces puissantes organisations est apparu comme en étant le commencement et la fin. Littéralement *les derniers sont devenus les premiers.*

Il n'est pas jusqu'au monstrueux déploiement mécanique de notre société contemporaine qui n'en fournisse la preuve. Matériellement, l'homme y apparaît comme écrasé sous la machine surhumaine. Mais qui ne voit que tout l'éclat extérieur d'une civilisation et toute la puissance de ses engins, se ramènent à l'homme et ne valent que par l'homme? Oubliez cela et les événements se chargent de vous le rappeler de leur voix formidable. Oubliez l'homme et toute la gloire des cités s'écroule par la base. Voilà une vérité que chaque jour nous enseigne avec une clarté plus impressive. Elle court à travers nos veines comme un frisson d'angoisse aux heures où nous sentons quel fléau dévastateur peut devenir la science aux mains d'un seul criminel.

Alors, le plus aveugle commence à s'apercevoir que la force des forces, le facteur des facteurs, ce

dont tout dépend, et par quoi tout s'édifie ou s'écroule, c'est l'élément humain.

Cela se prouve dans le rayonnement des créations de beauté et de bonté et cela se prouve encore dans la grimace effroyable des cataclysmes. Nous finirons par en être tellement convaincus que cette vérité nous affranchira. Elle est en marche dès à présent contre le réalisme inférieur, subordination de l'esprit aux forces brutales, de l'homme aux choses, contre la négation de ce qu'il y a de plus positif au monde; elle est en marche et rien ne l'arrêtera.

*
* *

Il est à souhaiter que nous soyons assez sensibles au sourire de l'idéal pour n'avoir pas besoin d'être convertis pas les coups de trique des calamités vengeresses.

Nous sommes fortifiés, dans cette bonne espérance, par des faits d'un ordre très élevé et très réconfortant, quoique l'attention ne s'y arrête pas, à notre gré, avec une suffisante intensité. Je veux parler de tout ce que nous offre de beauté cachée le monde des chercheurs.

Le matérialisme dans les mœurs a, dans ce monde-là, un de ses plus nobles contrepoids. La chasse à l'argent, l'arrivisme, la soif des plaisirs faciles, l'avachissement des volontés, l'enlisement

dans les aspirations banales et superficielles, le luxe réel et le luxe de pacotille, toute la marchandise avariée du réalisme inférieur un peu partout répandue, mettez-les dans un plateau de la balance et dans l'autre ceci : *La sincérité, l'abnégation, l'esprit de sacrifice des chercheurs.* Ceci pèsera plus que cela; absolument comme dans une exposition de peinture un seul chef-d'œuvre pèse plus que toutes les croûtes réunies et même en console dans une certaine mesure.

Écœurés par des spectacles avilissants où l'homme se dégrade, quelques-uns se sont de tout temps réfugiés dans le souvenir. Ils ont nourri leurs âmes en lisant la vie des ascètes et des pauvres volontaires.

Des pauvres volontaires, ce temps en a beaucoup à nous montrer. Quelle pauvreté plus volontaire que celle du chercheur? Combien de nos contemporains, frappés de l'incertitude de nos connaissances et de la fragilite des idées toutes faites, ont renoncé à cette richesse illusoire! Ils se sont constitués chercheurs, courageusement, pour refaire fortune par la base. Saint François d'Assise a tout quitté : ceux-là aussi. Et ils ne sont pas l'exception. Ils sont légion. Dans tous les domaines de la pensée et de l'activité, afin de reconstituer avec des éléments plus sûrs le patrimoine humain, des hommes se sont faits chemineaux de l'avenir,

cela est très beau. C'est même grand dans son apparente simplicité. Tout l'héroïsme caché, en activité parmi ces chercheurs, contre-balance le poids mort des vies perdues et des énergies en débâcle.

Joignez aux chercheurs les décidés, les braves et les dévoués de tout genre. La vie moderne consomme une provision énorme d'esprit de sacrifice. S'il y a beaucoup d'arrivistes, il y a aussi plus d'oubliés, plus d'anonymes que jamais. Que d'êtres qui ne sont que des numéros et peut-être même des numéros qu'on néglige d'inscrire, n'en font pas moins leur devoir obscur et comptent dans l'invisible balance où rien n'est perdu.

Leur somme inconnue dépasse les chiffres connus. Ces sacrifiés sont la force du monde, le sel de la terre, le rachat des déficits. Pour entrevoir ces faits, il faut être allé les découvrir, ces existences dont nul ne se doute. Il faut presque être de leur nombre dans la mesure où toute vraie vie comporte une part cachée de sacrifice et la plus belle part. Mais le jour où, sous les dehors brillants ou misérables, humbles ou cyniques de la vie coutumière, on a découvert le secret de ces rayons invisibles à nos regards ordinaires, l'invisible devient plus réel que le visible. Non seulement la gloire des aspects extérieurs s'éclipse, mais la dépravation, le mal, quelque ténébreux

qu'ils soient, perdent quelque chose de leur caractère persistant. La secrète sentence qui les marque de son signe apparaît dès maintenant comme une sanction, et dans une joie intime de l'âme, on saisit la portée de cette parole mystérieuse du Christ : « J'ai vu là-bas Satan tomber du ciel comme un éclair ».

Donc, nous sommes très malades, mais nous n'en mourrons pas. Je sens que notre époque porte déjà en elle les forces salutaires qui contribueront à la faire renaître, à la rajeunir, à la rapprocher de son idéal, et c'est pour cela *qu'il faut prêcher aux convertis.*

Je crois vous avoir entendus murmurer : « Ces choses, nous les savons. Il faudrait aller les dire à ceux-ci ou à ceux-là ». Sachez qu'il n'y a pas de travail plus fécond que de prêcher aux convertis, lorsqu'on leur prêche de telle sorte qu'ils se convertissent davantage et que ceux qui ne sont pas complètement convaincus, fortifient leur conviction.

Que de gens à moitié ou aux trois quarts convertis! Mais combien rares sont ceux qui le sont complètement! Et c'est cependant par la puissance des convictions que l'humanité doit marcher!

Si le matérialisme inférieur qui travaille partout et se manifeste par le mépris du faible, de la femme, de l'enfant, le mépris superbe des vieux,

si ce matérialisme gagne et prospère, c'est parce que trop de braves gens ne sont pas assez de leur propre avis. Pour empêcher les chambres de se refroidir, il faut que le fourneau soit plus chaud que le reste de la maison. Si le train doit marcher, il faut que la locomotive soit plus énergique que les wagons. Toujours une élite entraîne et soulève la masse et la pénètre de son âme ardente!

Si nous savions agir en conséquence, nous nous servirions du bien qui abonde autour de nous et en nous, afin de combattre le mal et faire reculer les bornes de son empire.

*
* *

A ceux qui m'écoutent avec le désir sincère de se lever pour le bon combat, je donnerai pour terminer deux conseils pratiques, faisant partie d'une méthode stratégique. Car on n'a jamais rien fait dans ce monde sans ordre et sans discipline et sans le grand courage de s'appliquer aux petites choses pour y devenir fidèle.

Le premier conseil consiste à observer vos actes dans leur relation avec le passé et l'avenir. Quiconque vit mal manque à la fois à l'un et à l'autre. Il ne faut pas être un sectaire de ce fragment du temps qui s'appelle le présent. Remarquez que c'est ce fragment-là, c'est le moment présent seul qui compte pour les matérialistes. Pour eux, la

grande affaire c'est maintenant. Il faut jouir, en prendre autant qu'on peut.

Après nous le déluge!

La voilà dans son cynisme, la devise matérialiste : s'asseoir à table et dévorer, sans se demander qui a fourni le repas et gagné le pain, ni s'il en restera pour ceux qui viendront après nous.

Malheur à celui qui ne connaît que le présent! C'est un éphémère et, quel que soit le sentiment qu'il a d'être enraciné dans un terrain solide, c'est un déraciné! C'est par les mille racines qui nous tiennent au passé que nous dépassons ce moment présent et son matérialisme, et que nous vivons dans ce quelque chose de lointain, de spirituel, de profond qu'est le souvenir, et la vénération des anciennes et bonnes traditions. Si le présent nous appartient, nous le tenons lui-même du passé et si nous comprenons la cohésion des âges, nous sentons que ce que nous sommes et ce que nous avons reçu, nous le devons à l'avenir.

Tout être uniquement préoccupé du présent en subit la tyrannie. L'esclavage du présent est humiliant et misérable, il avilit les caractères et rétrécit l'horizon.

La piété pour le passé et le souci de l'avenir nous délivrent de cette servitude. Demandons-nous tous les jours si nous agissons en dignes succes-

seurs des Anciens et en bons précurseurs des générations futures.

Je sais qu'il y a aussi un matérialisme de la tradition. Et, certes, ce n'est pas celui-là qui nous délivrera de l'autre. Il s'agit d'être les continuateurs de nos pères et non leurs serviles répétiteurs.

Nous leur devons de réparer leurs injustices et non de les perpétuer par je ne sais quel fétichisme du souvenir. Pour édifier avec le labeur du passé et du présent la cité de l'avenir, ce n'est pas assez de construire des tombeaux aux Prophètes, il faut marcher sur leurs traces par des œuvres vivantes et faire refleurir en notre meilleure âme le meilleur du Passé.

Le deuxième conseil est celui-ci : mettre de l'âme dans ses actes journaliers et ses habitudes elles-mêmes.

S'il y a beaucoup de philosophies, il n'y a pourtant que deux grandes manières de comprendre et surtout de pratiquer la vie. L'une est de la vivre machinalement, brutalement, et ce qui est plus grave, de la traiter en chose médiocre et profane. L'autre est de la vivre par le cœur et l'âme et d'y toucher avec respect. La première façon de vivre est génératrice de toutes les laideurs dont le bouquet constitue le matérialisme pratique. Sans piété, elle touche à tout avec des mains froides et souil-

lées, avilissant les êtres et même les objets par son contact, ternissant ce dont elle use et lui imprimant une marque impure. Plus elle rencontre de beauté, plus ses instincts de destruction, de dépravation, de bas égoïsme féroce et jouisseur se trouvent excités.

L'autre manière de vivre consiste à se mouvoir à travers les choses et les êtres comme à travers un sanctuaire. Imprégnée de leur valeur intime et sacrée, elle touche aux hommes et aux objets, aux biens matériels et spirituels, elle touche aux outils mêmes du labeur journalier, comme on touche aux vases sacrés de l'autel. Naître, souffrir, travailler, se réjouir, aimer, mourir, tout par cette manière de vivre, se présente environné d'un aspect vénérable. Voilà la puissance régénératrice et bonne qu'il faut opposer au réalisme inférieur, ce phylloxéra de la vigne humaine.

Mettre de l'âme dans sa vie est la seule façon d'empêcher qu'elle ne soit une longue déchéance qui finit dans le néant. Celui qui mettant sa gloire à s'appeler le Fils de l'Homme a sacré divine à jamais la pauvre étoffe de nos jours mortels, Jésus, le Christ, nous a donné l'exemple d'une vie ainsi comprise. Au dernier soir de sa brève et lumineuse carrière, il l'a symbolisée dans le repas que depuis lors nous célébrons en souvenir de Lui. Comment on met de l'âme dans sa vie, cette simple et

sublime leçon de choses le montre en un exemple.

Le repas est un symbole de la vie. On pourrait représenter le réalisme inférieur par un de ces repas grossiers où des appétits rivaux se donnent carrière et se disputent les plus grosses parts. Mais le repas humain, fraternel, le repas où règne une âme hospitalière, n'est-il pas la plus précieuse image de la communion des êtres? Toute l'immense distance qui sépare la brute de l'esprit est dans ces deux repas. Dans le premier, on se gave et s'entre-déchire, pour finir comme enseveli sous les aliments et noyé dans la boisson. Dans le second, on nourrit en soi le meilleur de soi-même, on donne les uns aux autres le meilleur de ce qu'on possède et ensemble l'on monte vers le royaume de fraternité, de justice, de vérité, de liberté.

Le travail, l'amour, tout ce qui est humain présente les mêmes alternatives de laideur et de beauté, de puissance destructive et de puissance de vie. Selon que vous y mettez l'esprit de profanation ou une idée de bonté, de bienveillance, de fidélité, vous en mourez ou vous en vivez, vous bâtissez la cité ou vous la détruisez.

Oh! la belle et noble vie que celle où rompant le pain, fruit du soleil de Dieu et de la peine des hommes, on mange de la force, on se nourrit de reconnaissance et de fraternité ; la belle et féconde vie où le travail qu'on fait, quelque modeste qu'il

soit, est offert aux autres en vérité, de telle sorte qu'on peut dire : *prenez, c'est mon corps, c'est mon sang !* En vivant ainsi, on vit dans l'Unité. La force mystérieuse du passé, la bienveillance pour les contemporains et la poussée victorieuse de l'avenir, se mêlent dans notre âme et communiquent à nos actes un rayonnement irrésistible. Nous transformons, sous nos mains, l'éphémère en éternel.

Nous avons besoin de cette révélation de vie, pleine de beauté, de soleil et de poésie. Elle n'est pas si loin de nous, elle est dans nos mains, sur nos lèvres. Ne sentez-vous pas tous les jours, lorsque vous êtes l'esclave de certaines conceptions contraires à vos principes et à votre être intime, ne sentez-vous pas que vous pourriez mener une vie meilleure ?

Il faut avoir le courage de se convertir à l'humanité, plus belle, plus haute ; le courage de secouer ce manteau couvert de boue et de poussière, dont le matérialisme pratique accable nos épaules, et que nous traînons partout à travers nos actes. Il faut avoir le courage d'être des hommes, simplement, tranquillement, devant Dieu et devant nos frères. Alors nous recevrons à travers nos pensées, nos actions et toutes choses, la traduction d'une vérité qui est comme une aube à notre front.

Et voilà ce que je voudrais vous avoir fait pressentir en vous parlant de tout ce matérialisme qui

nous étiole ! Courage contre lui ! Il n'est pas né avant l'étoile du matin, il mourra avant l'étoile du soir. Nous en verrons la fin.

Saisissez l'Éternel dans l'heure qui passe et vous vivrez. Vous ne serez plus les esclaves tremblants des circonstances, de l'argent, du plaisir et de la peine, mais vous serez des âmes libres, de par cette liberté qui se conquiert en soi-même, là où chacun, au plus profond de son être, communique avec la source divine.

Charles WAGNER.

TABLE DES MATIÈRES

8159-2-13. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie.

